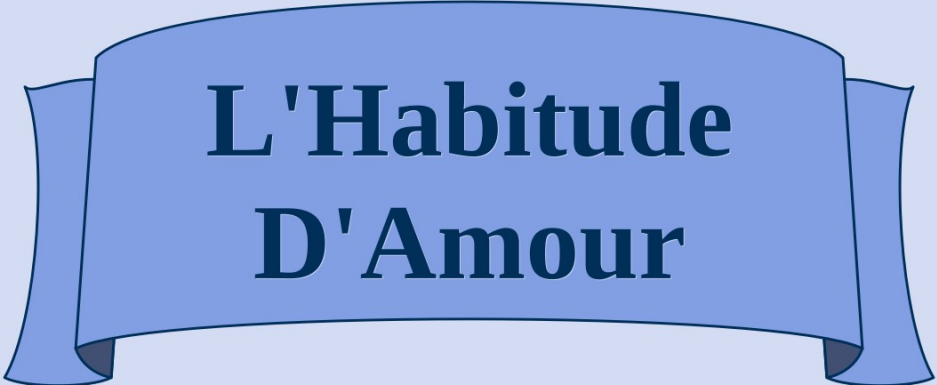




L'Habitude D'Amour

Cars Guy Des

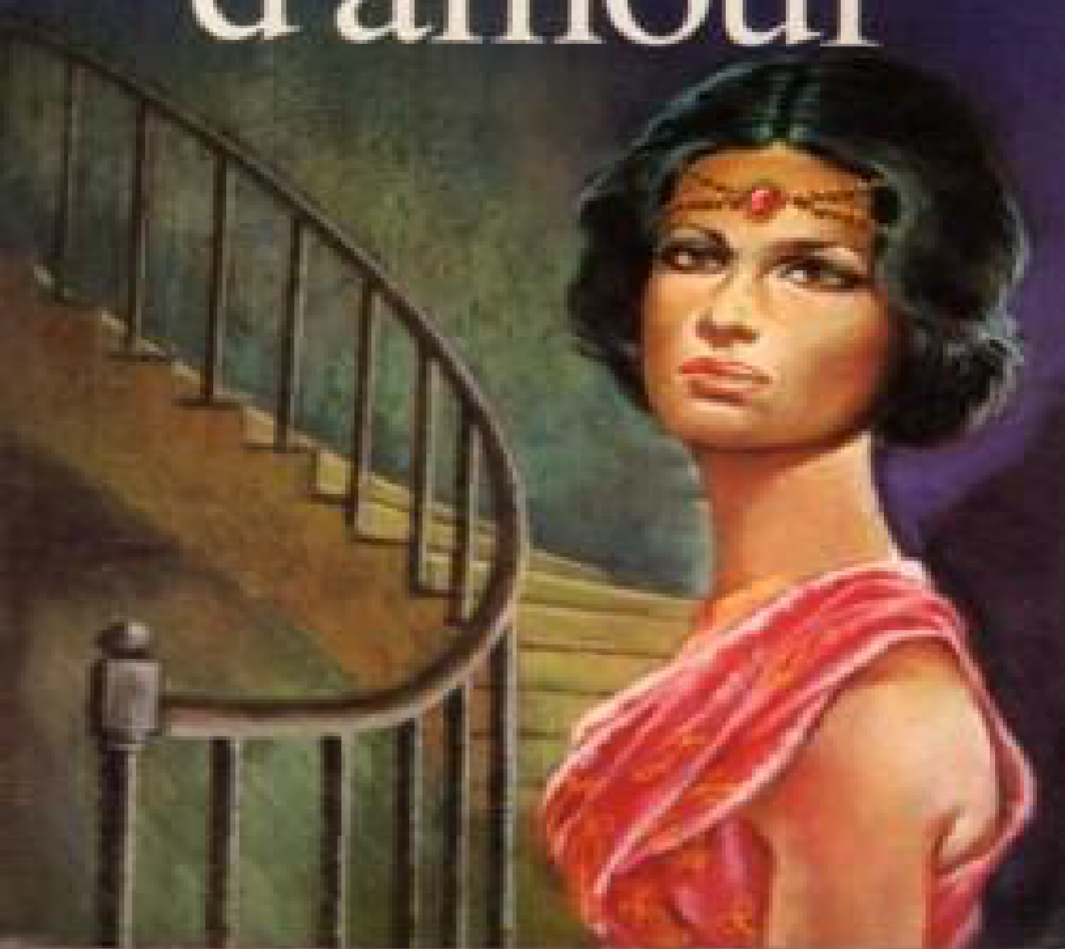
VISIT...

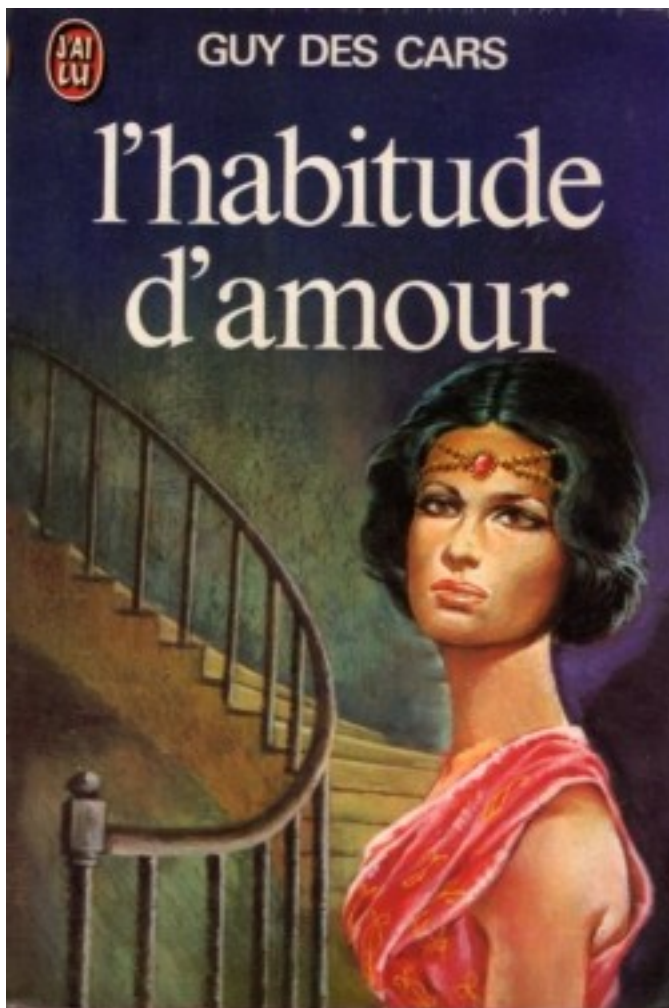
LANZAROTE
Caliente.COM



GUY DES CARS

l'habitude d'amour





Résumé :

Voici l'histoire d'Alain, le géant blond, et de Khadija, la musulmane, qui se sont rencontrés au hasard d'une rue et tentent de vivre en commun un grand amour.

Chaque année ils accomplissent étrange pèlerinage au lieu même où ils sont devenus amants. Là, Khadija, éternelle rêveuse sortie des Mille et Une Nuits, invente mille et un contes pour séduire et retenir son amant. Mais lui, Européen matérialiste et blasé, s'éloigne peu à peu d'elle.

Dans ce long chant d'amour, dans ce heurt des deux héros, c'est tout l'Orient, idéalisé par une amoureuse-née, qui se dresse face à l'Occident.

LA DERNIÈRE BOUTEILLE

Madame était agacée, et cela par la faute de Wladimir.

— Mais enfin, mon ami, allez-vous m'expliquer une fois pour toutes la raison pour laquelle, périodiquement, vous me faites acheter une bouteille de Champagne que vous placez ensuite dans le réfrigérateur pendant douze heures alors que ma clientèle n'en réclame jamais ?

— Que Madame veuille bien m'excuser, répondit la voix très douce de Wladimir, mais « périodiquement » me paraît quelque peu exagéré. Ce *Perrier-Jouet* millésimé n'a sa raison d'être dans le réfrigérateur qu'une fois par an, le 5 octobre exactement... Le 5 octobre, de 12 à 24 heures, pour qu'il soit bien frappé quand je dois faire sauter le bouchon à 24 h 15 dans la chambre 14... Je me permets d'attirer l'attention de Madame sur le fait que la bouteille ne nous est jamais restée pour compte ! Chaque année, dans la nuit du 5 au 6 octobre, elle est bue après avoir été payée par le client trois fois le prix qu'elle nous coûte à l'achat : autrement dit, c'est une excellente opération financière que je souhaiterais voir se renouveler plus souvent pour le plus

grand bien de la maison.

— Et ce cérémonial se passe toujours au N° 14?

— Toujours, Madame! Dans la «chambre aux glycines».

Glycines qui constituaient la principale ornementation, cent fois répétée, du papier peint collé sur les murs de la chambre.

Puis il y eut un silence : l'une de ces longues pauses qui revenaient fréquemment quand on engageait la conversation avec Wladimir, dont les origines et le tempérament slaves s'accommodaient tantôt d'interminables périodes oratoires pendant lesquelles le septuagénaire déversait à flots le lourd trop-plein de son passé d'exilé, tantôt de pénibles minutes de mutisme absolu durant lesquelles le vieillard restait prostré, comme s'il se perdait dans la nostalgique contemplation de splendeurs enfuies qu'il ne retrouverait jamais...

Depuis longtemps, presque depuis le premier soir où elle l'avait engagé en qualité de portier de nuit, Madame s'était laissé envahir par une sorte de tendresse indulgente et respectueuse pour le beau visage, racé et aurolé de cheveux blancs, de son digne employé. Malheureusement, Madame avait pris la détestable habitude de n'appeler Wladimir que par son prénom. Si encore elle avait dit «Monsieur Wladimir», les distances auraient paru moins grandes entre la Patronne et le subalterne! Mais Madame s'était obstinée à méconnaître les titres de noblesse que son employé avait le droit le plus légitime de porter. N'avait-elle pas eu l'aplomb de lui expliquer, le jour même où elle l'avait engagé à son service :

— Ce n'est pas possible que je vous appelle ici, comme vous venez d'en manifester le désir, « Prince Wladimir » ou même « Prince » tout court... Les obligations et les nécessités un peu terre à terre de mon commerce me l'interdisent : ça surprendrait dans l'escalier, ça ferait sourire dans les couloirs et ça nous rendrait ridicules, vous et moi, dans les alcôves... Ce serait d'autant plus déplorable que ma maison a une réputation de dignité et de bonne tenue, enviée par tous les hôtels concurrents. Je sais que vous êtes un authentique prince russe, peut-être même le plus authentique des derniers boyards qui restent encore en France. Et je ne mets nullement en doute cette réalité qui veut que votre véritable nom soit Prince Wladimir-Dimitri-Boris Shergatoff: je l'ai lu sur vos papiers d'identité et sur les excellents certificats que vous venez de me présenter... Pour moi ces cinq mots slaves accolés constituent une suite évoquant un train de luxe... L'ennui, c'est que, ici, nous ne faisons même pas du demi-luxe et rarement du quart de luxe : nous serions plutôt spécialisés dans le simili... Je consens néanmoins à vous appeler Wladimir, mais sans rallonge! Dimitri, je n'aime pas : ça fait yougoslave... Boris, ça sainte la Bulgarie... Je tiens cependant à vous faire remarquer que votre prédécesseur, dont j'ai dû me séparer parce qu'il se saoulait comme un Polonais... A propos de Pologne, la Russie n'en est pas tellement éloignée... Êtes-vous sobre, Wladimir?

— Madame ignore sans doute que dans la Grande Russie, celle des Tsars, le thé était la boisson de prédilection des gens de qualité, à condition

qu'il fût préparé dans un samovar... Bien sûr, je ne dis pas que, à l'époque où j'étais cadet à l'École de Cavalerie de Pétersbourg, nous ne faisons pas quelques incartades à la vodka, principalement les soirs où nous jouions à la roulette russe...

— Elle est donc différente de la roulette française?

— La différence vient d'un petit objet qui se nomme « barillet » dans un revolver... Mais j'expliquerai cela un peu plus tard à Madame, avec démonstration à l'appui, si elle le désire.

Peut-être fut-ce à cet instant précis que naquit l'admiration de Madame pour celui qui postulait à un emploi dans son accueillante maison : admiration que les femmes ne réservent qu'à un homme qui leur raconte des choses merveilleuses qui les dépassent. Ne voulant quand même pas faire montre d'ignorance pour l'une des plus « exquises » coutumes de la Russie impériale, Madame enchaîna avec vivacité :

— Là aussi je vous crois, Wladimir... Si je vous ai parlé de votre prédécesseur, c'est uniquement parce qu'il se prénomait Pierre : un prénom tellement commode ! Et facile à retenir ! Son nom aussi était très pratique pour l'incessant va-et-vient de cet établissement : Dubois... Pierre Dubois, ce n'est pas brillant mais ça fait très « de chez nous ». Et comme ma clientèle est essentiellement française...

Le prince n'avait plus jamais parlé de ses titres : c'était un psychologue. Et il avait accepté, en se résignant, la mutilation des derniers avantages que lui avait apportés sa naissance. Les choses auraient pu être pires s'il était resté dans une Russie transformée en U.R.S.S. : on l'y aurait appelé « camarade »... Familiarité qu'il n'aurait pu digérer. Il ne voulait plus être le camarade de personne après que ses camarades de jeunesse à lui, les vrais, eurent été fusillés ou déportés en Sibérie. Mieux valait encore être un simple Wladimir en France.

Dix années s'étaient écoulées depuis l'entrée de Wladimir dans la maison. Dix années sans trop de heurts avec la clientèle et sans discussions sordides avec Madame. Dix années pendant lesquelles le charme tarifé avait été dispensé à tous les étages, numéro de chambre par numéro, pendant que la prospérité commerciale s'installait au rez-de-chaussée, dans le bureau...

Bureau qui n'avait rien d'un bureau directorial et tout d'une officine vitrée devant laquelle « la clientèle » passait le plus rapidement possible avec un désir évident d'incognito. Bureau où, pendant la nuit, Wladimir avait l'intelligence de ne jamais demander aux impatients de la bagatelle de signer une fiche. Madame ne lui avait-elle pas conseillé :

— Évitez le plus possible les fiches ! Ceux à qui on en présente chez nous ne reviennent jamais !

Habile, Wladimir susurrant de sa voix douce, au passage des clients :

— C'est pour un moment, n'est-ce pas ?

C'était toujours pour un moment.

Et c'était pourquoi le prénom prestigieux, Wladimir, était devenu

extrêmement populaire dans l'établissement où il résonnait à tous les paliers : Wladimir par-ci, Wladimir par-là... Merveilleux Wladimir! Sacré Wladimir! Qu'est-ce qu'il f..., Wladimir?

Ça, c'était surtout l'exclamation de Madame.

Ah! Madame... Quelle femme était Madame! L'une de ces créatures exceptionnelles, dont les moralistes méconnaissent officiellement l'utilité, mais qui savent se montrer compréhensives à l'égard de certaines faiblesses de l'humanité anxieuse.

Avec ses faux brillants à tous les doigts de mains boudinées et adipeuses, sa bouche dessinée en forme de cœur et ses cheveux teints au plus agressif des hennés, Madame passait difficilement inaperçue. Elle était exactement celle qu'il fallait pour avoir pu se maintenir depuis un demi-siècle dans la situation délicate et périlleuse qu'elle avait choisie. Madame avait débuté très jeune dans le métier : après avoir tout subi, elle avait appris à tout voir et n'avait uni par tout comprendre qu'un peu plus tard. Mais le jour où elle comprit fut pour elle un jour de révélation. Dès lors, elle n'eut plus qu'une idée : combler le retard des premières années d'illusions perdues pour le rendre profitable.

Elle avait pu ainsi connaître quelques succès et un certain nombre de catastrophes. Ses nombreux séjours « à l'ombre » avaient été tempérés par la réception des colis envoyés par « les amies de métier ». Mais quand le fichier de la Préfecture avait été agrémenté d'annotations élogieuses indiquant « la bonne volonté » et l'ardent désir de rendre, le cas échéant, service à la police en jouant les indicatrices, la réussite était enfin arrivée... Pas l'immense réussite : plutôt celle qui ne fait pas trop de bruit.

La clientèle de la Maison de Madame offrait entre autres particularités que l'élément féminin se renouvelait beaucoup moins fréquemment que l'élément masculin. Ces dames, qui venaient d'un peu partout, se considéraient cependant comme étant « du quartier », alors que les messieurs, arrivant de n'importe où, ne faisaient que passer... Il y avait bien quelques habitués mais, quand ils revenaient, c'était rarement avec les mêmes partenaires du beau sexe : un jour c'était la grande brune, qui avait choisi pour prénom de bataille Cora, et dont la célébrité provenait de ses faux cils qui semblaient de plomb tellement ils étaient empesés de rimmel... Un soir c'était Cri-Cri, qui avait tout de la caille dodue pour canapé... Un autre c'était la plantureuse Véronique, dont le chignon, platiné et gonflé, était durci par la laque... Ces trois-là étaient les suppôts de la Maison où elles avaient leurs grandes et même leurs petites entrées, ainsi que leurs habitudes ou « méthodes » de travail que Madame, et surtout Wladimir, connaissaient par cœur, depuis le temps... Elles faisaient preuve d'une certaine honnêteté vis-à-vis de l'établissement puisqu'elles y opéraient en exclusivité. Il y avait également d'autres filles, pratiquement toutes celles qui tapinaient dans le secteur.

Malgré cette régularité des passes, ce n'était jamais la grosse affluence. Madame avait horreur de la bousculade et détestait apercevoir, à travers la

porte vitrée de l'aquarium qui lui tenait lieu de bureau, des couples se croiser dans l'escalier : c'était aussi gênant pour ceux qui montaient que pour ceux qui descendaient. Si la plaque en marbre noir de l'entrée indiquait « eau chaude et confort à tous les étages », elle ne mentionnait pas d'ascenseur parce qu'il n'y en avait point.

L'affaire était menée discrètement, sans tapage...

Le jour, Madame trônait, olympienne, dans le bureau, disant au passage de la clientèle :

— Prenez le 8 au deuxième... Le 17 aussi est libre, mais ça vous fera monter trois étages de plus.

Il y avait vingt chambres en tout, quatre par étage. Deux soubrettes, peu accortes mais suffisamment insolentes, se répartissaient la double tâche essentielle d'encaisser le prix de la chambre quand les clients arrivaient et de remettre « les choses en état » aussitôt après leur départ : il fallait faire vite, très vite... Si les draps étaient restés à peu près propres, on évitait de les changer : on les tirait simplement pour leur redonner une virginité relative et on les cachait sous le couvre-lit. Les clients pressés ne s'attardent pas aux détails. Madame avait de solides principes d'économie

— Dans ce genre de commerce, avait-elle coutume de répéter, ce qui est le plus onéreux, c'est le blanchissage.

A 20 heures, Wladimir arrivait pour assurer au bureau la relève de Madame. Celle-ci avait une telle confiance dans le vieil aristocrate déchu qu'elle remontait alors dans son appartement privé, situé au sixième étage et interdit à la clientèle.

Très rapidement, Wladimir s'était révélé l'admirable doublure de Madame. Sachant ce qui se passait dans la maison à chaque étage, le prince pouvait se montrer aussi indulgent à l'égard des petites misères humaines que ferme envers les dames qui redescendaient mécontentes des largesses du client.

— Madame aime le silence et exige la discrétion, murmurait sa voix douce à la furie déchaînée.

Wladimir avait aussi l'incalculable qualité d'être ponctuel comme un vieux conservateur de musée de province. A 19 h 45 précises, sa haute silhouette, légèrement voûtée, apparaissait dans l'encadrement de la porte d'entrée, drapée dans une cape, bordée d'un col de velours, qui avait été délavée par le temps et les intempéries : cape qu'il avait peut-être portée jadis aux nobles soirées de Saint-Pétersbourg et qu'il avait réussi à sauver pendant sa propre retraite de Russie. Wladimir avait appris, dès sa plus tendre jeunesse, qu'un monsieur distingué ne déambule pas nu-tête dans la rue : il avait donc un couvre-chef, mais pas celui de tout le monde. C'était un chapeau dont le modèle est en voie de disparition complète depuis une trentaine d'années déjà : une sorte de mi-haut-de-forme, dénommé chapeau Cronstadt — encore un souvenir de Russie ! Wladimir le portait avec une élégance rare. Il avait enfin à la main une petite valise qui ne pouvait renfermer que des trésors, tellement il en prenait soin... Mais il ne l'ouvrait qu'après le départ de Madame, quand il

régnaît seul dans le bureau.

Les trésors étaient alors exhumés un par un : une paire de pantoufles pour passer la nuit et pour pouvoir gravir l'escalier ou arpenter les couloirs sans faire de bruit; un thermos contenant le thé qui avait été soigneusement préparé l'après-midi par Wladimir lui-même dans la modeste chambre qu'il occupait depuis des années rue de Vaugirard; une boîte en fer-blanc abritant des biscottes beurrées; enfin une petite bouteille de vodka sans laquelle la nuit de veille n'aurait pas été supportable. Ainsi entouré de « ses trésors », enfoncé dans le grand fauteuil qui, le jour, était celui de Madame, les jambes recouvertes de la cape avec — posé sur les genoux — un roman de Tolstoï qu'il relisait pour la trentième fois, le prince Wladimir-Dimitri-Boris Shergatoff se sentait tout à fait paré pour dire, comme la patronne, à la clientèle :

— Montez au 5, ou bien au 12... Je vous rejoins...

Car la nuit, ce n'étaient pas les soubrettes, dont le service prenait fin à 20 heures au moment où Madame se retirait dans ses appartements, mais Wladimir qui encaissait... Wladimir qui faisait tout, sauf refaire les lits. Un grand seigneur ne pouvait décemment se charger d'une aussi obscure besogne: la clientèle qui suivrait serait condamnée à se contenter des lieux dans l'état où elle les trouverait... Même chez lui, le prince avait horreur de refaire son lit.

Il existait cependant un couple pour lequel Wladimir était prêt à toutes les concessions, même à toutes les servitudes... Le couple pour lequel il avait mis à rafraîchir la bouteille de *Perrier-Jouet* qu'il avait pris bien soin d'aller acheter lui-même la veille parce que Madame, préférant le mousseux, avait un goût déplorable en vins de Champagne... Le couple prestigieux qui n'utilisait les discrets avantages de la Maison qu'une fois par an : le 5 octobre... Le couple qui avait droit à la chambre aux glycines, que Wladimir se refusait à louer à d'autres couples ce soir-là pour que les draps restassent immaculés : des draps très fins que le prince allait chercher en cachette dans la réserve personnelle de Madame dès que celle-ci s'était retirée dans ses appartements.

— Madame paraît assez sceptique sur l'absolue nécessité de la bouteille ce soir 5 octobre? Si Madame voulait bien attendre jusqu'à minuit 15, elle pourrait se rendre compte elle-même, à travers cette vitre, de l'extrême qualité de ceux que j'attends.

— Je veux bien vous croire, mon ami, mais comme ces gens-là ne viennent qu'une fois par an, c'est un choix qui se fait rare... Et je trouve que vous vous donnez beaucoup de mal pour eux! Pour mon goût et surtout pour mes finances, je préfère les clients qui ne commandent pas de Champagne, mais qui reviennent régulièrement toutes les semaines... Même si l'on ne tient pas compte des quatre semaines de congés payés, des ponts fériés de Noël et du Jour de l'An, de Pâques, de la Pentecôte, de la Toussaint, du 11 novembre et des innombrables fêtes de la Libération, cela nous donne un joli total de quarante-cinq semaines. Et quarante-cinq passes, ça fait du chiffre.

— Madame ne pense-t-elle pas que sa Maison devrait avoir aussi une

clientèle de prestige?

Une lueur de stupeur traversa le regard globuleux de la Patronne. Pendant un instant, elle resta sans voix, le souffle coupé par une telle remarque. Le prestige ? Elle n'y avait guère songé jusqu'à cette soirée. Finalement elle se décida à dire :

— Vous finissez par m'intriguer avec vos fameux clients! Qu'ont-ils donc de si extraordinaire?

— Ils ont, Madame, qu'ils sont « très bien » : ce qui devient de plus en plus rare à notre époque où le laisser-aller augmente dans des proportions inquiétantes.

— S'ils sont aussi bien que vous l'affirmez, je me demande pourquoi ils viennent ici, même une fois par an.

— C'est en cela, Madame, que réside tout le mystère... Je ne le comprends pas plus que Madame. Et tout à l'heure, ce sera la quatrième fois qu'ils nous rendront visite.

— Êtes-vous seulement certain qu'ils reviendront?

— Cela ne fait aucun doute : à chaque fois qu'ils s'en vont, au petit jour, le monsieur me dit en passant : « Reposez-vous de vos clients et à bientôt! » Ce bientôt signifie qu'ils seront là, l'année suivante, le 5 octobre.

— Comment êtes-vous parvenu à repérer cette date?

— Grâce à la bouteille, Madame ! Je note sur le livre de comptes toutes les consommations qui sont prises dans les chambres : il n'y en a pas tellement! Quant au Champagne, il n'y en eut jamais de mentionné sur le livre annuel avant les trois années qui viennent de s'écouler. Aussi, dès la première fois, avais-je été surpris par cette bouteille.

— Mais vous n'en aviez pas dans le réfrigérateur, il y a trois ans?

— Si, Madame. Il y en avait une que Madame avait achetée elle-même quelques jours plus tôt et qu'elle se réservait pour la boire, je crois, chez elle avec l'une de ses amies...

— C'est exact, avec cette chère Marguerite, ma plus vieille amie de métier! Pour fêter son anniversaire...

— Quand le monsieur m'a dit dans la chambre : « Montez une bouteille de Champagne », j'ai pu lui donner satisfaction... Évidemment, ce n'était pas une marque bien fameuse, mais c'était tout de même mieux que rien et cela prouvait que la maison était organisée. Quand le client a vu la bouteille, il a fait la grimace en demandant : « C'est tout ce que vous avez à me proposer? » je fus contraint de reconnaître mon dénuement dans ce genre de breuvage, mais je m'empressai de répondre : « Si monsieur veut bien m'indiquer le Champagne qu'il préfère, il peut être assuré de le trouver ici la prochaine fois qu'il nous fera le plaisir de revenir. »

— Je reconnais que la réponse était habile : j'ai toujours pensé, Wladimir, que vous aviez un sens aigu du commerce.

— Oh! Madame me flatte... Disons : du petit commerce, du tout petit commerce! Ma réponse a quand même fait sourire le monsieur qui m'a alors dit : « Eh bien, à l'avenir, vous aurez toujours, prête pour nous, une *Perrier-Jouet* 52 ou, à la rigueur, 59.» Depuis, la bouteille est là...

— Mais il doit être complètement cassé, ce Champagne, après une année d'attente?

— Que Madame me comprenne : le lendemain de la première venue de mes clients, j'avais la bouteille réclamée. Ils ne vinrent pas. Le surlendemain non plus. Huit jours plus tard pas davantage. J'étais dans une extrême perplexité... Finalement, c'est Madame qui a bu cette nouvelle bouteille avec son amie Marguerite.

— Je me souviens maintenant : je ne l'avais pas aimée.

— A chacun ses goûts ! Ceux de Madame iraient plutôt vers le sucré... Désespéré de ne pas voir revenir mes clients, j'attendis avant d'aller acheter une autre bouteille. Après six mois, j'étais convaincu que je ne les reverrais plus jamais ! Mais, un soir où je vérifiais la bonne tenue du livre de comptes, le mot magique Champagne sauta à mes yeux à la date du 5 octobre et j'eus une sorte d'éblouissement... Je me dis : « Et s'ils revenaient le 5 octobre prochain ? Ce serait fantastique ! Cette date représente peut-être pour eux un anniversaire comme celui de Marguerite. » J'ai attendu jusqu'au 4 octobre avant d'aller acheter une autre bouteille de *Perrier-Jouet* millésimé... Eh bien, le lendemain 5, ils étaient là! A minuit 15 exactement, je les vis à travers la vitre... J'étais à la fois éberlué et heureux. Éberlué d'avoir pensé juste, heureux de pouvoir leur dire en souriant : « Votre Champagne préféré vous attend. » Le monsieur eut cette fois un franc sourire et se tourna vers la dame, en s'exclamant : «Voilà ce que j'appelle une bonne maison! » Puis il ajouta : « Bien entendu vous nous donnez la même chambre ! » Madame sait que, comme elle, j'ai une excellente mémoire : je me souvenais très bien qu'ils avaient été aiguillés, la première fois, sur la chambre aux glycines. Et la chance voulait qu'elle n'ait pas encore été occupée ce soir-là : tout y était en ordre depuis le départ des femmes de chambre. Aussi ai-je pu répondre, en souriant moi aussi : «Votre chambre vous attend, comme la bouteille, c'est le N° 14. Vous n'avez qu'à monter : j'apporte le Champagne qui sera bien frappé. »

— Et ensuite?

— Quand ils sont repartis, toujours à l'aube, le monsieur m'a redit : « Reposez-vous de vos clients, à bientôt! » Cette fois j'avais compris... Ils sont revenus une autre nuit depuis, à la même date. Ils seront là ce soir. Hier, j'ai été acheter la bouteille...

— Ils n'en ont jamais réclamé deux?

— Madame a raison de ne pas perdre le sens des affaires. J'y ai pensé comme elle mais j'ai réfléchi : ce sont des gens sobres. Après chacun de leurs départs, je suis remonté dans la chambre pour vérifier, selon l'usage, si les clients n'avaient rien oublié ou rien emporté. Et j'ai pu constater qu'ils ne

finissaient jamais la bouteille.

— C'est vous qui l'avez fait à leur santé?

— Puisqu'elle avait été payée d'avance, je ne faisais aucun tort à la Maison. Une bouteille ouverte doit être bue. Le Champagne éventé est exécrable! Je la bois plus par devoir que par goût : je ne suis pas amateur de Champagne... Pourtant, le seul fait d'ingurgiter lentement ce nectar m'a incité à la rêverie : à chaque fois, j'ai pensé à ce couple étonnant et à la nuit qu'il venait passer ainsi, annuellement, au milieu des glycines... Je trouve que c'est « très émouvant et que cela cache peut-être un extraordinaire amour...

— Comme tous les Slaves, vous êtes un romantique-né, Wladimir !

— Je suis romantique... Je crois avoir fidèlement raconté à Madame comment les choses se sont passées, chaque 5 octobre, depuis que nous accueillons ces visiteurs de marque.

Madame resta plongée dans une longue méditation avant d'avouer :

— Vous me voyez de plus en plus intriguée... Je veux les voir, moi aussi.

— Ce sera possible, mais je me permettrai de suggérer à Madame de ne le faire qu'avec la plus grande discrétion. S'ils aperçoivent trop de monde dans ce bureau, je crains qu'ils ne soient un peu effrayés. Et il ne faudrait pas qu'ils repartent!

— La bouteille nous resterait pour compte...

— Que Madame se rassure : dans ce cas tout à fait regrettable, je prends l'engagement de la rembourser à la Maison.

— Et vous la boirez en entier tout seul?

— Non, Madame. Je l'emporterais chez moi où je la placerais sur une étagère pour la contempler. Je n'y toucherais jamais !

— Décidément vous êtes un curieux personnage...

— J'ai la nostalgie de la grandeur...

— Je le sais... Mais vous avez raison : il ne faut pas qu'ils me voient. Dès qu'ils franchiront le seuil du vestibule, je me cacherai derrière ce placard d'où ils ne pourront pas m'apercevoir.

— Il ne faut surtout pas que Madame se vexe : en quatre ans, ils ont fini par s'habituer à ma vieille silhouette...

— Autrement dit, si vous n'étiez pas là pour les accueillir, ils s'en iraient?

— J'ai tout lieu de le craindre... Seulement, il n'est que 20 h 30 : Madame va attendre jusqu'à minuit 15 ?

— Vous ne croyez pas qu'ils arriveront plus tôt?

— Il ne saurait en être question ! Je suis persuadé que la nuit du 5 octobre est réglée pour ce monsieur et pour cette dame selon un rite immuable...

— Dans ce cas, je vais en profiter pour aller enfin voir un film dont on m'a beaucoup parlé. Il paraît que c'est une très belle histoire d'amour.

— Ainsi quand Madame reviendra vers minuit, elle sera, si j'ose dire, en parfait état de grâce pour mieux comprendre nos amoureux annuels...

— A tout à l'heure, Wladimir.

— Je ne dirai pas à Madame, comme le monsieur « A bientôt » parce que

je risquerais de ne pas la revoir avant trois cent soixante-cinq nuits... Que Madame passe une bonne soirée...

Dès que sa patronne fut sortie, Wladimir se précipita vers « la réserve » pour y prendre une paire de draps, les plus beaux qu'il put trouver, puis il monta au 14.

La chambre aux glycines, qu'il inspecta minutieusement, lui parut propre. Après avoir changé les draps et refait le lit, il se recueillit pendant quelques instants avant de quitter la pièce : il essaya d'imaginer non pas ce qui s'y passerait, mais les raisons pour lesquelles ce cadre — que lui, Wladimir, trouvait sinistre et peu indiqué pour favoriser l'épanouissement d'un grand amour — séduisait un homme et une femme tels que ceux qu'il attendait. Il existait une telle disproportion entre le décor et la classe de ceux qui le choisissaient une fois par an que c'était à se demander si le couple mystérieux n'éprouvait pas un secret plaisir à s'encaniller dans des lieux où le médiocre le disputait au mauvais goût. Le mobilier était banal, les rideaux et la moquette ternes, les éclairages moyennement discrets : sans exiger qu'il y eût un peu d'âme dans ce genre de chambre meublée, on aurait pu souhaiter qu'il s'en dégageât au moins une certaine atmosphère, imprégnée de désir... Mais il n'y avait rien ! Wladimir était aussi consterné qu'intrigué. Parce que enfin le couple était magnifique, racé, élégant, bien assorti : l'un de ces couples rares dont on pouvait dire qu'ils faisaient envie. Le vieil homme rejoignit le bureau d'où il continuait, pendant les heures d'attente, à expédier « les affaires courantes » qui se traduisaient par ces phrases, éternellement les mêmes :

— Montez au 7... Le 9 aussi est libre... Ah ! pas le 14... Retenu pour toute la nuit.

Les filles, ahuries, écarquillaient les yeux : toute la nuit ? Cri-Cri, la plus effrontée, alla même jusqu'à dire :

- Tiens, c'est nouveau, ça, chez vous ! On peut faire des réservations ?
- Pas tout le monde, répondit Wladimir, toujours suave.
- Et si je veux la chambre aux glycines ?
- Vous l'aurez demain...
- Et si je ne revenais pas ?
- Cela m'étonnerait... Prenez le 17.

La fille rousse, vexée, montait quand même, suivie de son client, en maugréant dans l'escalier :

- Quelle boîte !

Au fur et à mesure que le temps passait, Wladimir était de plus en plus nerveux : si la prophétie de Madame se réalisait et si, vraiment, « Ils » ne venaient pas ? Ce serait terrible pour lui qui n'était pas encore parvenu à construire dans sa tête la véritable histoire de ce couple, mais qui savait que le roman ne pouvait pas se terminer brusquement pour lui, l'observateur discret... Roman auquel il s'était accroché désespérément parce qu'il représentait la bouée de sauvetage dans une mer d'ennui, la fantaisie dans un travail routinier et insipide, l'évasion vers des sentiments moins rétrécis... Roman qu'il revivait

tous les ans à date fixe et qui répandait un étrange baume sur sa solitude de vieil homme qui ne voyait défilér, de l'autre côté de la vitre, pendant toute la nuit, que des faux couples, des couples de hasard, des couples de bonne ou de mauvaise fortune, des couples bâclés... Tandis que « son » couple du 5 octobre était un vrai couple, ça, il en était sûr ! A minuit, Madame revint du cinéma, extasiée :

— Vous ne me croirez peut-être pas, Wladimir. Mais j'ai pleuré... Il y avait bien longtemps que cela ne m'était arrivé ! Je sais : pleurer au cinéma, c'est assez ridicule...

— Mais, non, Madame. Moi j'ai fondu en larmes en voyant Greta Garbo jouer à l'écran Anna Karénine et La Dame aux Camélias... Cela prouve que Madame et moi sommes des natures sensibles.

— « Ils » ne sont pas encore arrivés, j'espère ?

— Ils ne seront pas là avant minuit 15...

Le dernier quart d'heure fut le plus long pour Wladimir. Quart d'heure d'autant plus angoissé que Madame restait là, silencieuse, dans le bureau, attendant, elle aussi, l'événement... Madame qui l'épiait sournoisement pour vérifier si, oui ou non, il s'était moqué d'elle en lui racontant une histoire incroyable... Madame qui n'avait déjà que trop tendance à le prendre pour un visionnaire, Madame qui détestait l'exaltation slave... A minuit 5, le timbre automatique, qui résonnait à chaque fois que la porte donnant sur la rue s'ouvrait, retentit... Le cœur de Wladimir battit plus fort, mais ce ne fut qu'une fausse alerte : un couple banal, fait d'une prostituée et d'un homme aussi quelconque que la fille... A minuit 10, il y eut un nouveau coup de sonnette pour un autre couple un peu moins banal puisque Cora en était la femme. Cora qui lança, au passage, un sonore « Bonsoir » comme si elle n'était pas revenue dans l'établissement depuis longtemps alors que, depuis midi, elle y avait déjà réalisé une bonne douzaine de passes. Cora-la-gagneuse qui était toujours sur le turf, Cora que ses coéquipières avaient surnommée « la permanente » tellement elle mettait de cœur à l'ouvrage. A minuit 13, une nouvelle vibration du timbre annonça un nouveau couple : le cœur de Wladimir et, par un phénomène d'osmose normal, celui de Madame, battirent encore un peu plus vite : ce ne pouvait être qu'eux... Mais non, c'en étaient d'autres, inconnus et pressés.

— Montez au 3... premier étage ! lança Wladimir pour se débarrasser au plus vite de leur présence.

Il ne fallait pas que « son » couple, dont l'arrivée était imminente, pût en rencontrer un autre, ni surtout en suivre un dans l'escalier : ce serait d'un effet déplorable !

A minuit 16 le dernier quart d'heure s'était écoulé. Minuit 17, 18, 19... Trois minutes terribles pendant lesquelles Wladimir était devenu blême. A minuit 20 enfin, le timbre retentit. Wladimir, qui avait regardé par la vitre, s'exclama :

— Les voici !

Madame disparut derrière le placard pendant que Wladimir, qui avait retrouvé sa couleur naturelle, ouvrait la porte du bureau pour accueillir le couple au bas de l'escalier en disant, dans un sourire épanoui :

— Bonsoir, madame, bonsoir, monsieur... La bouteille vous attend, la chambre aussi... J'apporte le Champagne dans quelques instants.

Ils passèrent sans aucune précipitation devant la porte vitrée : de sa cachette, Madame eut tout le temps de les observer. Alors seulement, elle comprit que Wladimir n'avait rien inventé : il était admirable, « le » couple!

Pendant qu'il sortait la bouteille du réfrigérateur pour la placer dans l'unique seau à glace de la Maison, Wladimir, triomphant, demanda à voix basse :

— Qu'en pense Madame?

La patronne répondit, la voix étranglée par l'émotion :

— Je pense, Wladimir, que cette histoire-là est véritablement fantastique! Vous êtes un grand psychologue.

— Madame ne les trouve pas prodigieux?

— Ils sont mieux que cela, mon ami. Ils ont de l'allure...

Et pendant que Wladimir gravissait l'escalier en portant le plateau, ce fut Madame, à son tour, qui se prit à rêver dans le bureau-aquarium...

Ce qu'elle avait aperçu la fascinait et pourtant elle en avait vu passer des couples devant elle, dans sa vie de patronne de maisons de rendez-vous! L'établissement qu'elle possédait maintenant était de seconde zone dans le genre, mais, avant de s'installer à son compte, Madame avait fait ses premières armes dans des maisons très huppées du XVII^e arrondissement en qualité de sous-directrice, puis de gérante. Dans de tels établissements, elle avait vu défiler la belle clientèle, mais jamais, au grand jamais, elle n'avait eu souvenance — malgré son excellente mémoire vantée par Wladimir — d'avoir rencontré un couple plus prestigieux...

D'abord, l'homme était d'une taille nettement au-dessus de la moyenne, mais bien proportionnée et nullement entachée de gigantisme. La silhouette était élancée, le visage avenant, le nez légèrement busqué, les cheveux blonds, le regard clair : Madame, qui avait cependant le coup d'œil pour détailler en une seconde ceux auxquels elle avait affaire, n'aurait pu dire si ce regard était bleu ou gris. Les vêtements étaient de bonne coupe, la cravate discrète puisqu'on ne la remarquait pas. L'ensemble du personnage évoquait le Nordique avec tout ce que cette appellation comporte d'authentique beauté mâle, mais un Nordique moins fade et moins blond que les spécimens Scandinaves. Un Nordique tempéré qui pouvait être allemand, ou autrichien. Le teint n'était ni rougeaud ni couperosé : ce ne devait pas être un Anglais, ou alors il le cachait bien. Mais s'il était venu de Grande-Bretagne, il aurait eu un accent dont Wladimir aurait sûrement parlé. Et un fils d'Albion n'est pas tellement connaisseur en Champagne.

La femme était menue, fine, typée surtout. Très brune, de peau mate, portant un lourd catogan couleur d'ébène, des yeux immenses, un petit nez insolent légèrement épaté à la base qui permettait aux narines d'exhaler toute la sensualité du monde, des lèvres charnues constituant la tache de sang qui encerclait une denture éclatante de blancheur, un admirable vison platine enveloppant la silhouette, telle était apparue la créature idéale... Madame pensa d'abord que cette jeune femme pouvait être créole, fortement métissée, et qu'elle devait venir de nonchalantes Antilles, peut-être même d'Afrique. Mais cela, c'était moins certain. A moins qu'elle ne fût l'une des plus ravissantes ambassadrices du bassin méditerranéen : Égyptienne? peut-être... Turque? c'était possible... Libanaise? assez vraisemblable... Israélienne ? pourquoi pas?... Elle pouvait aussi venir de beaucoup plus loin que du Moyen-Orient : de l'Iran? de l'Inde? d'Indonésie? Et si elle était eurasiennne? En vérité, c'était très difficile de lui attribuer, au premier abord et après l'avoir seulement vue passer, une origine ethnique ou une nationalité. La seule vérité, que n'importe qui pouvait dire en la rencontrant pour la première fois, était que cette femme ne venait pas d'Europe. Elle aurait pu aussi avoir franchi l'Atlantique-Nord : elle rappelait ces épouses ou fiancées de chefs indiens, ces merveilleuses squaws qui apportent la couleur locale dans les westerns. L'Atlantique-Sud n'était pas non plus à laisser de côté : elle pouvait être une jolie Brésilienne, métissée d'Espagnol et de Noir... Mais même l'Europe? Elle pouvait venir du sud de l'Espagne ou du Portugal... Une femme difficile à localiser apporte avec elle le mystère. Il n'y a rien de plus attrayant que le mystère...

De toute manière, et quelles que fussent ses origines ou celles de son compagnon, le couple était prodigieux de contraste. Madame continuait à se demander comment de tels personnages de rêve avaient pu venir se cacher, presque se réfugier dans son hôtel du libre-échange quatre fois déjà, à intervalles très espacés, il est vrai. Il y avait pour Madame, qui était femme pratique, quelque chose de démentiel dans un tel comportement.

Wladimir frappa discrètement au N° 14. La porte s'ouvrit et l'homme dit, toujours souriant :

— Nous vous attendions...

Selon le rite des nuits du 5 au 6 octobre précédentes, Wladimir posa le plateau sur un petit guéridon, de style mauresque de bazar, placé au centre de la pièce. Après avoir enlevé avec délicatesse le bouchon sans le faire exploser, il se dirigea vers la porte en disant :

- Je sais que Monsieur aime servir Madame lui-même...
- Vous avez donc repéré toutes mes habitudes ?
- Ma vieille expérience, monsieur...
- Depuis combien de temps travaillez-vous ici?

— Je ne sais plus, monsieur... Et même si je le savais, je ne m'en glorifierais pas ! C'est une bonne maison, certes, mais malheureusement nous n'avons pas toujours le plaisir d'y accueillir une clientèle comme celle de Madame et de Monsieur... Avec le tout-venant, le métier devient monotone.

L'homme avait glissé dans la main de Wladimir un billet de cent francs en disant :

— Gardez la monnaie.

— Monsieur est trop aimable... Je me permets de souhaiter à Madame et à Monsieur une bonne nuit.

Il disparut aussi doucement qu'il était entré après avoir refermé la porte sans heurt. L'homme mit le verrou en disant à sa compagne qui était restée debout, immobile, toujours emmitouflée dans ses fourrures :

— Maintenant, chérie, nous ne sommes plus que deux...

En bas, Wladimir retrouva Madame, toujours songeuse, qui demanda par routine :

— Tout s'est bien passé?

— Aussi bien que les autres fois...

Et après avoir montré le billet de banque :

— Je dois soixante-dix francs à la caisse : dix pour la chambre, soixante pour la bouteille.

Madame, qui ne se trompait jamais sur la valeur d'un billet, ne put résister au besoin de constater :

— C'est un client sérieux... Si tous étaient comme lui, je crois que vous ne seriez pas long à me quitter, Wladimir.

— Madame me fait de la peine en disant des choses pareilles ! A force de s'habituer à une maison, on finit par l'aimer... Ce soir, par exemple, je n'aurais pas cédé ma place pour tout l'or du monde. Des minutes comme celles que nous venons de vivre sont tellement rares dans « notre » métier... Mais Madame a raison : ce monsieur est généreux. Ce n'est pas le montant de la gratification laissée qui m'éblouit, mais plutôt la façon de glisser le billet dans la main en disant gentiment : «Gardez la monnaie ». Ils sont rares aujourd'hui les gens qui ont l'air de ne pas attacher d'importance aux prix ! La plupart des clients demandent, même s'ils sont venus trois fois dans la même semaine : « Qu'est-ce que je vous dois? » A ceux-là j'ai une furieuse envie de répondre : «Mais nos chambres n'ont pas monté de prix depuis avant-hier, monsieur!... » Que Madame se rassure : je ne le dis pas parce que la bonne tenue de sa maison l'exige.

— Jusqu'à quelle heure vont-ils rester là-haut?

— Oh! Madame peut aller se reposer... Je le lui ai déjà dit : ils ne repartent jamais avant l'aube... Ce ne sont pas des clients pressés! Et le prix que nous comptons pour la bouteille ne leur donne-t-il pas le droit de prendre tout leur temps ?

— Bonne nuit, Wladimir...

— Que Madame se repose!

Au moment où, après s'être installé dans le fauteuil, il allait recouvrir ses jambes de sa vieille cape, le timbre de l'entrée retentit à nouveau : c'était Cora-la-Permanente qui revenait avec un treizième client. Elle cria à Wladimir :

— Je monte au 14.

— Non! rugit Wladimir en s'arrachant au confort du fauteuil. Je vous ai déjà dit que la chambre aux glycines était occupée pour toute la nuit !

— Vous m'aviez dit qu'elle était réservée... Cela ne veut pas dire que les clients soient venus.

— Ils sont là.

— Sans blague ?

La fille se tourna vers son partenaire en disant :

— Tu vois, mon chou, la prochaine fois où on se verra, ça me flatterait que tu retiennes la chambre vingt-quatre heures à l'avance... Alors « on » va où, Wladimir?

Le prince voulut donner une leçon définitive :

— Au 7... La chambre n'a pas été occupée depuis que vous y avez « fait » votre client précédent.

Dans la chambre aux glycines, l'homme blond demanda à la jeune femme brune :

— Aurais-tu tellement froid que tu ne retires pas ton manteau?

— J'ai très froid en effet...

— Qu'est-ce qui t'arrive? C'est pourtant bien chauffé : j'ai même l'impression d'étouffer.

— Moi aussi... Tout en étant glacée, j'étouffe un peu... Mais sans doute pas de la même manière que toi! Tu es heureux d'être une fois de plus ici?

— Pas plus que toi... Nous n'avions pas le droit d'aller ailleurs cette nuit : n'est-ce pas l'anniversaire?

— Ne crains-tu pas que cette comédie que nous nous jouons, toi et moi, depuis trois années, ne prenne fin brusquement ce soir? Les pièces normales ont trois actes... Le troisième s'approche du dénouement... Quand il se terminera, j'ai peur que la chute du rideau ne soit définitive.

— Mais qu'est-ce que tu as brusquement?

— Je suis inquiète...

— Prends du Champagne : ça t'apportera un peu de chaleur.

Après avoir rempli l'un des deux verres, il le lui offrit :

— Selon notre habitude : dans le même verre... Bois la première. Ainsi je découvrirai tes sombres pensées et, quand ce sera fait, je les chasserai!

Elle but une longue gorgée avant de lui rendre le verre qu'il termina et reposa sur le guéridon en s'exclamant :

— Cul sec!... Sais-tu que tes pensées ne sont pas aussi noires que tu le

croyais ?

Elle sourit. Il la serra dans ses bras.

— Tu me fais mal, Alain!

— J'adore quand tu me dis cela avec ton petit accent nasillard.

— Que tu adores aussi?

— Mais oui! Si tu ne l'avais pas, tu ne serais plus « ma » Khadija, mais une Européenne banale... Tu te sens mieux?

— Je crois...

Il lui retira le manteau et versa du Champagne dans l'autre verre :

— Encore un peu?

— Je vais être ivre! Tu oublies que je n'ai pas dîné.

— Moi non plus. Comment aurions-nous pu manger l'un et l'autre un soir pareil? Nous ferons comme la première fois, comme les trois autres nuits que nous avons passées ici : nous souperons à l'aube...

Il y eut un silence que ni lui ni elle n'avaient cependant voulu : l'un de ces silences imprévisibles que l'on hait, qui font inutilement mal, mais que l'on ne se sent pas le pouvoir de rompre. Il finit quand même par trouver cette force mais au prix d'une pirouette, en changeant complètement le sujet de la conversation :

— Ne trouves-tu pas qu'elle est sensationnelle cette chambre dont le papier peint a su rester le même, toujours aussi laid, à travers les années ? Toi et moi, nous les aimons ces glycines qui paraissent être écloses par le miracle d'une décalcomanie géante. Et ce lit, qui ne peut pas ne pas grincer... Écoute...

Il appuya sur le meuble essentiel de la chambre comme si ce fût une batoude à ressorts, et les grincements se succédèrent, ridiculement rythmés. Elle ne put s'empêcher de rire.

— Enfin! dit-il. Tu vas mieux! Maintenant, mon amour, je vais te porter sur cette couche qui, dès l'instant où tu l'occuperas, se transformera en un divan enchanté : celui qui permet toutes les langueurs et toutes les rêveries...

Après l'avoir soulevée de terre, il la prit dans ses bras et la déposa sur le lit avec une délicatesse infinie.

— Ces deux oreillers ne sont plus de vulgaires oreillers d'hôtel borgne mais d'admirables coussins brodés d'or sur lesquels l'authentique princesse que tu es va pouvoir se reposer pendant que d'invisibles musiciens chanteront, en s'accompagnant d'un luth magique, les beautés secrètes de ce Palais des plaisirs éternels... Oui, je sais, il faut beaucoup d'imagination pour oublier les glycines sur papier peint, mais nous en avons à revendre tous les deux, ma Khadija! Tu en as même beaucoup plus que moi... Aussi, tu vas me raconter une belle histoire de ton pays, comme tu l'as fait à chaque fois que nous sommes venus dans cette chambre et que nous nous y sommes aimés... Tu vois : je m'assois sur le divan, à tes pieds... Je me tais, je t'écoute. Je t'en supplie, raconte, mon amour...

— Tu y tiens absolument? Ne crois-tu pas que, après trois années, tout

cela sonne un peu faux? Te sens-tu même en état de réceptivité pour croire à un seul conte de ta Shéhérazade moderne?

—Je n'aime pas t'entendre prononcer ce nom de Shéhérazade qui n'était pas celui de la plus fabuleuse conteuse d'histoires de tous les temps. Ne m'as-tu pas expliqué toi-même que son vrai nom était Schemselnihar qui signifie « le soleil du jour »?

—C'est exact... Alors écoute... Mon histoire aujourd'hui sera courte... Un jour, Allah — que la bénédiction et le salut soient sur lui ! — rencontra le diable qui conduisait quatre dromadaires chargés de marchandises...

« — Que transportes-tu là? demanda Allah.

« — Je fais du commerce et je cherche des clients...

« — Qu'as-tu donc à vendre ?

« — D'abord l'injustice...

« — A qui la destines-tu?

« — Aux sultans...

« — Quelle est la seconde marchandise?

« — L'envie...

« — A qui la vendras-tu?

« — Aux théologiens...

« — Et la troisième?

« — La fraude...

« — Qui peut te l'acheter?

« — Tout le monde, mais d'abord les marchands...

« — Quelle marchandise porte ton quatrième dromadaire?

« — La perfidie...

« — Qui va l'acheter?

« — Sans aucun doute, les femmes. »

—C'est tout, Chérie ? Je n'aime pas du tout cette histoire qui est trop courte. Comme les enfants, j'adore les histoires interminables. Et pourquoi avoir choisi celle-là plutôt qu'une autre ?

—Je ne sais pas, répondit-elle, évasive.

—Je t'assure, Khadija, que tu ne te comportes pas comme à nos précédents rendez-vous ici.

—Toi non plus...

—Je ne le pense pas, car je suis très heureux de me retrouver dans cette chambre!

—Moi aussi, Alain... Mais moins que les autres fois! Le plus terrible, c'est que je ne parviens pas à découvrir la véritable raison de cette diminution de joie... Il doit y avoir mille et une raisons.

—Chasse ces idées tristes et raconte-moi une autre histoire.

—Tu es insatiable ! En voici une encore plus courte que la précédente... Un Arabe nomade mangeait à la table d'un khalife où l'on servit un chevreau rôti. Le nomade se jeta sur la viande et se mit à avaler avec gloutonnerie.

« — Pour manger cette nourriture avec une telle rage, remarqua le khalife,

c'est sans doute parce que la mère de ce chevreau t'a donné des coups de corne?

«—Tu prends sa défense avec une telle tendresse, répliqua le nomade, qu'on en arrive à se demander si la mère de ce chevreau ne t'a pas allaité ? »

—C'est tout?

—Oui.

—Tu ne vas pas me dire que ta verve de narratrice est épuisée? Tu m'as raconté de si merveilleux contes dans cet hôtel, les autres fois ! C'est à croire que tu fais tout pour détruire ce pèlerinage que nous faisons tous les ans dans le lieu où nous sommes devenus amants.

— Je te répondrai par un tout petit poème de mon pays :

Je pleure sur la laideur de mon âme.

Et non sur celle des autres.

Le souci de ma perfection m'empêche de relever

Les défauts que je remarque chez mes semblables...

— Sais-tu que tu n'as jamais été plus belle?

— Et que toi, tu n'as jamais été plus homme?... Alors, ne serait-ce pas plus sage de nous dire adieu au moment où nous atteignons la limite de notre passion?

— Tu es folle de parler ainsi ! Il ne peut y avoir aucune limite entre nous.

— Il y en a une : je la sens, ce soir, terrible, pesante, infranchissable comme un mur immense!

— Tais-toi ! Tu m'as raconté d'aussi belles histoires que celles de la courtisane Schemselnihar qui séduisit Harourf al-Rachid pendant mille et une nuits... Aussi vais-je essayer, moi aussi, déjouer mon rôle de khalife : je vais te prendre...

Mais il leur sembla, à l'un et à l'autre, que leur passion n'avait pas un tel besoin d'être assouvie ce soir-là... Autant ils avaient conservé un souvenir ébloui de leurs précédentes étreintes dans le même lieu, autant ils se sentirent désesparés après ce nouvel acte d'amour. C'était comme si une ombre venait de s'immiscer brusquement dans leur bonheur pour le ternir et peut-être même pour le briser. Il y avait entre eux, révélée d'un seul coup, cette hantise des couples : la lassitude. Et tous deux savaient qu'elle venait de beaucoup plus loin que les paroles assez désabusées qu'avait prononcées la jeune femme avant de s'offrir.

Certes, ils venaient de s'aimer physiquement, mais avec une retenue psychique, plus forte que toute volonté, qui avait surgi, réfrénant l'ardeur. Et brutalement, alors qu'ils étaient encore allongés sur le ht, elle posa la question stupide qu'il n'aurait pas fallu risquer et qu'elle n'avait encore jamais formulée depuis qu'ils se connaissaient :

— Qu'est-ce que tu as fait cet après-midi?

— Rien de bien extraordinaire...

— J'étais sûre que tu me répondrais ainsi!

— Tu redeviens agressive? Et tu tiens absolument à avoir le compte rendu détaillé de mon emploi du temps? Puisqu'il t'intéresse à un tel point, je vais te le donner... Seulement laisse-moi réfléchir pour n'omettre aucun détail...

— Je ne te contrôle pas. Je n'en ai d'ailleurs pas le droit : nous ne sommes pas mariés.

— Je commence, mais je crains que ce ne soit beaucoup moins passionnant que l'un des contes... D'abord te souviens-tu que, lorsque je t'ai dit ce matin : « Khadija, aujourd'hui c'est l'anniversaire », tu as souri? Ce seul rappel signifiait que, d'un commun accord, nous ne devions pas nous revoir de la journée pour mieux nous retrouver cette nuit, à minuit, à l'heure et à l'endroit où nous nous sommes rencontrés pour la première fois, il y a trois années...

Il se tut parce qu'il savait que sa compagne n'avait nul besoin d'entendre encore des mots pour deviner ce qu'il avait fait ou même pensé pendant cette journée de séparation volontaire avant leurs retrouvailles à minuit. Et, en quelques secondes, le ruban de son activité de la journée se déroula dans sa mémoire.

Il s'était d'abord rendu, comme tous les jours, à son bureau mais il n'avait eu aucun goût au travail, ne pensant qu'à l'instant où il retrouverait Khadija, dans la rue, au milieu de la nuit, là où il l'avait vue pour la première fois... Pendant toute la journée, il ne put s'empêcher de se poser une question, toujours la même, qui revint, lancinante : « Ne ferais-je pas mieux de ne pas me rendre à « notre » rendez-vous de minuit? » Pourquoi renouveler l'expérience? N'était-ce pas une de trop? Après ces trois années de vie commune, Khadija et lui n'avaient plus rien à se dire : ils s'étaient tout dit, tout raconté... Il semblait même que l'imagination fertile de la jeune femme fût à bout de souffle : depuis quelques mois déjà, elle ne lui racontait plus chaque soir, avant qu'il ne s'endormît, l'un de ces étonnants contes arabes qui l'enchantaient et dont la source paraissait inépuisable en elle. Khadija, elle aussi, semblait lasse de leur bonheur. Mais ni lui ni elle n'avaient encore eu le courage de s'avouer cette déroute sentimentale. Il y avait déjà plusieurs semaines qu'ils auraient dû rompre. Alors pourquoi ne pas tout briser cette nuit en n'allant pas au rendez-vous? Pourquoi accomplir le pèlerinage d'amour alors qu'il sentait d'avance que les résultats seraient inutiles : la flamme vacillante ne demandait qu'à mourir.

Si, finalement, ils avaient pris l'un et l'autre la décision de revivre une fois encore la merveilleuse nuit de leur amour naissant, n'avait-ce pas été pour tenter de ranimer les sentiments qui s'effritaient? Mais peut-on replâtrer un amour qui a décréu progressivement et inéluctablement? Seule la quatrième nuit passée dans l'hôtel pourrait apporter la réponse dans quelques heures : ou ce serait la relance qui redonnerait le désir d'entamer une nouvelle année de vie commune, ou ce serait la faillite définitive.

Dans ce dernier cas, demain, à l'aube, ils se quitteraient pour toujours.

La vérité était que leur cohabitation avait fini par tout tuer : à l'exception d'une seule fois par an — la nuit de l'anniversaire passée dans la chambre aux glycines — la véritable aventure était morte en eux, cédant le pas à la monotonie d'une existence bourgeoise. S'ils n'en étaient pas encore arrivés à s'aimer pour satisfaire aux sinistres exigences d'un devoir conjugal, ils n'étaient plus très éloignés de ceux qui ne continuent à s'accoupler que par habitude et non par plaisir. C'était cela : ils avaient pris la détestable habitude d'amour qui, à la longue, ne peut engendrer que le dégoût ou, ce qui est pire, l'indifférence.

Sa plus grande erreur à lui avait été de vivre complètement avec elle pendant ces trois années. Il n'aurait dû la retrouver qu'à certains moments, laissant le désir réciproque s'attiser pendant l'attente. Ce qui aurait permis à Khadija de conserver, à ses yeux à lui, tout le mystère qui émanait d'elle et qu'il avait adoré dès la première nuit où il l'avait aperçue dans une rue... Alain avait eu le plus grand tort de trop vouloir découvrir d'abord, puis connaître à fond ce mystère. Un jour était venu où il n'y avait plus eu pour lui de mystère en dehors de celui qu'il avait commencé à fabriquer lui-même en exigeant que son amante portât des robes d'Orient ou des saris, qu'elle se coiffât en mettant en valeur toute la sensualité de ses longs cheveux noirs par de lourds chignons ou par des catogans qui retombaient très bas sur la nuque, qu'elle se maquillât enfin comme seules savent le faire les femmes d'Afrique du Nord ou du Moyen-Orient, qu'elle vécût même dans un décor dont les tables basses et les tapis constituaient l'élément essentiel, qu'elle chantât des mélopées arabes dont il aimait l'aigre poésie sans cependant en comprendre le sens. La seule chose qu'il n'avait pas eu à exiger d'elle, c'était qu'elle gardât sa religion musulmane. Née musulmane, elle le resterait : on ne convertit pas les musulmans... Mais tout le reste du mystère, il l'avait recréé avec patience et avec passion autour d'elle, oubliant qu'un jour viendrait, beaucoup plus tôt qu'il ne le prévoyait, où ce mystère fabriqué cesserait d'en être un : ce jour était arrivé, balayant le désir. Le seul petit espoir lui restant était que cette nuit peut-être le pèlerinage aux sources de leur amour ferait jaillir à nouveau l'étincelle dont ils avaient tant besoin!

Toutes ces réflexions, qui avaient passé en lui pendant ce moment de silence, n'avaient pas été plus rapides que ses pensées à elle... Khadija aussi avait profité du silence pour revivre en mémoire les heures d'attente qu'elle venait de connaître dans leur appartement commun pendant toute la journée et pendant la première moitié de la nuit*, jusqu'au moment où elle était sortie pour aller le rejoindre à l'endroit fixé, dans la rue...

Et elle aussi avait éprouvé le besoin de faire le point. Où en était-elle après ces années de vie commune? Contrairement à ce qu'elle avait espéré au début, elle ne pensait pas avoir trouvé ce qui s'appelle le vrai bonheur... Si les deux premières années de leur amour s'étaient écoulées relativement vite, la troisième lui avait paru traîner effroyablement en longueur... Aujourd'hui,

avant d'accomplir le pèlerinage, elle se sentait dépaycée dans cette France et surtout dans ce Paris qu'elle avait fini, sans même s'en rendre compte, par prendre en horreur. Elle détestait maintenant cette ville comme elle aurait hâi n'importe quelle autre capitale qui n'était pas celle de son pays. C'était assez insensé : n'aurait-elle pas dû, au contraire, faire preuve d'une certaine reconnaissance à l'égard de Paris qui lui avait au moins fait découvrir certaines faces de la vie qu'elle aurait toujours ignorées si elle était restée terrée chez elle?

Chez elle? Après s'en être enfuie six années plus tôt, dès que la majorité légale le lui avait permis, elle avait débarqué en France comme si elle abordait enfin sur un rivage de délivrance où sa condition de femme serait respectée. Chez elle, la femme ne comptait pas, ou si peu!

Ses deux premières années de séjour en France avaient été parsemées d'embûches et de difficultés, dont le seul avantage avait été de développer son expérience humaine qui, jusqu'alors, avait été nulle : dans son pays, les jeunes filles ou les femmes de bonne famille vivent pratiquement cloîtrées et surtout entre elles... Ce qui leur ferme toutes fenêtres et toutes portes sur d'autres civilisations. Dès son arrivée en Europe latine, sans même en soupçonner le raffinement décadent, elle avait eu soif de découvrir une tout autre vie, soif surtout de se mêler intimement à elle... Comme la majorité de ses compatriotes, Khadija suppléait à un manque d'instruction véritable — venu surtout de son immense paresse naturelle — par une sorte d'instinct infailible, presque divinatoire, qui lui permettait de subodorer en quelques secondes les hommes et leurs actes.

Aujourd'hui, elle était inquiète, se demandant si ses principaux atouts, véritables armes de femme, avaient été suffisants pour parfaire la conquête de cet homme avec lequel elle vivait depuis trois années et qui était d'une autre race que la sienne. Atout qui se nommait d'abord la beauté, carte essentielle donnant à l'homme l'envie irraisonnée d'avoir une très belle femme pour épouse ou pour maîtresse mais qui n'apporte pas toujours à cette femme désirée les dons qui font précisément l'épouse ou la maîtresse. L'autre atout, dont elle savait se servir en virtuose, était ce don propre aux indigènes du Moyen-Orient : l'imagination... Une imagination fantastique, décuplée par le fait qu'elle était femme, et qui lui permettait d'inventer les plus surprenantes histoires au fur et à mesure qu'elle les racontait. Car elle adorait raconter, n'oubliant jamais que la plus illustre des courtisanes n'avait eu la vie sauve que grâce au conte qu'elle avait su inventer chaque nuit...

En trois années de vie avec Alain, elle avait dépassé le chiffre de la mille et unième nuit : il n'y avait pas eu, au moins pendant les trente premiers mois, de soirées où elle n'ait réussi à accroître sa séduction d'amante par un récit coloré ou par un poème embellissant en quelques instants les actes les plus terre à terre de l'existence. Même l'acte d'amour, qui est déjà sublime en lui-même, atteignait, grâce à cette fécondité de l'imagination, des sommets et des moments d'extase qu'aucune autre femme n'aurait pu faire goûter à un amant.

C'était là sa plus grande force vis-à-vis de ce Français qui l'avait liée à son destin. Mais c'était aussi sa faiblesse : quand elle ne pourrait plus raconter de belles histoires, le jour surtout où elle n'aurait plus envie de le faire pour cet homme, la brune Khadija perdrait une bonne moitié de son pouvoir de femme.

Depuis quelques mois — sans savoir même pour quelle raison profonde —, elle n'éprouvait plus le désir de distraire celui dont elle avait réussi à faire son amant. Besoin de renouvellement? Ennui avec cet homme? Elle-même était incapable de répondre... Heureusement, pensait-elle, l'heure du rendez-vous sauveur approchait : à minuit, elle retrouverait Alain et l'atmosphère tellement spéciale de leur première rencontre qui avait été imprégnée d'aventure en coin de rue et d'immédiate chaleur humaine dans un hôtel anonyme. Peut-être l'envie de raconter une belle histoire à Alain lui reviendrait-elle aussi tout à l'heure ? Ce renouveau de romanesque permettrait à leur passion vacillante de survivre.

C'était à tout cela qu'avait pensé Khadija pendant le silence. Mais le drame couvait : ils venaient de moins s'aimer qu'au cours des autres « pèlerinages ». N'était-ce pas la preuve que l'expérience annuelle serait désormais inutile? Très vite, leur séparation deviendrait inévitable : le plus tôt serait le mieux. Pourquoi n'aurait-elle pas heu dans cette chambre aux glycines où ils avaient été amants pour la première fois trois années plus tôt ? Le cycle serait bouclé. Ils partiraient de l'hôtel ensemble, comme ils l'avaient fait les autres fois, mais beaucoup plus tôt, en pleine nuit, avant que l'aube ne soit déjà en train de rosir les toits de Paris. Elle ne rentrerait même pas dans ce « chez eux » qui redeviendrait très vite un « chez lui ». Sortie de l'hôtel, il l'accompagnerait en marchant pendant quelques mètres jusqu'au coin de la rue où il lui avait parlé pour la première fois et ils se sépareraient comme s'ils venaient de connaître une aventure sans lendemain. Pendant qu'il s'en irait dans sa voiture, elle s'enfoncerait dans la nuit, à nouveau seule, livrée au destin...

— Ne penses-tu pas qu'il est temps de partir ? demanda-t-elle doucement.

Il ne fit pas d'objection : il n'en avait plus la force.

Pourquoi prolonger une expérience qui se soldait par un échec?

— Tu as raison... Habillons-nous.

A chaque fois qu'ils étaient venus dans cette chambre, il l'avait toujours dévêtue avec une anxiété passionnée, puis au petit jour, il l'avait aidée avec amour à se revêtir. Puisqu'il ne l'avait pas déshabillée cette nuit, il ne la rhabillerait point.

Au moment de quitter la chambre, elle la regarda lentement une dernière fois avant de dire dans un souffle, nullement désespéré, mais un peu triste :

— Je crois que nous sommes venus ici une fois de trop... C'est la première nuit où j'ai eu le temps de me rendre compte que ce cadre était pitoyable ! Quand on commence à s'apercevoir de tels détails, c'est que rien

ne va plus.

— J'ai l'impression que nous n'y remettrons jamais les pieds... Veux-tu le dernier verre de Champagne avant le départ?

— La coupe des adieux? Pas pour moi! Ceux qui fréquentent cet hôtel ne peuvent pas se dire adieu quand ils le quittent puisqu'ils n'ont jamais eu l'intention de vivre ensemble lorsqu'ils y sont entrés. En partant, ils se donnent seulement un baiser rapide de circonstance, ou une poignée de main quelconque exprimant un « A la prochaine fois » qu'ils ne souhaitent pas tellement ! Alors, si tu le veux bien, essayons de ne pas les imiter... Maintenant peut-être as-tu soif, toi?

— Je n'aurai plus jamais soif.

— Nous partons?

A 8 heures, le lendemain, Madame redescendait de ses appartements pour venir assurer dans le bureau la relève de Wladimir qu'elle trouva, non pas enfoncé dans le fauteuil, à moitié endormi, mais debout, ayant déjà endossé sa cape après avoir renfermé ses trésors — la paire de pantoufles et le roman de Tolstoï — dans la petite valise.

— Vous êtes bien matinal, Wladimir! « Nos » femmes de chambre seraient-elles déjà arrivées pour que vous soyez prêt à partir?

— Leur service ne commence qu'à 8 h 30... Non. Ce n'est pas la raison pour laquelle Madame me voit paré. La vérité est que je n'ai pu fermer l'œil de la nuit...

— Que s'est-il passé? Vous avez eu des ennuis avec des clients ?

— Oh! Non, Madame! La clientèle a été correcte. C'est le couple au Champagne qui m'a inquiété...

— Je les oubliais... Ils sont partis ?

— Il y a longtemps, Madame. Et c'est bien là où est ma source d'inquiétudes... Les autres fois, ce monsieur et cette dame ne redescendaient pas avant l'aube, c'est-à-dire vers 6 heures du matin au plus tôt... Cette nuit j'ai été très surpris de les voir passer devant la porte vitrée deux heures à peine après leur arrivée. J'ai tout de suite pensé que la soirée ne s'était pas présentée pour eux comme les autres fois. Mais ce qui est beaucoup plus grave, en partant, le monsieur ne m'a pas lancé la phrase traditionnelle : « *Reposez-vous de vos clients... A bientôt.* » Non seulement il n'a pas parlé, mais il n'a même pas fait le moindre signe amical de la main. Ce fut comme si je n'existais pas ! Et pourtant j'étais sorti précipitamment du bureau pour leur due bonsoir. Aucun d'eux ne m'a répondu... Je ne sais si Madame se rend compte de la gravité de la situation?

— N'exagérons rien...

— Après leur départ, je suis monté, selon le rite, dans la chambre pour passer l'inspection : le lit était défait... Il avait servi... Quant à la bouteille, elle était encore moins entamée que les autres fois.

— Vous avez bu le reste?

— A contrecœur, Madame, je l'avoue... Et, tout en buvant, je n'ai cessé de me demander ce qui avait bien pu se passer pour que l'intimité de ce monsieur et de cette dame ait été aussi courte.

— Peut-être l'un d'eux a-t-il été souffrant?

— Je ne le pense pas. Si cela avait été, ils m'auraient sonné.

— Peut-être aussi se sont-ils disputés ?

— Cette demeure est plutôt celle de la réconciliation, Madame.

— Pas toujours, Wladimir... Surtout quand le moment du règlement financier arrive !

— Madame ne va tout de même pas suggérer que ce monsieur ne serait qu'un client banal qui paye comme tous les assoiffés d'amour, et que la dame ne serait qu'une professionnelle?

— Rien ne prouve le contraire.

— C'est là une véritable insulte à leur égard... Ce couple aime l'amour pour l'amour, en véritables artistes...

— Vos fameux clients ne sont pas drôles, Wladimir ! Ils ne m'amuse pas du tout avec leurs grands airs... Je préfère des gens plus simples qui ne transportent pas le mystère avec eux, qui n'arrivent pas à date et heure fixes, qui reviennent surtout plus souvent et qui ne font pas de manières avec un Champagne auquel ils touchent à peine. Je vous assure que ce n'est pas une clientèle pour nous !

— Comment Madame peut-elle dire une chose pareille ? Ce monsieur et cette dame sont les seuls amants sincères que nous ayons reçus ici depuis dix années que j'assure mon service de nuit. Sans doute y en a-t-il eu de jour, au cours de tendres cinq à sept, mais jamais de nuit ! Leur venue annuelle, dans la nuit du 5 au 6 octobre, purifiait l'atmosphère de la maison... Seulement, « il » ne m'a pas dit « A bientôt!... » Ce qui signifie qu'ils ne reviendront plus... Oh ! Madame peut avoir la certitude que je les attendrai l'année prochaine à la même date, avec, bien frappée, une cinquième bouteille dans le réfrigérateur... Mais je crains que ce ne soit en pure perte !

— Vous aurez toujours la ressource d'emporter cette bouteille intacte et de la placer chez vous sur l'étagère.

Le prince Wladimir préféra ne pas répondre à ce qu'il estimait n'être qu'une boutade de goût douteux. Selon sa vieille habitude, il se redressa et claqua des talons en disant, comme tous les matins à la même heure :

— A ce soir, Madame.

— Moi aussi, je pourrais vous dire : « Reposez-vous de vos clients... »

Le vieil homme haussa les épaules, prit sa valise, se coiffa de son chapeau Cronstadt et sortit avec une grande dignité.

LA PREMIÈRE BOUTEILLE

Ce que Wladimir — et encore moins Madame — ne pouvaient pas savoir, c'était comment les choses avaient pu se passer trois années plus tôt dans la chambre aux glycines, quand le couple s'y était retrouvé seul devant la première bouteille qui était loin d'être millésimée.

La femme était belle, vêtue d'un tailleur simple et court, qui ne mettait peut-être pas en valeur une silhouette dont les formes parfaites se seraient mieux accommodées d'une robe assez longue. Cette nouvelle compagne de rencontre n'était pas faite pour être trop européanisée. Un détail frappait en elle : la longueur des ongles, recouverts d'un vernis argenté, ajoutant encore à la race de doigts et de mains qui semblaient n'être faits que pour prodiguer les caresses. Pendant un long moment il l'observa : elle se tenait, debout devant lui, calme, féline, presque nonchalante, le fixant de ses grands yeux noirs qui brillaient d'une fièvre passionnée venant de très loin. De cette créature plus qu'étrange émanait tout un passé, fait de langueur, de songe permanent, de civilisation raffinée. La bouche, légèrement entrouverte et gourmande de tout, souriait.

L'homme la fascinait : depuis qu'elle était en France, elle n'en avait jamais vu de plus beau ! Il correspondait exactement à l'idéal de l'amant parfait qu'elle, fille brune, avait toujours imaginé dans ses rêves : celui dont la tranquille virilité était adoucie par une blondeur tempérée. Lui aussi avait un sourire, un peu intimidé. Lorsqu'il parla enfin, ce fut pour dire :

— Aimeriez-vous quand même goûter à ce Champagne pour lequel je décline toute responsabilité ?

— Ne devons-nous pas faire honneur aux splendeurs acquises par votre munificence ? Servez-moi un verre...

Cela avait été dit avec un soupçon d'ironie qui l'avait enchanté. La voix était un peu nasillarde, placée davantage dans le masque que dans la gorge, mais claire. Tout en n'étant pas française, la jeune femme avait une connaissance très sûre de la langue, sinon comment aurait-elle pu parler de « splendeurs acquises » ou de « munificence » ? Il était assez troublé et se demandait s'il n'avait pas fait fausse route en entrant dans cet hôtel avec une telle créature. La seule chose qui lui paraissait importante, maintenant, était d'en sortir avec les honneurs de l'aventure... Pour cela, il n'y avait pas trente-six moyens. Il fallait d'abord poser quelques questions banales avant d'arriver à la solution clef :

— Puis-je savoir votre nom?
— Khadija.
— C'est ravissant... Et c'est plutôt rare, surtout chez nous !
— Pas chez moi! Vous n'avez donc jamais entendu parler de la première épouse du Prophète ?

Assez interloqué, il dut avouer :

— Non. J'avoue que c'est sûrement là chez moi une grave lacune! Je m'en excuse... Mais quel prophète?

Elle sourit avant de préciser :

— Voyons... Il n'y en a qu'un : Mahomet! Je sais que, dans l'Ancien Testament, il y en eut quelques autres... Seulement, pour nous, musulmans, il n'y a qu'un Prophète!

— Car vous êtes musulmane?

— Ça ne vous gêne pas trop ?

— Cela m'enchanté au contraire! Et ça vous va très bien! On ne vous imagine même pas ayant une autre religion...

— Et vous?

— Catholique.

— Je ne déteste pas les roumis... Ils aiment l'amour... Puis-je connaître, à mon tour, votre prénom? «

— Alain.

— Il me plaît.

— Ainsi il y eut une Khadija qui fut la première épouse de Mahomet? Mais combien a-t-il donc eu d'épouses?

— Comme épouses légales on en compte neuf, mais celle qu'il préféra le plus fut Khadija qui sut être pour lui toutes les femmes à la fois : l'épouse, l'amante, la mère, l'amie, la confidente, la consolatrice...

— Seriez-vous déjà un peu tout cela pour moi?

— Allah seul le sait!

— Et quelle fut la plus jolie de ces neuf femmes?

— Sans aucun doute Aïcha, qui était jalouse du passé de Mahomet. Elle ne pouvait souffrir les éloges que celui-ci faisait de sa première épouse décédée, mais le Prophète souriait de cette jalousie en disant : *«L'essence de la femme est d'être jalouse et, quand la jalousie la domine, elle est incapable de distinguer en quel sens coule une rivière... »* Une nouvelle fois, étonné, il l'observa :

— Pourquoi me dévisager ainsi? demanda-t-elle.

— Je voudrais me rassasier de votre beauté, mais je ne pense pas que ce soit possible.

— J'adore les compliments.

— Je vous regarde aussi, Khadija, parce que vous êtes une curieuse femme... Je me demande par quel sortilège vous et moi nous nous retrouvons ici, en tête à tête, dans cet hôtel invraisemblable où je jure de n'avoir encore jamais mis les pieds !

— Moi non plus, Alain.

Elle l'avait dit avec un tel naturel qu'il comprit qu'elle ne mentait pas. Et sa curiosité ne fit que s'accroître... Comment avait-il seulement pu la rencontrer? Leur rencontre? Elle avait été tout ce qu'il y a de plus banal... Après avoir dîné chez des amis, il était reparti dans sa voiture avec l'intention de rentrer chez lui et de se coucher tôt. Mais, comme toutes les nuits, il n'avait pu s'y résoudre : son appartement avait beau être confortable et agréable, il s'y ennuyait. C'était le revers d'une vie de célibataire : la solitude n'est-elle pas le corollaire normal de l'égoïsme? Ne pouvant la supporter, chaque nuit, il cherchait l'aventure : ce qui se traduisait par des kilomètres, parcourus en auto dans la capitale, à la recherche de l'âme sœur ou, tout au moins, de l'âme complaisante.

Il finissait toujours par la trouver et l'aventure se terminait inmanquablement de la même façon : ce qui la rendait presque monotone. Mais pourtant, il recommençait sans cesse... Ce soir, les choses avaient débuté exactement de la même manière que les nuits précédentes depuis des années : il roulait doucement quand il avait aperçu, dans une rue où il savait depuis longtemps que traînaient des filles dont il n'avait jamais voulu, une silhouette de femme sensiblement différente de celles des autres spécialistes. Cette femme était-elle même une professionnelle ? Sa démarche affirmait plutôt le contraire : ce n'était qu'une jeune femme qui se promenait ou qui rentrait chez elle... Quand il la dépassa lentement, elle n'eut pas le moindre regard vers la voiture, ni vers son occupant... Mais lui, en revanche, avait vu le visage auréolé de cheveux noirs. Stupéfait par tant de beauté qui déambulait dans une rue aussi étiquetée, il avait donné un coup de frein mais, presque aussitôt, se sentant ridicule par ce geste de collégien au volant, il avait lâché le pied. La voiture était repartie pour stopper une centaine de mètres plus loin à un carrefour où il attendit. Les pas décidés de la femme se rapprochèrent, martelant le trottoir : elle frôla la voiture sans y prêter attention. Mais lui put mieux la détailler : cette femme était encore plus belle qu'à la première seconde où il l'avait repérée.

La suivre à nouveau en voiture serait le meilleur moyen de la voir s'enfuir. Ouvrant la portière, il la rejoignit au moment où elle s'engageait sur le passage clouté et il ne trouva rien de mieux que de dire :

— Excusez-moi, madame... (plus tard, quand il se remémorait cette minute, il ne put jamais s'expliquer pourquoi il ne l'appela pas, comme toutes les autres qu'il avait abordées : « Mademoiselle ». Cette femme au type étrange ne pouvait être qu'une dame, une très jeune dame :) Me permettriez-vous de vous offrir quelque chose ?

Elle s'arrêta, le regardant avec un calme complet, avant de répondre :

— M'offrir quoi? Un cadeau ou un verre de whisky?

— Les deux peut-être, balbutia-t-il.

— Eh bien, sachez que je raffole des cadeaux, mais que je déteste le whisky! Je préfère le Champagne.

— Quelle chance, moi aussi!

— Alors nous allons pouvoir nous entendre. Seulement je ne vois pas très bien où vous trouverez du Champagne par ici. Il n'y a pas un seul bar convenable et il n'y a même pas de café!

— Cela vaut mieux! Le Champagne que l'on trouve dans les cafés... Mais si vous consentez à m'accompagner dans ma voiture, nous dénicherons facilement un endroit sympathique.

— Je ne monte jamais dans les voitures de messieurs que je ne connais pas, surtout si les voitures sont belles!

— Peut-être avez-vous raison. Mais qu'allons-nous devenir ? Nous ne pouvons tout de même pas rester plantés sur ce coin de rue!

Le fait qu'elle ne répondît pas à cette dernière question pouvait laisser supposer qu'elle était prête à écouter d'autres suggestions. Il tenta le tout pour le tout :

— Puisque vous préférez aller à pied, la seule enseigne lumineuse que j'aperçois d'ici est là-bas, de l'autre côté de la rue... Qu'est-ce que vous en pensez?

Elle sourit, répondant cette fois :

— Elle n'est pas très brillante, mais tout doit être prévu : c'est avec une discrétion voulue qu'elle éclaire les cinq lettres banales du mot *hôtel*... Et s'il y avait du Champagne dans cet hôtel?

— Ce serait notre chance! Venez...

Il l'entraîna, gaiement, par le bras. Ces quelques mètres, faits dans cette nouvelle nuit de Paris, parurent à Alain la plus exaltante de toutes les promenades : heureux et inquiet, il déambulait au bras du rêve... Heureux : si elle avait accepté de l'accompagner, c'était la preuve qu'elle ne le trouvait pas antipathique... Inquiet : rien n'avait commencé, dans cette rencontre, comme dans les précédentes aventures... D'abord la belle inconnue était loin d'être sottise : elle venait de le prouver en quelques mots. Ensuite elle n'avait rien, mais absolument rien, du genre de femmes qui devaient fréquenter l'établissement, à l'apparence assez terne, vers lequel ils se dirigeaient.

Plus ils se rapprochaient de l'hôtel et moins il osait la regarder. Elle marchait cependant à côté de lui sans ralentir le pas et sans hésiter comme si elle avait déjà acquis une certaine habitude de ce genre de rencontres... Ce fut elle qui parla :

— N'auriez-vous déjà plus rien à me dire ?

— Je dois avoir trop de choses à vous dire... Et je ne sais pas par où commencer! Enfin cette rue ne me paraît pas être l'endroit idéal pour nous faire des confidences.

— Il ne faut quand même pas la renier, cette rue dans laquelle je n'étais encore jamais passée. Et vous ?

— En voiture... seulement.

— Je comprends. Ça change tout!

L'étrange personnage qui les avait accueillis dans l'hôtel portait aussi en lui tout le mystère, mais un autre genre de mystère : celui d'un passé fait de renoncement... Très vite, ils n'avaient plus pensé à la silhouette du vieillard pour ne plus se préoccuper que d'eux-mêmes. Ce fut leur première étreinte. Puis lentement, après l'avoir soulevée de terre pour la déposer sur le lit, il commença à la déshabiller...

Quand elle fut nue, il resta, éperdu, dans la contemplation de tout ce qu'U avait imaginé et qui était réalité. Depuis des années, ses instincts le conduisaient vers celle qu'il appelait, sans la connaître et sans pouvoir lui donner un visage, « sa femme des sables ». Il avait besoin d'étancher cette soif de désir qui ne peut disparaître qu'avec le rassasiement total. Elle aussi l'espérait depuis des siècles, à travers le prolongement de sa race. Cet hôtel était pour eux l'oasis...

Quand ils furent repus, elle murmura doucement :

— Chéri, donne-moi quand même un peu de ce Champagne...

Il lui souleva la tête pendant qu'elle buvait.

— Sais-tu, dit-elle, que ce breuvage pourrait être pire ? Sais-tu aussi que tu es le plus merveilleux des amants ?

— Et toi la plus surprenante des maîtresses ! D'où viens-tu, Khadija ?

— Si nous ne devons pas nous revoir, en quoi cela peut-il t'intéresser et, si nous devons nous retrouver, tu le sauras bien assez tôt ! Ne sois pas comme ces Latins trop curieux qui voudraient tout savoir dans le plus court délai possible. Laisse le temps accomplir son œuvre et pense plutôt à la parole du Sage qui a dit : « *Le cœur des hommes libres est le tombeau des secrets...* » Et toi, si je te demandais d'où tu viens, me répondrais-tu ?

— Certainement ! Apprends donc que je suis libre, que je cours l'aventure et que tu m'enchantes... Tu es la première, de toutes celles avec qui j'ai fait l'amour, à ne pas m'ennuyer. J'en arrive même à me demander si cela pourrait arriver un jour avec toi.

— Cela viendra, Alain, rassure-toi ! C'est un jour qui arrive toujours... Mais je veux bien faire tous mes efforts pour le retarder le plus possible, parce que toi aussi tu me plais.

— Comment vas-tu t'y prendre ?

— Il n'y a qu'un moyen, toujours le même : celui qu'a employé Schemselnihar. L'homme est un éternel enfant auquel il faut raconter des histoires, toujours de nouvelles histoires...

— Je t'écoute...

— Il y avait une fois un roumi, qui n'était peut-être pas prince mais en avait toute la noblesse de cœur... Dans une rue triste de sa ville, il rencontra, par le plus grand des hasards, une femme qui venait d'un pays lointain et qui, elle, était peut-être princesse... Ils se plurent, ils se parlèrent, ils s'aimèrent... Et ils se retrouvèrent brusquement, allongés l'un auprès de l'autre sur une couche, comme s'ils étaient devenus mari et femme... Et cependant, ils n'étaient encore rien l'un pour l'autre : ils n'étaient que l'aventure... Elle

redoutait de le quitter sans savoir s'il éprouvait le même sentiment. Et s'il lui avait dit « Reste auprès de moi », elle l'aurait fait avec joie... Voilà, ma petite histoire est terminée.

— Elle n'a pas de conclusion. Je te l'apporte : reste, Khadija...

Une nouvelle fois, il la fit sienne. Puis, une fois encore, il l'interrogea, mais en se montrant plus habile :

— Cette Schemselnihar, qui racontait de si belles histoires, te ressemblait-elle ?

— Nul ne peut dire quelle était sa vraie beauté et aucune femme ne doit plus pouvoir lui ressembler aujourd'hui... La seule chose que l'on m'ait apprise dans mon pays est que le jour où le Prince de Perse fit sa connaissance, elle arrêta ses yeux sur lui et ils se parlèrent, l'un et l'autre, un langage muet, entremêlé de soupirs, par lequel, en peu de moments, ils surent se dire plus de choses qu'ils n'auraient pu en inventer en beaucoup de temps... Plus elle le regardait, comme je le fais avec toi aujourd'hui, et plus elle trouvait dans son regard l'assurance qu'il ne lui était pas indifférent... Elle s'estima alors la femme la plus heureuse du monde.

Alain, subjugué, écoutait la voix douce avec un ravissement de plus en plus grand. Il avait la conviction de ne plus se trouver ni dans un hôtel ni même en Europe : il était loin, très loin, de l'autre côté des mers, sur l'un de ces rivages que ne peuvent fouler que les pieds délicats des princesses lointaines... La voix continua, musicale :

— Schemselnihar détourna enfin les yeux de son prince charmant pour commander à ses servantes de chanter. Celles-ci s'accroupirent à même le sol en demi-cercle, puis l'une d'elles, une Noire, après avoir employé quelques moments à mettre son luth d'accord, psalmodia une chanson dont le sens était *« que deux amants qui s'aimaient parfaitement avaient l'un pour l'autre une tendresse sans bornes; que leurs cœurs, en deux corps différents, n'en faisaient qu'un; que, lorsque quelque obstacle s'opposait à leurs désirs, ils pouvaient se dire, les larmes aux yeux : « Si nous nous aimons parce que nous nous trouvons aimables, doit-on s'en prendre à nous? Qu'on s'en prenne plutôt à la destinée! ».*

— Raconte encore, Khadija...

— Tu es insatiable ! Je m'arrêterai quand même là parce qu'il est dit, dans le récit de cette première rencontre de la belle favorite et du Prince de Perse que, tout en écoutant les chants d'amour, ils se délectaient des mets les plus rares... Je ne sais si tu es comme moi, Alain, mais j'ai faim !

Terriblement faim ! Ne pourrais-tu pas ordonner aux esclaves de ce palais de nous apporter quelques friandises ? Il répéta machinalement :

— Les esclaves de ce palais ? Puis il éclata de rire :

— Ma foi, grâce à toi, je me croyais en effet dans un palais ! On peut toujours appeler le personnel, à défaut d'esclaves...

Il sonna. Quelques bonnes minutes s'écoulèrent, nécessaires pour permettre

à Wladimir de gravir les étages. Enfin le vieil homme frappa.

— Pouvez-vous nous servir quelque chose à manger?

— Croyez bien, monsieur, que je suis vraiment désolé, mais la Maison n'est pas organisée pour le service de table... Peut-être trouverai-je tout au plus une boîte de biscuits, oubliée par Madame, mais je crains qu'ils ne soient rassis...

— Autrement dit, ils ne dépareraient pas votre Champagne! Ça ne fait rien, merci.

Wladimir se retira, le visage désespéré.

— La seule façon de nous en tirer, chérie, est d'inverser ton histoire... Au lieu que ce soit Schemselnihar qui offre un souper à son Prince de Perse, ce sera le prince roumi qui essaiera de traiter dignement sa princesse mystérieuse... Ta merveilleuse imagination ne peut quand même pas suppléer à tout : la réalité de ton estomac est là... Où pouvons-nous aller à une heure pareille?

— N'importe où à condition que mon élégance, qui est très relative, ne te gêne pas.

— Ce tailleur me plaît : n'est-ce pas celui de notre première rencontre ? Et, très vite, je ferai de toi la femme la plus attrayante de Paris !... Tu as faim ? Que dirais-tu d'une bonne « gratinée » dans les parages des Halles ? Il n'y a rien de tel pour se remettre en forme.

— L'idée est adoptée. Je vais essayer de ne pas être trop longue à me rhabiller.

— Laisse-moi t'aider.

— Sais-tu que tu es très gentil ?

— Sais-tu que tu es très femme ?

Ce fut leur premier repas en tête à tête. Elle n'avait pas menti : elle avait faim, très faim. En la regardant avaler la soupe à l'oignon brûlante, puis l'entrecôte marchand de vin — dont les dimensions étaient des plus respectables —, il se demanda presque si Khadija n'avait pas jeûné depuis longtemps. Il la laissa se restaurer, l'observant avec discrétion, et il en conclut qu'elle se tenait d'assez curieuse façon à table, du moins à une table où l'on mange à l'européenne. Elle semblait n'avoir aucune pudeur à se servir de ses doigts quand cela lui paraissait plus pratique. A plusieurs reprises aussi, elle ne se retint nullement pour exhaler des rots qui devaient exprimer sa satisfaction selon _sage oriental. C'était véritablement fascinant — et assez gênant pour quelqu'un qui avait été façonné par les règles **issez** strictes de la civilité parisienne — de voir une femme aussi fine, ayant une aussi jolie bouche, ingurgiter la nourriture avec une voracité qui frisait la gloutonnerie. Et cependant, les gestes des doigts n'avaient rien de vulgaire : ils étaient même empreints d'une certaine délicatesse de louche, révélant une grande habitude de cette façon de manger. Elle essuyait sans cesse ses doigts à sa serviette une célérité qui tenait du prodige.

Les voisins de table la contemplaient, eux aussi, stupéfaits. Ils regardaient surtout Alain avec des airs de reproche qui semblaient dire :

« — Comment n'avez-vous pas encore appris à manger correctement à une aussi adorable créature? »

Alain demeurerait impassible, sachant que le moment n'était pas encore venu de donner des leçons de bonne éducation : celles-ci viendraient plus tard... Et l'éducation à table n'est-elle pas très relative? Ne varie-t-elle pas sous tous les climats ? Alain savait très bien, par exemple, que, lorsque l'on est invité à déjeuner ou à dîner en France, c'est très mal élevé de ne pas achever de manger ce que l'on a dans son assiette. En revanche, dans certains pays, et spécialement en Afrique du Nord ou au Moyen-Orient, il est de bon ton de goûter à tous les plats mais de ne jamais finir la portion de chaque mets qui vous a été servie : cela montre que l'on apprécie tout sans être un goinfre. Khadija, elle, semblait bien décidée à manger de tout sans rien laisser dans son assiette. Et pourtant! Elle ne pouvait venir que du Moyen-Orient... La seule vérité — Alain en était sûr à présent — était que l'amoureuse brune mourait de faim au début du repas. Il paraissait impensable qu'il en fût ainsi parce qu'elle était totalement dépourvue d'argent. Une aussi jolie fille aurait toujours pu se faire inviter... A moins qu'elle ne se fût imposé un régime alimentaire extrêmement sévère pour conserver sa ligne étonnante et que, à certains moments, elle ne pouvait plus résister à l'appétit? Cela paraissait aussi invraisemblable que la misère.

Mais Alain eut comme une révélation qui le fit sortir de son mutisme : — Je ne m'étonne plus que tu aies aussi faim, chérie : puisque tu es musulmane, tu dois, en ce moment, observer le ramadan?

— Ma famille me contraignait à jeûner le neuvième mois de la lune quand je vivais dans mon pays, mais depuis que je suis en France, je ne me prive plus de rien. Les tentations y sont trop fortes!... Tu peux ne pas me croire mais, chez moi, je n'avais jamais faim!

— La nourriture ne t'y convenait sans doute pas ?

— Ce n'est pas tellement ça... C'étaient plutôt les convives qui me coupaient l'appétit. Déjà, dans ma famille, nous étions très nombreux aux repas puisque je suis l'aînée des filles parmi les onze enfants. Mais, en plus de nous tous — c'est-à-dire de mes parents, de mes frères et sœurs, des beaux-frères et belles-sœurs, des oncles et tantes proches, des cousins et petits-cousins — il y avait toujours des invités de la dernière heure. Mon père était un grand seigneur, très généreux, qui ne pouvait résister au plaisir d'inviter tous ceux qu'il rencontrait sur son chemin... Aussi, tous les jours, nous nous retrouvions plus de cinquante personnes à l'heure des repas. Pour moi, cela devenait un véritable supplice! Si tu savais comme c'est agréable pour une femme d'être seule face à face avec son amant pour manger... Mais toi, tu n'as donc pas faim?

— Je me nourris de tes paroles... Ces invités, que ton père conviait, d'où venaient-ils ?

— D'un peu partout... Ils me faisaient horreur! On ne peut pas imaginer, quand on vit en Europe et spécialement dans un pays aussi équilibré que la France, quels sont les défauts de ceux qui se font régaler par un mécène dans nos contrées ! Certains d'entre eux n'hésitaient pas à apporter avec eux une grande toile qu'ils déplaient et dans laquelle ils entassaient les mets en sauces, les gâteaux et d'autres victuailles : le tout mêlé. D'autres se faisaient accompagner d'un petit enfant pour venir chez mon père et, dès qu'on se levait de table, ils avaient appris à l'enfant à pleurer pour que mon père, ému par ces cris, lui accordât encore une bonne part de nourriture.

—Tu me dis là des choses à peine croyables.

—Elle sont cependant vraies! Un Iranien, très érudit et surtout bon observateur, se nommant Khawam, a passé le temps qu'il fallait pour étudier la façon dont se comportent les invités d'un repas servi dans les pays du Moyen-Orient. Et il a remarqué, comme moi, que chaque convive manifeste à cette occasion une aptitude toute spéciale pour une activité précise... Comme Khawam, j'ai dénombré ces personnages qui sont : *le guetteur, le comptable, le rôti-seur, le suceur, le secoueur, le rongeur, l'hypnotiseur, le compresseur, le nageur, le répartiteur, le nettoyeur, l'approvisionneur, le marineur, l'arroseur, l'es-suyeur, l'émietteur, le teinturier, le souffleur, le stockiste, le joueur de cordes, le joueur d'échecs, l'ingénieur, le faiseur de souhaits et le bradeur.*

Khadija avait fait l'étonnante énumération sans reprendre souffle. Alain, saisi, ne put s'empêcher de remarquer :

—Aurais-tu la verve truculente d'un Rabelais ?

—Comme tous mes compatriotes, j'aime les mots... Chacun d'eux transporte tant de richesse!

—Ainsi tu serais capable de me décrire tous ces convives dont tu as fait la connaissance à la table de ton père?

—Mais oui puisqu'ils ont existé et qu'ils continueront toujours à se manifester au cours d'autres banquets... Le premier est *le guetteur* : c'est l'homme qui sent une terrible fringale s'emparer de lui avant même que les mets ne soient cuits. Aussi commence-t-il à surveiller sans cesse la porte de la salle où doit être servi le repas et il éprouve un tressaillement à chaque fois qu'elle s'ouvre pour laisser entrer un nouvel invité : il croit que l'on apporte enfin de la nourriture!... Le deuxième est *le comptable* : c'est un personnage qui passe son temps à faire l'inventaire des plats. Il en fait le compte avec ses dix doigts, les montre de la main, fait des retenues et finit par s'embrouiller dans ses savants calculs!... *Le rôti-seur*, lui, prend tout son temps pour former la bouchée qu'il essaiera d'ingurgiter sur le bord opposé du plat après l'avoir roulée et imbibée de sauce tout autour de ce plat...

—Pouah! Ne trouves-tu pas que ton père, aussi grand seigneur fût-il, recevait à sa table des convives dont la distinction et le raffinement n'étaient pas les qualités dominantes ?

—Une table princière se doit d'accueillir tous les spécimens de la race

humaine.

—Parce que ton père était vraiment prince?

—Je le pense...

— Peut-être vit-il toujours ?

—Non. Sa mort a été la véritable raison pour laquelle j'ai quitté mon pays. Mon père était mon plus grand allié, même mon seul allié...

Un léger voile de tristesse passa devant les yeux de braise qui reprirent très vite leur éclat pendant que la voix continuait :

— Je sens que je te dégoûte avec cette description de tous ceux que j'ai vus dans mon pays autour d'une table bien garnie.

— Tu ne me dégoûtes pas, chérie. Tu m'intrigues... J'ai connu des femmes gourmandes, mais jamais une seule qui ait étudié à ce point les différentes formes de la gourmandise!

— Ne crois-tu pas qu'une femme, qui est gourmande à table, l'est également de tout ?

— Tu es dans le vrai... Parmi tous ceux que tu as cités, il y a l'hypnotiseur : que faisait-il donc à table?

— Il regardait fixement le visage de ceux qui mangeaient face à lui jusqu'à ce qu'ils aient perdu contenance : il en profitait alors pour s'emparer de la viande qui se trouvait devant eux et il s'éloignait rapidement pour la manger à lui tout seul...

— Je vois : un affreux égoïste! Et le *suceur*?

— Celui-là portait les aliments à sa bouche pour les humecter d'une salive abondante... Les autres convives s'apercevaient, à un certain bruit particulier que je ne te décrirai pas, que la bouchée était tombée dans l'œsophage et ils pouvaient aisément lire sur ses traits le plaisir évident que l'homme avait ressenti...

— Que faisait *l'inspecteur*?

— Il tâtait les viandes pour découvrir quels étaient les morceaux les plus tendres.

— Que faisait le *faiseur de souhaits*?

— « *Plût au ciel que je fusse le seul convive ici!* »

— Et le dernier de tous, le *brodeur*?

— Il allait trouver le maître de maison pour lui dire : « *Cher ami, vous êtes-vous seulement aperçu qu'il restait encore d'excellentes choses au fond des marmites? Soyez aimable de les faire apporter ici parce qu'il y a encore des invités qui n'ont pas mangé à leur faim...* » Ce qui n'est pas mon cas, chéri : je n'ai plus du tout faim!

— Moi non plus! Me permets-tu de te poser une question avant que nous ne quittions ce restaurant?

— Je ne te répondrai que si je le puis. Parle...

— Depuis combien de temps es-tu en France?

— Deux années.

— As-tu voyagé dans d'autres pays avant d'habiter chez nous ?
— Non. Je suis venue directement de mon pays en France.
— Et depuis que tu es ici, tu n'as encore rencontré personne — homme ou femme — qui t'ait dit qu'en France et, en général, dans la plupart de nos pays européens, on ne mangeait pas avec ses doigts?

Sans paraître nullement décontenancée par la question, elle répondit avec une grande simplicité :

— Tu as vu que je savais aussi me servir d'un couteau et d'une fourchette quand il le fallait... Mais aujourd'hui, c'était inutile : pourquoi, quand je suis seule avec toi, me montrer autrement que je ne suis en réalité? Ne préfères-tu pas la franchise?

— La tienne m'enchanté... Mais elle me surprend aussi : n'as-tu pas remarqué que tout le monde, aux tables voisines, nous regardait avec des airs de reproche ?

— Tu t'occupes déjà de l'opinion des voisins quand nous faisons notre premier repas ensemble?

Il comprit qu'elle n'éprouvait nulle honte d'avoir mangé comme elle l'avait toujours fait. C'était bien là ce qui était le plus surprenant :

— Mais enfin, tu avais déjà vu, dans ton pays, des Européens à table ?

— Quand mon père leur faisait l'honneur de les recevoir à sa table, ils mangeaient en respectant nos coutumes.

—C'étaient des gens bien élevés. Puisque tu vis maintenant en France, tu dois te conduire à table comme les Français : ce sera là une preuve de ta bonne éducation...

—

J'essaierai d'imiter les Français à l'avenir...

—Ne les imite pas en tout, mais en cela oui!... Nous n'avons pas que des qualités.

—Je m'en suis aperçue ! Mais toi, tu me plais : ça me suffit.

—Et depuis ces deux années où tu es parmi nous, tu n'as donc pas regardé comment les gens se comportaient autour de toi, et spécialement à table ?

—Cela ne m'intéressait pas et ne m'intéresse toujours pas. Je n'ai quitté mon pays que pour le fuir et nullement pour m'adapter à la vie d'un autre pays.

—Personne en France, avant, ne t'avait fait ces petites remarques ?

—

Personne...

Se moquait-elle ou disait-elle vrai? Était-il vraisemblable qu'elle eût vécu, pendant ces deux années de vie française, en solitaire? Après tout, c'était possible. Les habitudes acquises dans son pays, la fierté, la franchise surtout — qui faisait d'elle le contraire d'une femme fabriquée — avaient sans doute été ses meilleures armes pour conserver une indépendance assez rare. Dans son genre, cette Khadija se révélait une sorte de sauvage. Et s'il en était ainsi, ce serait admirable pour lui, Alain, qui n'en pouvait plus des créatures se

croyant civilisées. Ne regrettant rien de cette nouvelle aventure, il se sentait déjà décidé à la vivre jusqu'au bout. Mais elle, la mystérieuse, serait-elle du même avis ?

—
Tout à l'heure, chérie, tu m'as bien dit que tu n'étais partie de ton pays que pour le fuir... On t'y a donc fait beaucoup de mal ?

— Pas
plus qu'aux autres femmes...

— Tu
m'as fait comprendre que ton père était un prince...

— Un
prince comme on n'en fait plus et comme on en trouve rarement chez toi.

— Tu
l'aimais beaucoup ?

— Je
l'adorais! Il fut tout pour moi parce qu'il sut toujours se montrer juste et bon... Pour lui, j'étais son enfant avant de n'être qu'une femme : c'est de cela surtout dont je lui sais gré.

—
Cela te fait du bien de me parler de lui ?

—
Beaucoup de bien... Tu es le premier de tous les hommes devant lequel j'ai envie de me souvenir de mon père... Toi, tu l'aurais compris; il t'aurait aimé comme il m'a aimée...

— Il
est mort jeune ?

—
Très jeune... On l'a assassiné.

— Pourquoi?
On

lui en voulait d'avoir su rester fidèle aux Français qui avaient fait la grandeur de mon pays : le jour où celui-ci a cru avoir acquis l'indépendance, il s'est montré ingrat et injuste à l'égard de ses meilleurs serviteurs. Mon père fut de ceux-là.

—
Peux-tu me dire maintenant quel est ton pays, Khadija?

—
N'as-tu pas encore compris que je venais d'un pays où le ciel est plus pur, la lumière plus intense et la mer plus bleue que partout ailleurs? D'un rivage où les côtes ensoleillées s'étirent sur plus de deux mille cinq cents kilomètres en des plages à demi sauvages ? D'une région où les ruines elles-mêmes ont péri sur les vestiges de cités grandioses

qui se nommaient et qui continueront à se nommer à travers les siècles : Carthage, Utique, Bulla Regia, El-Djem, Thuburbo-Majus, Makhtar, Dougga, Sbeitla?

— Tunisienne?

— Par mon père, oui... Il appartenait à l'une des plus grandes familles du pays, étant le propre cousin du dernier Bey qui a été détrôné par la proclamation de la République... Ma mère, elle, est d'origine indonésienne.

— Elle vit toujours ?

— Oui, dans un faubourg de Tunis, avec mes plus jeunes frères et sœurs. Ma grand-mère maternelle aussi est vivante : elle aura quatre-vingt-seize ans à la prochaine lune... Elle est née à Bali, où elle fut l'une des vingt-quatre danseuses sacrées... Un jour, celui qui devait être mon grand-père, et qui faisait le commerce de chevaux — qu'il exportait, dans de beaux voiliers, de Tunisie en Inde et en Indonésie — vit danser ma grand-mère : elle avait quatorze ans... Il devint amoureux et il l'enleva. Ce fut un terrible scandale! Il réussit à la cacher sur l'un de ses navires et à prendre le large. Mais il fut condamné à mort, ainsi que celle dont il fit sa femme : ni lui ni elle n'ont jamais pu retourner en Indonésie.

— C'est merveilleusement romanesque! Et tout cela a engendré l'harmonieux mélange qui a fait de toi Khadija! Parle-moi encore de ton pays.

— Pour cette nuit, j'en ai assez dit.

— De ta famille, alors?

— Je t'ai raconté d'elle tout ce que tu avais le droit de savoir.

— De ton père que tu as tant aimé ?

Elle eut une courte hésitation mais, très vite, son visage sembla transfiguré par une irradiation venue du cœur et elle se mit à parler avec volubilité, comme si les mots étaient insuffisants pour chanter les mérites de celui qui n'était plus :

— Le prénom de mon père était Hédy qui signifiait dans notre langue « homme calme »... Il sut être l'homme de son nom, ayant coutume de dire que la valeur d'un homme se mesurait au bien qu'il faisait à ses semblables. Il affirmait aussi que le siècle se déroulait selon deux rythmes : l'un étant pour toi, et l'autre contre toi. Donc la vraie sagesse consistait à ne pas se montrer insolent si l'on avait le siècle pour soi, ni anxieux si le siècle travaillait contre toi.

— J'ai l'impression que cette sagesse de ton père est restée en toi.

— J'ignore si j'en ai hérité, mais mon père a tout fait pour cela : j'étais sa fille préférée. Le soir, avant que je ne m'endorme, il s'approchait de ma couche et il scandait, en les fredonnant, des vers que je vais te traduire et dont l'enseignement m'a été précieux depuis :

*Passe ta journée à rechercher la grandeur supporte patiemment
l'absence de l'Aimé, jusqu'au moment où la nuit commence à tomber,
pour y cacher les visages de tes défauts...*

Prends par ruse, la nuit, ce dont tu as envie, car la nuit, c'est le jour de l'homme industriel. Combien de gens tu crois que ce sont des ascètes qui reçoivent la nuit d'une façon curieuse!

— Ceci veut-il dire que tu aimes te conduire en belle de nuit? Elle resta muette.

Il attendit en vain : le visage cuivré avait repris brusquement un masque d'impassibilité alors que les yeux se perdaient à nouveau dans la contemplation de dunes éternelles et que les lèvres, toujours entrouvertes, semblaient psalmodier des strophes que ne pouvaient pas comprendre les rousmis.

Et il réalisa que s'il ne rompait pas immédiatement ce silence qu'elle avait voulu, celui-ci pourrait être éternel entre eux.

—Au fond, tu as raison de ne pas répondre puisque la nuit est finie et que, selon le poème de ton père, le jour nous ne sommes plus les mêmes... Où veux-tu que je te ramène ?

—Chez moi.

—Quelle rue?

—Peu importe la rue où j'habite. La seule qui comptera désormais pour nous sera celle où nous nous sommes connus... Partons : je te guiderai dans ce Paris qui a déjà repris toute son activité... Le Paris que je déteste! Celui qui me plaît est le Paris de la nuit, la ville de tous les silences, de tous les secrets... C'est la nôtre.

La voiture roula encore plus doucement que lorsqu'il la suivait, mais, cette fois, elle était assise, confiante, à sa droite.

—Dépose-moi là, dit-elle après quelques minutes de parcours.

—Déjà arrivée? Dommage! J'aurais aimé que ce retour fût beaucoup plus long... C'est ta maison?

—Pas tout à fait... Quand nous nous connaissons davantage, je t'indiquerai le numéro exact.

— Mais c'est quand même ta rue ?

—Ce n'est pas ma rue non plus! Pourquoi tant de curiosité? Dis-toi simplement que cette rue est toute proche de la mienne : ce n'est déjà pas si mal pour un début... Et toi, dans quel quartier habites-tu? Tu vois que je suis plus discrète : je ne te demande que le quartier.

—Mon quartier est diamétralement opposé au tien.

—Avec cela, je suis fixée ! Le renseignement me suffit.

—Tu es véritablement une femme surprenante ! Cette façon de te comporter au moment où nous nous quittons pourrait laisser supposer que tu ne tiens pas tellement à me revoir ?

—Je souhaite te revoir, Alain, et dès ce soir si cela te fait plaisir...

—Vrai ? A quelle heure ?

—Veux-tu que nous dînions ensemble ?

—Ce sera notre deuxième repas en tête à tête, sans *guetteur*, sans *comptable*, sans *rôtisseur* et sans aucun de tous ces parasites humains qui ont encombré les repas de ta jeunesse à la table familiale... Ce soir, Khadija chérie, nous serons seuls à nouveau. Ça te convient ?

—Je crois que tu pourrais être le roumi de ma vie.

—Cela veut-il dire que tu as aussi un Arabe ?

—La femme arabe n'a qu'un seul homme à la fois.

—Où nous retrouvons-nous à 20 heures ? Ici, dans cette rue?

—Je vais t'accorder une marque de confiance : voici mon numéro de téléphone.

—Parce que tu as même le téléphone? dit-il en riant pendant qu'elle griffonnait le numéro sur un bout de papier. Mais tu es une musulmane très évoluée! Tu n'es pas voilée, tu te promènes dans les rues à des heures où les bourgeois européennes sont calfeutrées chez elles, tu ne redoutes pas les rencontres hasardeuses, tu savoures le Champagne dans des hôtels douteux, tu fais l'amour avec amour, tu racontes de merveilleuses histoires, tu psalmodies des poèmes, tu as un appétit d'ogresse... Sais-tu que tu es une femme formidable ?... Et quand j'aurai formé le numéro sur mon cadran, qui devrais-je demander au bout du fil?

— Personne puisque c'est moi qui répondrai.

— Fantastique ! Tu vis même seule ? A mon avis, c'est là certainement la plus grande énigme de ta vie... Et à quelle heure dois-je appeler ?

— Tu vois l'heure qu'il est quand nous nous quittons... Laisse-moi un peu dormir. J'adore dormir! Et toi?

— Cela dépend auprès de qui !

— Mais moi j'aime dormir seule!

— Tu rêves souvent?

— A chaque fois que je dors...

— Si tes rêves sont aussi étonnants que tes contes, tu ne dois jamais t'ennuyer... Quel fut celui du sommeil qui a précédé notre rencontre ?

— Curieux! C'était un songe...

— J'y apparaissais ?

— Bien sûr : en prince des Mille et Une Nuits...

— Et toi, comment étais-tu?

— Déjà en favorite...

— Comme je tiens à ce que ce songe ait une suite, je ne te réveillerais pas aujourd'hui avant midi.

— Ce sera honnête... Je crois t'avoir déjà dit que je te trouvais très gentil, Alain, mais je vais surenchérir : *Ana Bé Ahibeck*...

— Ce qui veut dire?

— En arabe égyptien ou littéraire, le seul qui pourrait intéresser un garçon comme toi : *Moi je t'aime*...

— Quelle admirable langue qui dit tout cela en trois mots comme la

notre! Mais comment vais-je pouvoir te répondre ?

- Tu n'as qu'à dire : *Ana Kadhaleck...*
- Mentalement, c'est déjà fait... Et ça se traduit par?
- *Moi aussi...*

Lorsqu'il se retrouva seul, au volant de sa voiture, Alain ne savait plus très bien où il en était. Des aventures, il en avait connu et vécu des centaines, mais une de ce genre ! Tout y avait été imprévu, même incroyable : l'éclatante beauté de la femme, son mélange de classe quand elle parlait et de manque de savoir-vivre lorsqu'elle mangeait, sa connaissance des légendes de son pays, son humour, sa franchise qui n'était pas dénuée de fantaisie.

Elle se prétendait princesse, fille de grand seigneur : physiquement, elle en avait l'allure, mais n'était-ce pas là une gloriole de façade et ne débarquait-elle pas plutôt de quelque souk tunisien? Si telles étaient ses origines, elle avait fait des progrès surprenants, révélant une intelligence exceptionnelle. Vive, enjouée, charmante, Khadija était follement désirable...

Dans le ht, elle avait su se révéler une incomparable maîtresse, auprès de laquelle toutes les femmes qu'il avait connues — professionnelles ou non — n'apparaissaient plus, dans le souvenir des étreintes passées, que comme de piètres apprenties. Et il sentait que, cette fois, il n'était pas envahi par le sentiment banal du « tout nouveau, tout beau ». Il n'avait pas souvenir qu'aucune femme ait jamais su lui prodiguer autant de caresses avec un tel raffinement et avec une telle délicatesse. Les yeux, la bouche, les mains de cette Khadija n'étaient faits que pour aimer; le cou, la gorge, la poitrine, les hanches, les cuisses, les pieds n'avaient été créés que pour être adorés...

Rentré chez lui, il pensa qu'une bonne douche serait indispensable pour se mettre les idées en place... Le résultat fut cependant nul : lorsqu'il quitta son domicile pour se rendre à son bureau, il était toujours hanté par l'étonnante personnalité de celle avec qui il avait passé une partie de la nuit. Quoi qu'il fit ou entreprît ce matin-là, il ne cessa de voir, dans le filigrane des pensées, le visage rond, la peau mate, le petit nez retroussé, les lourds cheveux d'ébène, la démarche nonchalante... A chaque fois aussi qu'un interlocuteur ou un visiteur lui parlait, il entendait résonner, au fond de sa mémoire auditive — en une étrange surimpression sonore — la voix un peu nasillarde qui s'intercalait dans des conversations d'affaires pour prononcer les mots magiques qui l'avaient enchanté : *Ana Bé Ahibeck...* Sans s'en rendre encore tout à fait compte, Alain était déjà amoureux.

Plus l'heure où il devait l'appeler par téléphone approchait et plus il se questionnait sur le lieu où il lui fixerait rendez-vous pour la retrouver. Quand il lui avait proposé de l'attendre avec sa voiture là où il l'avait quittée, elle avait éludé la réponse : c'était donc qu'elle n'y tenait pas... Pourquoi? Peut-être vivait-elle quand même avec une personne qu'elle ne tenait pas à mettre au courant de ses secrets de cœur : un parent ? une parente ? un ami ? une

amie? Cela paraissait assez invraisemblable : Khadija vivait seule, Khadija était aussi libre que lui, Alain...

Le lieu, où ils se retrouveraient avant le dîner, avait son importance : il fallait que la jeune femme y fût la plus belle de toutes les femmes présentes au moment où elle y pénétrerait : Alain le voulait. Pour la beauté typée, il n'y avait aucune crainte à avoir : Khadija écraserait tout de suite n'importe quelle rivale. Mais l'élégance ? Le tailleur qu'elle portait cette nuit était modeste, trop modeste, sentant la confection — ce qui est toujours désastreux pour un costume-tailleur — d'une teinte bleu marine qui ne mettait pas tellement en valeur la couleur de sa peau. Pour Khadija, il le savait déjà, il fallait du blanc, du noir, du grège à la rigueur, ou même des teintes éclatantes d'or et de pourpre... Donc le lieu de leurs retrouvailles devait être à la fois anodin et intime, pas trop élégant, ni trop décevant : l'un de ces endroits de la capitale où une jeune femme peut paraître élégante en ne portant qu'un simple pull à col roulé et un pantalon... Saint-Germain-des Prés? La fille de soleil n'avait pas le type « rive gauche » : elle était trop soignée, trop mystérieuse aussi.

— Khadija, je te réveille?

—J'ai horreur du téléphone... Tu es sans doute le seul homme qui parviendra à me le faire apprécier... Et n'était-ce pas pour nous l'unique moyen de reprendre contact?... As-tu pu dormir ?

—Je n'y ai même pas songé. Je t'appelle de mon bureau à l'heure convenue.

—Peut-être es-tu gêné par un standard qui t'empêche de tout me dire ?

—J'ai une ligne directe et personne en face de moi, à part toi que j'imagine allongée...

—

Tu

as une excellente vue... As-tu remarqué aussi que je venais de bâiller en m'étirant comme une chatte amoureuse ? Je me sens très heureuse. C'est un admirable réveil !

—As-tu fait des songes ?

—

Un

seul, toujours le même : le prince des Mille et Une Nuits...

—Il continue?

—

Ce

qui prouve que c'est un songe durable... Tu m'aimes un peu, Alain?

—

Plus que cette nuit, mais beaucoup moins que tout à l'heure!

—

As-

tu réfléchi à l'endroit où nous devons nous retrouver?

—Connais-tu le *Harry's Bar*, rue Daunou?

—

Qui

ne le connaît qui ait seulement connu un Anglais !

—Tu connais donc un Anglais?

—

Il y

en a dans le monde entier. Ne me le reproche pas!

—

Alors rendez-vous à 20 heures au *Harry's Bar*... Es-tu au moins une femme qui respecte l'heure?

—Tu seras surpris. A ce soir, mon amour.

—Tu ne m'embrasses pas ?

—

Au

bout du fil ? C'est trop facile... Non ! Mais je vais te dire quelque chose qui complétera tes connaissances d'arabe : *Maâ-Es-Salama*...

—C'est charmant... et ça veut dire?

—*Au revoir*...

Il était arrivé au *Harry's Bar* avec un bon quart d'heure d'avance, voulant être là pour le moment où elle pousserait les battants de la porte en bois de cet établissement fréquenté par une faune d'Anglo-Saxons de passage, de gens de cinéma ou de théâtre, de garçons aux cheveux trop longs et de cover-girls aux cheveux très courts, de quelques provinciaux désireux de découvrir l'un des derniers lieux où souffle encore un parisianisme internationalisé. Alain était là, ne touchant même pas au scotch commandé, regardant la clientèle bigarrée sans réellement la voir, observant l'entrée avec l'anxiété d'une passion naissante, espérant sa belle...

A 20 heures précises, elle apparut : ce fut pour lui un nouvel éblouissement. Il n'en croyait pas ses yeux, et chacun des occupants du bar fut comme lui. Une vision de rêve, presque une apparition fantasmagorique, s'avançait, irréaliste, dans l'atmosphère enfumée du bar qui l'auréolait comme ces vapeurs d'encens enveloppant quelque vestale sacrée qui se dirigerait vers l'autel d'un dieu inconnu... Le brouhaha du *Harry's Bar* avait cessé instantanément : c'était le grand silence, celui qui cache toutes les émotions, tous les désirs, toutes les questions...

Elle allait, de sa démarche féline, maîtresse d'elle-même, sûre de sa splendeur rayonnante, les lèvres entrouvertes dans un sourire de triomphe absolu. En une seconde, Alain comprit toute sa propre sottise : avoir craint que sa compagne de la nuit ne soit pas la plus élégante, la plus prestigieuse de toutes les femmes présentes, qui continuaient à la dévisager à la fois avec stupeur et avec envie... Envie qui se transforme si vite — chez les rivales — d'abord en jalousie implacable, puis en haine à l'égard de celle qui peut tout écraser de sa féminité.

Arrivée devant Alain, elle lui tendit la main :

— Tu vois que je suis exacte.

Au moment de baiser cette main, il eut une courte hésitation, imperceptible pour tous les autres mais pas pour elle qui eut un sourire. A l'index droit étincelait un rubis et, sur tous les autres doigts des deux mains, à l'exception des pouces, une bague d'or dont le dessin en relief représentait pour chacune

l'effigie d'une divinité différente de la mythologie hindoue. Les longues mains fines apparaissaient comme alourdies par trop de richesse. Les attaches des bras et des chevilles étaient aussi cerclées d'anneaux d'or. Les pieds, qu'il avait adorés pendant la nuit, étaient emprisonnés dans des sandales d'or.

Le tailleur quelconque, qu'il appréhendait tant, avait disparu, s'était volatilisé, transformé par l'étonnante revanche de l'élégance d'Extrême-Orient sur la mode standardisée d'Occident : il n'y avait plus trace, sur la Tunisienne, de la moindre emprise européenne. L'Indonésie avait dû venir au secours du Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord pour imposer un long sari de soie pourpre, brodé de fils d'or, entièrement tissé à la main. Le Sari dont la magie mystérieuse et les lignes infinies enveloppaient la frêle silhouette pour lui donner l'allure princière qui était sa vérité. L'épaule gauche était à nu, mais protégée partiellement par un corsage court, entièrement brodé d'or, évoquant le boléro de l'habit de lumière. Magnifiant le tout, dominant le chef-d'œuvre de chair brune, de soie et d'or, un diadème en demi-cercle enchâssait les cheveux d'ébène, tirés en arrière, séparés par une raie médiane et se terminant par le catogan qui soutenait leur opulence naturelle.

Tout cela, il ne le détailla pas dans l'instant où elle lui tendit la main. Il ne put que balbutier : — Éblouissante...

— Je ne voulais pas que tu conserves trop longtemps en toi le souvenir de la femme de cette nuit, qui n'était pas tout à fait moi.

— La vraie Khadija serait-elle celle que je vois en ce moment ?

— Ce n'est peut-être pas encore la vraie, mais elle se rapproche davantage de celle qu'elle rêve de devenir...

Les conversations du bar, mêlées au bruit des soucoupes et des parties effrénées de « quatre-cent-vingt-et-un » jouées sur les petites pistes circulaires, reprirent avec toute leur intensité. La belle des belles n'avait fait que passer pour rejoindre un homme qui, aux yeux des autres, avait trop de chance. Khadija n'était déjà plus qu'une cliente mêlée à la foule. La beauté surprenante passe vite...

— Puis-je te demander où tu as puisé toutes ces merveilles dont tu t'es parée ?

— Dans mon trésor personnel... Comme toutes les princesses de légende, je possède un trésor... Mais je te dois un aveu : ce que j'ai de plus précieux est sur moi... Ce rubis, ce diadème, ces bagues, ces bracelets, ce sari sont la dot que m'a constituée ma grand-mère quand j'ai quitté la Tunisie.

— Ta dot ? Tu devais donc te marier ?

— Je t'expliquerai cela plus tard... Mais dis-toi bien que tout est authentiquement à moi.

— Ce rubis à lui seul représente une fortune !

C'est mon seul bijou de prix. Je sais que je pourrais le vendre très cher, mais à quoi cela servirait-il ? Je sais gagner de l'argent autrement et je ne veux pas m'en séparer. Ça nous porterait malheur à ma grand-mère et à moi...

— Celle qui a quatre-vingt-seize ans et que ton grand-père a enlevée au

temple de Bali ?

— Oui, le jour de cet enlèvement, elle ne portait pas ses vêtements de danseuse sacrée, mais ce sari pourpre, ce rubis, ce diadème, ces anneaux, ces bagues, ces sandales...

— En somme, ce que tu appelles ta dot équipait une femme volée par amour ?

— Oui... Tu comprends pourquoi j'y tiens!

— Je crois que si j'avais été à la place de ce grand-père, aventurier et éleveur de pur-sang arabes, j'aurais agi comme lui si j'avais eu la chance de te rencontrer, ainsi parée, sous le ciel de Bah !

— Je t'ai dit que pour moi tu avais l'âme d'un prince roumi.

— Tu vas finir par me le faire croire et me rendre orgueilleux! Tu ne peux pas savoir à quel point, ce soir, je suis fier de toi !

— Un peu plus que cette nuit quand je mangeais si mal dans le restaurant des Halles ?

— Pardonne-moi de l'avoir remarqué... C'est toi qui avais raison de manger comme on t'a appris à le faire dans ton pays.

— Et si tu m'avais vue ainsi parée, hier soir, quand nous nous sommes rencontrés, m'aurais-tu entraînée dans cet hôtel?

— A vrai dire, je ne le crois pas...

— Donc j'ai bien fait de me promener dans un petit tailleur de confection !

— Je ne t'aurais jamais emmenée dans un endroit aussi médiocre et je t'aurais sûrement dit des choses plus gentilles et surtout plus poétiques que la phrase ressassée qui consiste à offrir un drink à une jolie fille ou même une bouteille de mauvais Champagne! Je suis sûr que j'aurais trouvé mieux...

— Quoi?

— Je ne sais pas... Sans doute les mânes de ton grand-père défunt m'auraient-elles inspiré et t'aurais-je parlé comme il a dû le faire pour ta grand-mère... Je crois bien que j'aurais été capable de te dire : « Ma toute belle, ma charmante, ma ravissante, confiez-moi, je vous prie, d'où vous venez? d'où sont l'heureux père et l'heureuse mère qui ont mis au monde un chef-d'œuvre de la nature aussi surprenant que vous êtes? Je vous aime et vous aimerai! Jamais je n'ai senti pour une femme ce que je ressens pour vous... J'en ai cependant beaucoup vu et j'en vois encore un grand nombre tous les jours ! Mais jamais je n'ai vu tant de charmes réunis à la fois qui m'enlèvent à moi-même pour me donner tout à vous... Mon cher cœur, vous ne répondez rien? Vous ne me faites même pas connaître par aucune marque que vous soyez sensible aux témoignages que je vous donne de mon amour extrême? Ne détournez-vous pas les yeux pour donner aux miens le plaisir de les rencontrer et de vous convaincre qu'on ne peut pas aimer plus que je vous aime? Pourquoi gardez-vous ce mystérieux silence qui me glace? D'où vient ce sérieux, ou plutôt cette tristesse qui m'afflige? Regrettez-vous votre

pays, vos parents, vos amis? Hé quoi! Un roumi qui vous chérit, qui vous aime, n'est-il pas capable de vous consoler et de vous tenir lieu de toute chose du monde?... » Voilà, je pense, ma Khadija, ce que j'aurais peut-être pu dire...

Pour la première fois, les yeux de la jeune femme furent voilés de larmes. Ce ne fut qu'une ondée qui passa... Et tout l'éclat du regard revint aussi brillant et aussi lumineux qu'avant. Elle dit, dans un sourire où se dissimulait encore un soupçon de tristesse :

—Je savais qu'un jour viendrait où je rencontrerais un homme tel que toi...

Puis, brusquement redevenue gaie :

—Ça t'arrive souvent de faire de pareilles déclarations dans un bar?

—Je suis sûr que cela ne s'est jamais produit... Ce doit même être plutôt rare au *Harry's Bar*!

—Qui sait?

—De toute façon, ce cadre n'est pas digne de toi.

—Mais il est charmant : lui aussi a son passé et sa poésie...

—Un passé fait de générations de noctambules qui s'y sont succédé et une poésie de *hot dogs* qui reste à la portée de tous... Non, ce soir, tu es trop belle pour un tel lieu... Si nous allions au bar du *Ritz* qui n'est pas loin ? C'est encore trop tôt pour convier à dîner une femme aussi élégante : l'élégance se porte très tard à Paris, depuis quelque temps !

—J'irai où tu voudras. Je n'ai jamais mis les pieds au *Ritz*.

—Oh ! ce n'est qu'un hôtel comme les autres... La seule différence avec celui où nous étions cette nuit est que l'on doit s'y aimer un peu moins parce qu'il est plus snob. On prétend que le snobisme apporte une certaine classe à un établissement... Je n'en suis pas tellement certain! Je crois qu'il engendre plutôt l'ennui... Tu te rendras compte par toi-même. Et sais-tu pourquoi ça m'amuse de t'emmener à un bar aussi snob ? Uniquement pour voir la tête que vont faire les vieilles Américaines endiamantées quand tu y feras ton entrée... Cela vaudra son pesant de diamants!

—Pourquoi tiens-tu à me montrer ainsi un peu partout comme si j'étais un oiseau ou un phénomène?

—

Mais tu es les deux, ma chérie !

—Agis-tu ainsi parce que tu m'aimes déjà ou parce que je te fais honneur?

—Pour les deux aussi, mon amour... Ah! tu vas voir que j'ai fait d'immenses progrès en quelques heures dans ta langue arabe... Au moment de sortir d'ici, sais-tu ce que je vais dire à tout le monde?... *Maâ-Es-Saâama*...

—

qui veut dire, Alain?

—

revoir!

Ce

Au

Il avait été bon prophète : si la différence entre le bruit des conversations et le silence admiratif fut moins marqué qu'au turbulent *Harry 's Bar*, cela fut dû au seul fait que la clientèle du *Ritz* est nettement moins tapageuse que celle de l'établissement de la rue Daunou. Mais l'effet produit par l'apparition de la moderne favorite des Mille et Une Nuits fut tout aussi considérable, peut-être même plus net en profondeur.

Le barman et son personnel stylé se précipitèrent pour offrir au couple ce qu'ils estimaient être « la meilleure table ». D'ailleurs, si l'on interroge le barman de l'un de ces lieux sélects, il n'existe jamais de table qui ne soit « la meilleure » : il suffit de connaître l'heure propice, celle où tout le monde met son point d'honneur à arriver en même temps et parvient à s'entasser avec une certaine élégance.

Les vieilles Américaines — empanachées, peinturlurées, harnachées de robes courtes et pailletées, dites « de cocktail », ou de robes du soir un peu plus longues, mais dont les coloris ou les décolletés constituaient d'authentiques défis à la discrétion ou, plus simplement, à ce qui se nomme encore parfois l'élégance — étaient là, solidement installées sur leurs positions d'observatrices très attentives à toute richesse pouvant rivaliser avec la leur. Elles étaient là, doublement là, entourées d'une cour de valets calamistrés plus ou moins mondains, qui auraient pu être leurs petits-fils, et dont le seul véritable mérite était de pouvoir écouter, à longueur de journée et de soirée prolongées, leur insupportable bavardage.

Car elles étaient plus loquaces que toutes les perruches du siècle réunies, ces commères dégoulinantes de pierreries, ces suppôts des instituts de beauté, ces piètres triomphatrices de la peau tirée ou du nez ravalé à des périodes bien déterminées. Elles étaient là avec leurs voix haut perchées, tellement nasillardes que celle de Khadija, qui faisait cependant les délices d'Alain, semblait, en comparaison, être d'une douceur extrême. Il était inaudible, cet accent américain répandu avec un sans-gêne qui outrepassait les règles de la plus élémentaire civilité.

Alain s'amusait beaucoup parce que ces dames, toutes sans exception, ne parlaient que de sa brune compagne. Et les commentaires allaient bon train... Pour la plupart de ces psychanalystes pour magazines à gros tirage, cette Hindoue ne pouvait être qu'une maharani illustre, qu'elles avaient déjà rencontrée, ou la première épouse légale d'un prince d'une très vague Arabie Saoudite. Pas une de ces femelles hystériques n'aurait pu imaginer un quart de seconde que le magnifique couple du géant blond et de la femme de bronze ne se connaissait même pas depuis vingt-quatre heures et que la rencontre s'était passée à un coin de rue, sous l'éclairage incertain d'un réverbère, avant de se prolonger dans un hôtel à demi borgne.

Khadija, elle, s'amusait moins. Peut-être avait-elle souvenance des paroles du Prophète qui avait dit : « Femmes, soyez bienveillantes entre vous... N'oubliez pas, les unes comme les autres, que vous avez été créées de nos côtes. Et si vous essayez de redresser une côte, vous la briserez. Acceptez

donc vos sœurs avec leurs courbures... » Mais cela ne l'empêchait quand même pas de trouver que « les courbures » de ces vieilles harpies anglo-saxonnes étaient un peu trop osseuses pour son goût.

— Tu ne dis rien, chérie ?

— J'écoute le son de ces voix et, comme je ne sais pas un seul mot d'anglais, il m'est plus aisé de les apprécier à leur juste valeur... «.

— Prends un peu de ce Champagne : il te fera très vite oublier l'Amérique au profit de la France.

— Pourquoi n'as-tu pas réclamé, comme hier soir à l'hôtel, un *Perrier-Jouet* 52 ou 59 ?

— Quelle mémoire ! Ta remarque est curieuse : j'ai pensé un instant demander tout à l'heure au barman cette marque pifree que, ici, ils ont toutes les bonnes marques, mais j'ai réfléchi et je me suis dit que ce serait commettre un véritable crime contre le souvenir de nos premiers moments d'intimité. Ce *Perrier-Jouet*, que nous n'avons d'ailleurs pas pu boire hier soir parce qu'il n'y en avait pas, tu verras que nous l'aurons le jour où nous retournerons dans cet hôtel de passes...

— Tu as donc l'intention d'y retourner souvent ?

— Je n'y reviendrai qu'avec toi, Khadija, et pas souvent !... Sais-tu quand ? Le jour ou la nuit où nous estimerons, tous deux, qu'il est grand temps d'accomplir un pèlerinage au lieu où nous sommes devenus amants.

— Où m'emmènes-tu dîner ?

— Aurais-tu faim à nouveau ?

— Je n'ai pas mangé depuis les Halles... Et j'ai toujours faim !

— Signe d'excellente santé... Quand la femme est d'une splendeur insolente, comme c'est ton cas ce soir, après le Ritz il n'y a qu'un restaurant digne d'elle : Maxim's... Barman, téléphonez chez Maxim's pour que l'on m'y réserve ma table habituelle dans la grande salle et sur la banquette. ^

— Tu es donc un habitué ?

— A une certaine époque, qui n'est pas si lointaine, j'en fus un... Mais on se lasse de tout ou on change de goût : pour les restaurants, c'est un peu comme avec les femmes...

— Tu as dû connaître tellement de femmes, Alain !

— N'exagérons rien : juste assez pour pouvoir intéresser celles qui suivront...

— Et tu les emmenais toutes chez Maxim 's ?

— Pas toutes ! Uniquement celles qui le méritaient.

— Combien de femmes, que tu ne connaissais pas comme moi quelques heures plus tôt, as-tu invitées dans cet illustre restaurant ?

— Ça ne m'est jamais arrivé. Tu es la première, Khadija. C'est bien pourquoi je sens qu'il y a quelque chose de changé dans ma vie ! Pour que j'emmène une...

Il hésita.

— Eh bien, dis-le, Alain : une conquête...

— Je préfère le mot amie... Une amie... Pour que je l'emmène dans le saint des saints où — avant moi — mon père, mes oncles, mon grand-père même se sont affichés avec leurs belles amies, à peu près toutes disparues aujourd'hui ou devenues des vieilles dames rangées, il faut que cette jeune beauté ait déjà fait ses preuves dans tous les domaines...

— Et tu veux que je t'y accompagne dès ce soir? Mais, Alain, tu sais bien que je mange encore avec mes doigts !

— « Ils » trouveront cela très amusant chez Maxim 's... Tu verras même qu'il y aura des snobs pour t'imiter ! Tout est permis à la vraie beauté ! C'est seulement ce soir que je m'en fends compte.

— Vraiment, tu n'auras pas honte?

— Je t'ai déjà demandé pardon d'avoir eu honte... Tu m'as donné une excellente leçon. Merci! Nous partons?

— Attends... Chéri, sais-tu que dans ce songe, qui dure pour moi depuis deux nuits, il y a eu un curieux épisode : *à un moment le prince roumi a offert un grand festin à sa favorite... Il y avait beaucoup de monde autour d'eux : des vieilles femmes, à la peau ridée ou tirée qui étaient venues d'au-delà des mers et qui parlaient très fort avec un horrible accent, des éphèbes manucures et maquillés qui les accompagnaient, des serveurs qui s'empressaient, des musiciens qui répandaient une harmonie douce... Et voilà que l'on a apporté, sur un plat d'or, à la table du prince, une merveilleuse pièce montée : un oiseau rare que les cuisiniers avaient préparé de façon qu'il fût servi recouvert de son plumage multicolore. Le prince roumi a pris alors ce qu'il appelait un couteau et une fourchette pour trancher dans la chair de l'animal mort et choisir la meilleure part à l'intention de sa favorite... Mais, brusquement, l'oiseau a retrouvé la vie et a poussé un grand cri en regardant la favorite qui fut la seule à comprendre sa détresse et qui dit à son amant : « Cet oiseau est trop noble pour être meurtri par ces instruments d'acier que tu tiens dans tes mains... Laisse-moi faire. » Et elle caressa l'oiseau qui mourut tout doucement et, lorsqu'il fut mort, elle détacha elle-même de ses mains un morceau de la chair délicate qu'elle offrit à son prince en disant : « Goûte ce que t'apportent des mains de femme. » Et jamais le prince roumi ne connut mets plus savoureux...*

Pendant qu'elle finissait de raconter cet épisode de son songe d'amour, Khadija avait rapproché sa petite main de celle de son amant pour la caresser. Malgré la froideur glacée du rubis et des bagues d'or, Alain se sentit comme enveloppé de chaleur humaine.

L'entrée chez Maxim 's frisa le triomphe : c'était l'un de ces soirs de semaine où la véritable clientèle élégante se trouve là et non pas l'un de ces « vendredis habillés » où les commerçants enrichis de la rue du Sentier et les bourgeois du XVI^e arrondissement sont fiers de montrer qu'ils possèdent un smoking ou que madame a passé l'après-midi chez son coiffeur : ces vendredis maigres qui suintent l'ennui...

Ceux qui, ce soir, admiraient Khadija, étaient des connaisseurs : quelques

vieux cercleux sachant encore évaluer une pouliche de pur-sang et dire — dès le premier coup d'œil — si celle-ci était capable de se placer dans un peloton de tête, leurs compagnes dont certaines étaient des gloires passées et d'autres l'avenir d'une galanterie qui faisait de louables efforts pour se policer, des actrices auxquelles on n'offrait plus de rôles parce qu'elles les avaient tous vécus, des couples qui ne représentaient ni la galanterie ni le spectacle, mais auxquels on pouvait donner l'étiquette enviée de « gens bien »... Il y avait d'abord ce lot constituant le fond de clientèle sûre. Mais il fallait y ajouter deux ou trois starlettes, dont les coiffures ébouriffantes étaient proportionnelles au talent et qui ne savaient pas encore s'il était préférable, pour leur carrière hypothétique, de dîner avec un commanditaire richissime ou avec un producteur en faillite... Il y avait aussi les tables rondes, installées au centre de la grande salle, où les inévitables « mamies » américaines jouaient aux follettes en compagnie du troisième ou quatrième époux légal dont elles attendaient soit la rente d'un veuvage prématuré, soit celle d'un divorce pour cruauté mentale... Il y avait, en somme, tout ce qui crée l'atmosphère d'un établissement dont la réputation n'était même plus à faire sur les boeings de la T.W.A.

Et tout ce monde savourait une cuisine de qualité, qui paraissait d'autant plus légère à digérer que l'orchestre — juché sur une estrade dont l'encadrement tarabiscoté n'avait jamais changé depuis la création de la maison — se gardait bien de jouer ces airs frénétiques qui coupent actuellement le souffle aux sportifs les mieux entraînés. Des valse bostons langoureuses alternaient avec des slows prudents qui permettaient à toutes les générations représentées de s'aventurer sur la piste de danse sans trop de risques.

Ce fut tout cela que la brune Tunisienne remarqua en entrant, au moment où la salle n'avait d'yeux que pour sa beauté, enrobée du sari pourpre, et auréolée d'or. Pendant qu'il la suivait jusqu'à la table réservée sur la banquette des gens distingués, « sa » table habituelle, Alain se sentait gonflé d'un orgueil et d'une fierté secrets qu'il n'avait encore jamais connus en compagnie d'aucune autre femme! Il ne pouvait s'empêcher de penser : « Décidément, j'ignore si elle est réellement princesse mais, quand elle marche, cette femme a un port de reine! » Et il n'était pas le seul de son avis : le temps de la traversée de l'« omnibus » — cette antichambre du Maxim's cher au grand Feydeau — puis de la salle aux armoiries fleurdelisées, avait suffi pour que la belle inconnue fît la conquête d'une parcelle du Tout-Paris. Selon le processus habituel des découvertes, les chuchotements allaient leur train, mais infiniment plus discrets qu'au Ritz trop américanisé :

« — Qui est-ce? D'où peut-elle venir? Quelle allure! Quelle grâce naturelle! Elle a quelque chose de l'épouse du président Soekarno et aussi de la reine Sirikit de Thaïlande, mais en mieux... Cet Alain, il y avait longtemps qu'on ne l'avait vu ici : le cachottier préparait sa rentrée... Quelle rentrée! »

Comme au Harry's Bar, comme au Ritz, l'héroïne avait conservé un calme

souriant, celui de la beauté durable.

Ce fut ensuite le moment délicat de la commande du menu. La carte était impressionnante. Pendant que le maître d'hôtel énumérait discrètement, et en décrivant leur composition gastronomique, les splendeurs culinaires annoncées, Alain ne cessait d'observer, du coin de l'œil et non sans inquiétude, sa compagne. C'est très important, la façon dont s'y prend une jeune femme pour commander son menu ! N'est-ce pas le moment psychologique où toute « la brigade » du grand restaurant l'étudie pour savoir si, oui ou non, la cliente est une femme sachant vivre, ou n'est, au contraire, qu'une créature de rencontre qui a bien l'intention — comme dans l'illustre Vie Parisienne d'Offenbach — de « s'en fourrer jusque-là » ? Il n'y a rien de tel qu'une brigade de restaurant pour étiqueter, en quelques secondes, une nouvelle venue dans la catégorie des dames-nées ou dans celles des parvenues. Le test est pratiquement infaillible. Alain, qui le savait, pouvait être inquiet : ses nouvelles amours allaient-elles commander, dans ce cadre raffiné, une « gratinée », comme cela s'était passé aux Halles, ou même une choucroute plus indiquée dans les parages de la gare de l'Est ? Il appréhendait aussi les escargots de Bourgogne... Certes, ces trois spécialités n'étaient pas mentionnées sur la carte de Maxim 's, mais avec Khadija et sa franchise, on pouvait s'attendre à tout !... A moins, et ce serait le bouquet — Alain en avait des sueurs froides — que, se souvenant brusquement de ses origines, la fille d'Afrique du Nord ne commandât un savoureux couscous dans lequel elle pourrait, comme le rôti, façonner d'agréables boulettes qu'elle ingurgiterait sur le bord du plat après les avoir pétries dans ses doigts !

Heureusement il n'en fut rien. Dans son choix, Khadija sut se montrer femme du monde et gastronome experte : ce qui tint du miracle car ces deux qualités ne vont pas obligatoirement de pair. Le saumon fumé, le canard aux pêches et la tarte des demoiselles Tatin lui parurent constituer un menu très correct. Et, quand le sommelier — l'illustre Pommier qui, en dépit de son nom, a rarement dû vendre du cidre à la clientèle de la maison — s'avança à son tour pour demander de quels vins onctueux elle souhaitait voir arroser le repas, elle répondit avec ce naturel que possèdent seuls ceux qui ont l'habitude de faire bonne chère :

— Surtout pas de mélange, n'est-ce pas, chéri ? Donnez-nous un bon Champagne brut. Nous vous faisons confiance : n'importe quelle marque à l'exception du Dom Pérignon, qui est bon pour les touristes, et du Perrier-Jouet.

— Madame n'apprécie pas le *Perrier-Jouet* ? Remarqua le sommelier. Les armées 52 et 59 sont cependant remarquables.

— Monsieur et moi nous l'apprécions, mais pas ici...

Le dîner se passa bien. Au fur et à mesure que des « têtes connues » entraient ou sortaient de la salle, Alain expliquait à sa compagne à qui elles appartenaient. Khadija l'écoutait, parlant peu, observant tout... C'était même assez frappant de constater à quel point rien ne semblait lui échapper, aussi

bien des gestes ou des conversations échangées aux tables voisines que la façon dont était fait le service. Alain sentait que, pour la Tunisienne, cette soirée devait être capitale : l'une de celles qui marqueraient sa vie parce que, sans en avoir l'air et uniquement en regardant autour d'elle, elle y aurait vu et appris une foule de choses sur un monde — presque une faune — qui jusqu'alors lui était inconnu. Son regard semblait tout dévorer, emmagasinant une somme d'images sur un certain aspect de la vie parisienne nocturne qu'elle conserverait pour pouvoir les ressortir et surtout s'en servir un jour... La mémoire de Khadija devait être implacable. Quand on lui faisait une remarque, elle en tenait compte : ce soir il n'était pas question, malgré le bel oiseau de son songe, qu'elle mangeât avec ses doigts. Elle prenait des « notes mentales », sachant très bien qu'elle n'aurait pas grand-chose à apprendre à son amant actuel, mais que ce qu'elle découvrirait à ses côtés pourrait lui être très utile plus tard avec un autre...

Parce que enfin quelles révélations pouvait-elle apporter à Alain, à l'exception de ses coutumes orientales et de son extrême raffinement d'amoureuse ? Ce garçon-là avait déjà trop vécu : l'enthousiasme dont il faisait preuve à son égard, ceci avec une réelle sincérité, risquait de tomber d'un instant à l'autre s'il se trouvait brusquement, à un autre coin de rue, en présence d'une nouvelle femme qui lui paraîtrait encore plus extraordinaire ou plus exotique. Tout cela, sans le dire, la subtile Orientale le savait. Elle était loin d'être le nouveau jouet vivant et merveilleux que Alain croyait avoir découvert. De lui, elle connaissait déjà beaucoup de choses : par exemple qu'il aimait l'existence facile et les lieux de plaisir, que le luxe lui était indispensable, qu'il cherchait à s'exhiber avec des femmes sortant de l'ordinaire. Mais sur elle, il n'était pas tellement renseigné : elle ne lui avait raconté que ce qu'elle avait bien voulu dire et ce ne serait pas dans l'ambiance frêlée, et presque démodée, d'un *Maxim's*, qu'elle se laisserait aller à de nouvelles confidences...

Quand elle avait demandé à son compagnon s'il ne la montrait partout que parce qu'elle lui faisait honneur, Khadija n'avait pas posé une question tellement sotte : il lui avait répondu d'une façon assez ambiguë mais, en réalité, il était flatté de s'exhiber en compagnie d'une créature d'un genre assez peu courant en France et même en Europe. On l'avait déjà vu — ce « on » impliquait des amis ou des relations — depuis quelques années avec les femmes les plus variées... Beaucoup d'Allemandes blondes et sculpturales; quelques Nord-Américaines dont la véritable origine était assez indéfinie parce qu'elles étaient issues des mélanges les plus hétéroclites; des Sud-Américaines nettement plus typées et dont certaines — les Brésiliennes — véhiculaient dans leurs veines un bon quarteron de sang noir; des Italiennes toutes plus attrayantes les unes que les autres; des Yougoslaves qui détestaient les Italiennes; des Hongroises qui haïssaient les Yougoslaves; des Roumaines à la voix tendre roulant les *r*; des Vietnamiennes dont les voix gutturales étaient aussi menues que leurs attaches; des Japonaises qui

ressemblaient à des poupées; même une étudiante africaine qui avait débarqué du Sénégal... Toutes étaient mieux que jolies : belles. Il y avait eu aussi, pendant les entractes de ce tour du monde féminin en chambre, des Françaises... Mais jamais le bel Alain ne s'était encore affiché avec une femme au type oriental aussi prononcé : une femme qui, à elle seule, réussissait — sans l'avoir nullement voulu — le miracle de combiner en elle la beauté de l'Afrique du Nord, le mystère du Moyen-Orient et le charme de l'Extrême-Orient. Jusqu'à ce soir, une femme aussi rare avait manqué à sa collection. Grâce à Khadija, le tableau de chasse était complet.

Quand il sentit que l'effet produit chez Maxim's avait suffisamment duré, et lorsque Khadija lui eut fait gentiment comprendre qu'elle en avait assez de voir les mêmes visages et la même brigade tourbillonner sans cesse autour de sa beauté, il se demanda où il pourrait prolonger, avec quelque chance de succès, une nuit aussi triomphale. Et tout à coup un nom prestigieux dansa devant ses yeux : celui du seul établissement de luxe et de plaisir où sa Schemselnihar des temps modernes se sentirait complètement chez elle : Shéhérazade... C'était peut-être assez enfantin, ou stupide, de l'introniser dans l'une des plus vieilles boîtes de nuit de Paris, mais enfin c'était tout de même là que, depuis près de quarante années, avaient passé tous les princes russes vrais ou faux, tous les maharajah assoiffés de fastes de bazar sur le rythme du Marché Persan, tous les rois en exil ou en vacances, toutes les héritières des « Woolworths » américains ou de « l'American Tobacco », tous les propriétaires de navires pétroliers à pavillon panaméen, tous les escrocs qui vivaient leur dernière grande nuit avant de recevoir le mandat d'arrêt du juge d'instruction, tous les veinards de la Loterie nationale ou les as du tiercé, tous les touristes du circuit le plus onéreux du Paris by Night, tous les bourgeois enfin — de France ou d'ailleurs — qui voulaient vivre en deux ou trois heures les fastes d'un Orient qui les avait fait rêver quand ils étaient sur les bancs de l'école... Drapée dans son sari, parée de sa pacotille d'or, baguée de son rubis, Khadija ne serait nullement dépaylée en un tel lieu. C'était, du moins, ce que croyait Alain.

— Chérie, nous allons maintenant dans un endroit qui t'enchantera!

— Tout m'enchanté auprès de toi, mon amour, même une chambre dont les murs sont tapissés de papier peint...

— Écoute simplement le nom magique du heu où nous nous rendons : Shéhérazade! Ça ne te rappelle pas certaines nuits célèbres ?

— J'ai entendu parler de ce cabaret et j'ai même rencontré plusieurs messieurs qui voulaient m'y emmener... Mais j'ai toujours refusé par crainte d'être déçue... Nous autres, Orientaux, sommes un peu méfiants quand vous, Occidentaux, essayez de vous mêler de notre passé-Mais en ta compagnie, ce sera différent : j'accepte avec joie.

La sortie de chez Maxim's fut digne, comparable à l'entrée, à cette seule petite différence près que le maître d'hôtel, le sommelier, l'impératrice régnant sur le vestiaire et l'illustre chasseur — casquette plate et rouge — surent se

montrer encore plus gracieux qu'à l'arrivée. Leur bonsoir à tous voulait dire à la jeune femme : « Maintenant, ça y est : vous êtes intronisée...

— Revenez vite nous voir avec d'autres robes exotiques. Nous avons besoin de beautés telles que la vôtre pour ranimer l'inspiration cancanière de nos vieux habitués. » Et les mêmes sourires reconnaissants signifiaient pour Alain : « Merci d'être revenu avec des amours renouvelées. C'est une grande réussite à votre actif... Qui allez-vous bien pouvoir nous amener la prochaine fois? » Ce qu'il ne pouvait deviner, tout cet excellent personnel, c'est que plusieurs années passeraient, trois exactement, avant que cette prochaine fois ne revînt. Mais cela, nul prophète — même celui que vénérât Khadija — et encore moins Alain n'auraient pu le prévoir.

S'il fut moins compassé que l'accueil du personnel de Maxim's, celui de l'équipe de Shéhérazade fut tout aussi habile. Khadija et Alain se trouvèrent en face d'une « brigade russe » ainsi dénommée parce qu'elle n'était composée que d'Iraniens, de Turcs, de Marocains, de Français et peut-être — mais ce n'était pas très certain — de deux ou trois vieux émigrés ayant fait partie de l'authentique « brigade tsariste » dont les effectifs avaient fondu avec le temps qui fauche tout. Mais aucun de ces boyards sauvés du désastre ne pouvait se targuer de posséder la très authentique allure d'un prince Wladimir.

— C'est même à se demander, comme Alain en fit la judicieuse remarque à sa compagne, pourquoi le digne vieillard de l'hôtel de notre libre-échange ne trône pas à l'entrée de ce palais des Mille et Une Nuits organisées ? Ne penses-tu pas qu'il y serait tout à fait à sa place ?

— C'est aussi mon avis, chéri, mais je crois que le noble Russe de notre intimité est plutôt un indépendant qui aime la solitude et qui doit préférer les gratifications remises de main à main plutôt que les pourcentages prévus sur une addition - coup de massue...

Alain eut un sourire : décidément — bien qu'elle semblât découvrir à chaque instant une foule de choses et de lieux inconnus pour elle — Khadija possédait un sens rare : celui qui permet de subodorer les petits calculs des hommes. Les filles de Tunis sont filles d'instinct.

Le décor prêtait à la rêverie, rappelant la lourdeur nécessaire des draperies et du carton-pâte mise à la mode par Serge de Diaghilev dans ses irremplaçables Ballets russes. Par bonheur, les éclairages irisés étaient discrets, empêchant de trop remarquer la poussière qui s'était accumulée sur les tentures depuis l'ouverture de l'établissement... Admirable poussière qui apportait à l'ensemble décoratif de ce cabaret, comme aux seins des cariatides en plâtre des avant-scènes de certains théâtres vétustés, la glorieuse patine sans laquelle un établissement ne parvient pas à imposer ses titres de noblesse.

L'orchestre, lui, était exceptionnel : de loin le meilleur et le plus « typique » des orchestres russes dans lequel le chef était né à Reims, le premier violon à Belleville, le violoncelliste en Hollande, le roi du cymbalum en Roumanie,

le pianiste peut-être rue de Leningrad? Un orchestre qui avait compris depuis des années que la musique d'ambiance d'un cabaret de nuit doit être exactement celle que recherche le client au moment où il pénètre dans l'établissement. Dès qu'ils aperçurent le sari de Khadija, les musiciens se lancèrent avec fougue dans l'Ouverture du Calife de Bagdad... Ne fallait-il pas respecter le grand principe de la réussite commerciale qui exige qu'une femme, ayant le type ou le costume du Moyen-Orient, devait être accueillie sur des rythmes de mélopées orientales; un Américain venu pour un Congrès par une *Marche de Souza*; un Italien par un tendre *O Sole mio* ou une alerte tarentelle; un Espagnol par quelques airs de *Carmen*; un Autrichien par une valse de Strauss; un Polonais par une valse de Chopin; un Allemand par une marche tyrolienne; un Portugais par un nostalgique *fado*... Quant aux Français, s'il y en avait quelques-uns d'égarés dans ce caravansérail de luxe, ils n'auraient qu'à se contenter des dernières rengaines au goût du jour. Chacun, selon sa provenance et ses origines, devait recevoir, en flots d'harmonie, un peu de l'âme de son pays... Le grand art, pour les troubadours syndiqués de l'orchestre, consistait à deviner, dès l'entrée de nouveaux clients, d'où *ils pouvaient bien* débarquer.

Khadija avait eu droit au *Calife de Bagdad* qui offrait l'incalculable avantage de ressusciter la cité prestigieuse où la belle *Schemselnihar* avait su animer, et de quelle façon, des nuits enchantées.

Le Champagne choisi par Alain ne fut toujours pas du *Perrier-Jouet* et la rêverie des amants, interrompue par toutes les pérégrinations de la soirée douce, put reprendre...

— Si nous dansions, chérie ?

— Tu y tiens absolument? Ne crois-tu pas que nous aurons tout le temps de le faire quand nous ne trouverons plus rien à nous dire ? Et je n'aime pas tellement la danse... Je préfère regarder se trémousser les autres : c'est très instructif! C'est fou ce qu'on peut découvrir de sentiments cachés chez un couple qui danse.

— Et tu ne dois pas beaucoup aimer que l'on devine tes pensées les plus secrètes? Vois-tu, ce qui m'arrive, Khadija, est assez curieux : plus cette nuit s'avance, et moins j'ai l'impression de te connaître !

— Cela ne t'enchanté pas ? Même si nous devions vivre de longues années ensemble, il ne faudrait jamais que nous nous connaissions complètement... Les amants ont tort de vouloir tout découvrir l'un de l'autre. Fatalement, s'ils jouent trop à ce jeu dangereux, le moment arrive où ils n'ont vraiment plus rien à s'apprendre : c'est la faillite de leur amour... Puisque tu as voulu m'amener ici, dans ce décor qui évoque avec plus ou moins de bonheur les fastes de Bagdad — mais qui les ressuscite quand même un peu à condition d'avoir beaucoup d'imagination! — je vais te raconter — avec en fond sonore la plainte des violons, l'histoire d'une belle esclave qui fut présentée par un marchand à un roi de Perse...

— J'étais sûr que ce lieu t'inspirerait! J'écoute ton histoire, ma Khadija.

... L'esclave était la plus belle qu'ait jamais vue ce roi. Mais quelque protestation d'amour qu'il lui fit, et quoi qu'il pût dire pour l'obliger d'ouvrir la bouche et de parler, l'esclave demeurait muette, les yeux baissés, sans regarder son nouveau maître. Celui-ci pensa : « Serait-il possible qu'Allah eût formé une créature aussi belle, aussi parfaite, aussi accomplie, et qu'elle eût la grande lacune d'être muette ? » Il interrogea le marchand qui lui dit : « Sire, je ne l'ai ni vue ni entendue parler plus que Votre Majesté ne vient de le voir elle-même ! » Craignant que sa belle esclave n'eût quelque sujet d'affliction, le roi tenta de la distraire... Pour cela, il fit venir des musiciens, comme tu le fais ce soir pour moi, qui jouèrent et chantèrent des mélodies. Cela réjouit le roi, mais la belle esclave ne sembla prendre aucun goût à ces divertissements et conserva les yeux baissés. A la fin, le roi, de plus en plus amoureux, l'allongea auprès de lui et en fit son amante.

« Le lendemain, elle ne parla pas davantage, ni les jours suivants. Les semaines, les mois s'écoulèrent; le roi était de plus en plus fou d'elle, de ses caresses, peut-être aussi de son silence... Au bout d'une année, un soir où il était auprès d'elle, il lui dit : « Ma belle, je ne puis deviner ce que vous pensez. J'ai cependant fait le sacrifice des femmes que j'avais dans mon palais : je les ai toutes renvoyées pour que vous restiez la seule. Et cependant, vous ne m'avez pas dit un seul mot pour me marquer que vous m'en aviez quelque obligation. Mais comment pourriez-vous me le dire, si vous êtes muette? Hélas, je ne le crains que trop après un an entier pendant lequel je vous ai priée cent fois par jour de me parler, et où vous avez gardé un silence si affligeant pour moi? S'il n'est pas possible que j'obtienne de vous cette consolation, fasse le ciel au moins que vous me donniez un fils pour me succéder après ma mort! Je me sens vieillir tous les jours... »

« A ce discours la belle esclave qui, selon sa coutume, avait écouté le roi, toujours les yeux baissés — et qui ne lui avait pas seulement donné lieu de croire qu'elle était muette, mais même qu'elle n'avait jamais ri de sa vie — se mit à sourire et rompit enfin son silence en avouant : « Sire, je ne puis vous donner une plus grande satisfaction qu'en vous annonçant que je suis enceinte de vos œuvres. Je souhaite, comme vous, de toute mon âme que ce soit un fils.

»

« En apprenant cette révélation, le roi fut transporté de joie et décida d'affranchir son esclave pour l'épouser. Ce furent d'immenses fêtes dans tout le royaume de Perse et la nouvelle souveraine ne cessa plus de parler, voulant sans doute rattraper les heures de silence qu'elle s'était imposées. Elle parlait de tout et de rien, à propos de futilités, fatiguant son entourage et le roi lui-même. Jamais en Perse on n'entendit femme plus bavarde, ni plus jacassante! Enfin l'enfant naquit : ce ne fut qu'une fille... Les premiers vagissements de la fillette étaient perçants, se répandant dans le palais, couvrant même les bavardages de sa mère. Alors le pauvre roi se boucha les oreilles et s'enfuit dans ses jardins en répétant : « Fasse Allah que mafille devienne muette ! Ce ne sera qu'à ce prix que plus tard elle pourra peut-être se faire épouser! » Mon

histoire est finie, Alain.

— Veut-elle dire que toi aussi, depuis que nous nous connaissons, tu aurais dû te taire ?

— Je crois que c'eût été préférable. Je n'ai que trop parlé...

— Mais tu ne m'as encore presque rien dit de toi ! Je ne sais pas, par exemple, comment tu as pu apprendre à devenir une aussi merveilleuse maîtresse en amour?

— Ce sera bien la seule chose que je ne t'expliquerai jamais... Maintenant emmène-moi! Je n'en puis plus de tout ce bruit organisé et de cette parade perpétuelle où tu m'as entraînée depuis que je t'ai retrouvé au Harry's Bar. Je ne veux plus voir personne d'autre que toi... Il faut absolument que nous nous retrouvions seuls ! Maintenant que tu m'as exhibée un peu partout, tu dois être satisfait!

— Je te ramène chez toi ?

— Je t'ai dit que je voulais rester avec toi.

— Eh bien, justement : pourquoi ne pas aller chez toi puisque tu m'as dit que tu étais une femme libre?

— Je crains qu'en comparaison de tous ces lieux de luxe que tu as voulu me faire découvrir, mon chez-moi ne te paraisse bien modeste! Après cette soirée, peux-tu imaginer celle que tu considères comme étant ta princesse d'Orient, vivant dans un cadre médiocre, dans une chambre sans confort et sans aucun mystère? Sûrement non, chéri! Ce serait pour nous deux commettre la plus folle des erreurs... Essayons de ne pas tuer trop vite le mystère !

— Tu ne voudrais tout de même pas que nous retournions dans l'hôtel où nous nous sommes connus?

— Ah, non! Ce serait beaucoup trop tôt... Gardons la chambre aux glycines en réserve, comme le Perrier-Jouet... Et chez toi, comment est-ce ?

— Chez moi?

Il se tut un instant avant de répondre :

— Après tout, tu as raison : nous pouvons très bien aller chez moi...

— Pourquoi as-tu hésité? Aurais-tu peur de quelque chose?

— Je n'ai peur de rien, chérie.

— Par exemple de la présence éventuelle d'une autre femme qui t'y attendrait?

— Je t'ai dit que, moi aussi, j'étais libre.

— Tu as souvent emmené des femmes chez toi?

— Pas plus que chez Maxim 's...

— Ce n'est guère rassurant pour moi !

— Tu ne me croirais certainement pas si je te disais que tu es la première vraie femme qui va venir chez moi ! Ce n'est pas cela qui me gêne : les autres... enfin celles qui t'ont précédée... Elles sont venues, mais aucune n'est restée.

- Elles s'y ennuyaient donc tant que cela?
- Je crois qu'elles n'auraient pas demandé mieux que de s'installer, mais moi je n'ai pas voulu... Je tenais à conserver mon indépendance.
- Aurais-tu l'impression que je cherche à te la retirer?
- Oui, parce que tu n'es pas une femme banale. Sans que tu aies même voulu le faire, tu as déjà réussi à m'enchaîner par une foule de petites choses, ne serait-ce que par cet art que tu as de raconter des histoires ! Je sais que c'est assez bête, mais j'aime tes contes et je crois que j'aurais déjà beaucoup de mal à m'en passer... Et puis, il y a toi!
- Tu as peur que si j'entre dans ton intimité, je n'en parte plus? Eh bien, rassure-toi : je saurai m'en aller le jour où il le faudra. C'est de toi seul dont tu as peur ! Oses-tu tenter l'expérience?
- Viens...

Elle ne sembla pas être le moins du monde intéressée par la décoration et par l'ameublement de l'appartement. L'ensemble constituait cependant une réussite rare, le goût étant sûr. Ce qu'il y avait de plus agréable dans ce refuge d'une solitude masculine, c'était que l'on sentait que l'homme avait tout choisi lui-même : aussi bien la teinte gris trianon des murs du living-room que le tissu de velours rouge foncé des doubles rideaux. On ne trouvait pas, dans cet intérieur agréablement cossu, la moindre trace du passage d'un décorateur patenté qui aurait imposé sa loi et ses idées discutables en disant : « Ici, cher monsieur, je placerai une commode Louis XVI, là des fauteuils anglais, sur ce mur une tapisserie d'Aubusson — que je ferai éclairer indirectement par un projecteur : ça fera beaucoup d'effet! Quant à vos tapis, je les veux avec des dessins ultra-modernes... »

Le seul meuble qui parut fasciner Khadija fut l'immense canapé du living-room : à peine entrée dans la pièce, elle courut s'y blottir en s'y recroquevillant sur elle-même dans un coin après avoir jeté ses sandales l'or sur la moquette. C'était comme si elle avait enfin trouvé un refuge, loin de tous ceux qui n'avaient fait que l'observer et la détailler pendant la soirée.

- Désires-tu boire quelque chose ?
- Nous avons assez bu comme cela, Alain... Viens près de moi.

Sans qu'il eût rien demandé, elle avait commencé à dénouer ses cheveux en retirant les innombrables épingles cachées qui les retenaient. Et, brusquement, ce fut un torrent de cheveux noirs qui déferla autour de son visage avant de se répandre, en une course irréelle, beaucoup plus bas que la taille. Alain était émerveillé :

- Pourquoi ne me les as-tu pas montrés déjà hier au soir au lieu de les garder jalousement emprisonnés dans un chignon?
- Parce qu'il y a un moment pour chaque chose... Je t'ai dit que l'art des vrais amants était de ne pas tout révéler d'un seul coup.
- Jamais je n'ai vu d'aussi beaux cheveux...
- Dans mon pays on disait d'eux : Chêâre-Kaïfa-El-Harire...

- Traduis-moi vite!
- Des cheveux comme de la soie...
- Mais quelle longueur ont-ils ?
- Cinquante-cinq centimètres... Quand je suis arrivée à Paris, il y a deux ans, ils atteignaient dix centimètres de plus... J'ai dû les faire couper.
- Pourquoi avoir commis un tel crime ?
- Mon chéri, je ne trouvais pas un seul coiffeur à Paris qui voulût bien me les laver ! Quand je vivais dans ma famille à Tunis, j'avais une servante attachée à ma personne et dont la principale occupation était de me coiffer : elle passait chaque matin plus de deux heures à ce travail !
- C'est admirable, une femme qui peut perdre autant de temps à se faire coiffer!
- Que crois-tu donc que font toutes les Parisiennes qui passent leur vie chez leur coiffeur ? Seulement la majorité d'entre elles s'est laissé convaincre qu'il fallait se faire couper les cheveux et acheter ensuite des perruques ! J'ai quand même réussi à sauver du massacre une bonne partie de ma chevelure... Mais quelle lutte ce fut ! Je ne l'ai gagnée qu'en n'allant plus chez le coiffeur et en me coiffant moi-même : j'y gagne encore du temps et surtout des moments de silence !
- Fais-moi une promesse ! Jure-moi que plus jamais tu ne feras couper un seul centimètre de ces cheveux !
- Puisque je te plais ainsi, c'est promis. D'ailleurs, en ce moment, ils repoussent...
- Ils représentent une vraie force de la nature ! Répandus sur ce canapé, comme ils le sont maintenant, ils sont aussi émouvants qu'insolents.
- Mais ce n'est rien, cela ! Si tu avais vu ceux de ma mère !
- Pourquoi parler au passé ? Ne m'as-tu pas dit qu'elle était vivante ?
- Oui, mais elle s'est fait couper les cheveux...
- Elle aussi ? Et dans son pays ?
- Elle n'a pas écouté les mauvais conseils d'un coiffeur ! La raison pour elle a été différente. Elle a sacrifié tous ses cheveux le jour de la mort de mon père : après les avoir coupés au ras du cou, elle les a mis dans le cercueil de son mari. Ce n'était pas une promesse qu'elle lui avait faite, mais le geste de deuil d'une bonne épouse arabe. Elle et mon père se sont adorés... Devine quelle était la longueur des cheveux que ma mère a ainsi déposés sur le linceul de mon père ? Un mètre soixante-douze ! Ma mère, qui est très grande pour une femme puisqu'elle mesure un mètre soixante-quinze, avait des cheveux qui tombaient jusqu'à ses talons. Le jour de son mariage, elle les portait dans le dos : ce fut la plus belle mariée de toute la Tunisie.
- Et comment se coiffe-t-elle aujourd'hui ?
- Elle porte ses cheveux très courts, selon la coupe que vous appelez en France « à la garçonnette ». Cela lui va d'ailleurs très bien.
- Elle doit quand même regretter ses cheveux ?
- Elle ne regrette que son époux.

Il caressait les merveilleux cheveux en répétant :

—Alors cela s'appelle Chéâre? C'est très doux, Chéâre... Comment pourrais-je te dire que ce soir, encore plus qu'hier et moins que demain sans doute, tu es véritablement pour moi la brune « aux yeux noirs incendiaires ».

—J'ai trop souvent entendu ce compliment qui n'est qu'un cliché... Je suis sûre qu'un garçon comme toi pourrait trouver mieux! Pourtant, si tu me le disais en arabe, il aurait une autre résonance... Répète après moi : Samra...

—Samra...

—Ça veut dire brune... Ensuite : Ouâa Aïnouha Kahla Tichââl Kiife...

Docile, il prononça lentement :

—Ouâa Aïnouha Kahla Tichââl Kiife...

—C'est très bien, chéri... Tu viens de dire : aux yeux noirs brûlants...

Ajoute : Ech-cherara...

—Ech-cherara...

—Comme la braise... Tu vois que tu parles ma langue!

—J'ai l'impression que c'est avant tout une langue d'amour.

—Pas plus que le français... Mais quand un rouni la parle, pour nous les femmes arabes, c'est agréable, très doux même... Beaucoup moins rude que lorsque nous écoutons les hommes de notre race! D'abord vous, les rounis, vous n'avez pas peur de parler d'amour. On croirait même que c'est le seul sujet de conversation qui vous intéresse vraiment.

—Quand la femme est jolie comme toi, c'est certain... Mais il y a des femmes avec lesquelles nous n'avons aucune envie de parler d'amour!

—Quel genre de femmes ?

—Toutes celles qui ignorent la sensualité... Et il en existe beaucoup plus qu'on ne pourrait le croire, même en France!

—Ce qui est terrible dans mon pays et dans le Moyen-Orient, c'est qu'au fond les hommes y sont à la fois trop rudes et trop brutaux... Chez nous, on ne parle jamais de ht, ni de couchage : ce sont là des choses secrètes que l'on ne prononce qu'à voix basse, entre les quatre murs d'une chambre où l'on a le droit de faire l'amour... Dans les grandes familles et chez les gens bien élevés, le soir des noces, le marié ne déshabille et ne prend sa femme que dans le noir.

— Ce qui ne me conviendrait pas du tout !

— Je m'en suis aperçue hier...

— Mais n'est-ce pas merveilleux, Khadija, de voir une femme qui s'abandonne au plaisir ?

— Si tu disais des choses pareilles dans mon pays, tu y serais très mal considéré! C'est d'ailleurs pourquoi tu me plais... En Afrique du Nord, il arrive encore que le mari ne connaisse pas sa femme avant le mariage : tout a été prévu depuis longtemps et organisé par les familles sans que l'on ait même demandé l'avis des futurs époux.. C'est ainsi qu'il y a des maris qui ne s'aperçoivent que le lendemain de leurs noces, quand le jour revient, que leur

femme est jolie!

— Et si par hasard elle est laide?

— Cela arrive aussi... C'est alors la déception pour la vie! Mais enfin, on peut aimer une femme qui n'est pas jolie... Si les époux finissent par se plaire, tout va bien! Sinon, la femme devient très vite passive : elle n'éprouve ni désir ni satisfaction physique à s'accoupler avec un mari qui lui indiffère... C'est presque toujours le moment où un roumi se présente...

— Ces roumis !

— Il est venu d'Europe — le plus souvent de France, d'Italie, d'Espagne, d'un pays latin — pour prendre cette femme dont les sens sont inassouvis et il devient son véritable époux tout en n'étant que l'amant. Ce sont nos légendes qui font croire que les Orientaux sont des hommes plus raffinés que les autres : c'est vrai pour certaines choses et même pour la façon de vivre, mais pas pour l'amour! Sur une couche, ou dans le lit, les roumis — et spécialement vous, les Français — savez faire preuve d'une délicatesse et d'une habileté, pour nous initier, qui nous apportent l'extase que nous ne connaîtrions pas si nous ne faisions l'amour qu'avec nos compatriotes.

— C'est l'une des raisons pour lesquelles tu as quitté ton pays ?

— C'est l'une des raisons...

— Permets-moi de te dire que je la trouve plutôt sympathique, et même assez flatteuse pour nous !

— Ni toi ni les autres roumis n'avez de raisons de vous enorgueillir : c'est un état de fait dont vous avez la chance de bénéficier. La nature vous a voulus ainsi... Quand l'une de nous devient amoureuse d'un roumi, elle l'est moralement et physiquement à un point inimaginable ! Et si elle est l'épouse légale d'un Arabe, celui-ci est vraiment trompé complètement. L'appellation cocu qui fait sourire chez vous, et qui a fait la fortune de vos auteurs de théâtre comique, se traduit chez nous par tahane. Mais quand l'une de nous fait son époux arabe tahane avec un roumi, je te garantis que ce n'est pas du vaudeville ! C'est pourquoi l'homme arabe se montre très méfiant vis-à-vis du roumi. Il cache le plus possible sa femme : c'est un authentique jaloux. Les nouvelles lois font que les femmes d'Afrique du Nord ne sont plus contraintes à se voiler la face. En Tunisie même, le président Bourguiba a tout fait pour nous européaniser! Mais cela ne plaît qu'à moitié aux maris arabes dont beaucoup déplorent que leurs femmes ne soient pas maintenues davantage dans l'état de semi-esclavage où elles étaient il n'y a pas encore si longtemps.

— En somme, dans ce domaine-là, tu n'éprouves aucun regret d'être venue vivre parmi nous ?

Elle ne répondit pas directement à la question, préférant continuer à parler des hommes de son pays :

— S'ils sont souvent tahane, c'est qu'ils l'ont vraiment voulu... Ils ont encore très peu d'égards pour la femme qui, à leurs yeux, n'est qu'une sorte de bête de somme. Ils se moquent éperdument qu'elle éprouve du plaisir en amour : ils préfèrent même qu'elle ne ressente rien! La seule chose importante

pour un mari arabe, ce sont ses joies physiques à lui ! Tu peux comprendre que, dans de telles conditions, la nuit de noces devienne une véritable hantise pour la vierge qui va être prise. Car les filles se marient vierges chez nous... Est-ce un bien, est-ce un mal ? Sommes-nous plus attardés que vous, les Occidentaux, sur ce point ou, au contraire, avons-nous raison de conserver certaines règles bibliques ? Qui pourrait le dire ? En tout cas, ni toi ni moi !

—La vierge m'a toujours fait peur. Certes, elle est très respectable... Tellement respectable que je connais» beaucoup de garçons, comme moi, qui n'ont aucune envie de la déflorer... En France, c'est là un désir qui hante surtout les hommes plus mûrs... Peut-être que, en vieillissant, ils croient pouvoir retrouver un regain de vitalité en s'accouplant avec les jeunes beautés d'une génération qui les balayera un jour?

—Sais-tu qu'en Tunisie, pendant la nuit de noces, le mari ne prend aucune précaution avec la virginité de sa femme ? Il n'a pas à avoir d'inquiétudes, puisqu'il sait que, si elle n'était pas vierge, elle ne lui aurait pas été proposée pour épouse. Et il la transperce véritablement sans prêter attention à ses cris de douleur. Si elle souffre ce n'est pas sa faute à lui, mais celle des «préparatrices aux mariages »... Oui, chéri, c'est chez nous une profession! Elle est tenue par des matrones qui, dès que la date de la cérémonie a été fixée, ont la mission délicate de s'occuper de très près de la future mariée...

« Généralement, ces vieilles femmes opèrent deux par deux, constituant une étrange équipe qui commence par s'enfermer avec la jeune fille pour Pépiler de la tête aux pieds en ne laissant sur son corps aucun poil superflu, à l'exception de la chevelure et des sourcils. Ce résultat est obtenu grâce à des applications de cire chaude que l'on retire ensuite brusquement en arrachant les poils qui s'y sont collés. Si la jeune fille pousse des hurlements, c'est le signe infaillible qu'elle a la peau sensible et qu'elle fera une bonne amante... Si elle n'a pas un système pileux trop développé, l'opération ne demandera qu'un jour ou deux, mais si la nature l'a gratifiée de poils abondants, cela pourra durer une bonne semaine ! Il faut alors agir avec beaucoup de doigté pour ne pas abîmer la peau. Sinon, le lendemain de la nuit de noces, les matrones encourraient les foudres du mari.

—Mais ce sont là des pratiques de sauvages !

—Crois-tu que, dans vos instituts de beauté ultramodernes, vos équipes d'esthéticiennes ne se rapprochent pas de nos matrones ?... Tu ne me croiras peut-être pas si je te disais que j'ai à Tunis une amie qui a passé toute sa nuit de noces à l'hôpital ! La raison en fut que son épileuse — dont j'ai soigneusement retenu le prénom, Nakaïa, pour ne jamais faire appel à ses services ! — avait agi avec une telle brutalité que lorsqu'elle arriva au sexe, qui était très fourni, en arrachant l'application de cire chaude, elle enleva tout : les poils, la chair et même l'hymen qu'elle déchira ! La jeune fille fut emmenée d'urgence à l'hôpital : en plus de la déchirure, elle avait été profondément brûlée.

Il fallut l'opérer et lui retirer tout son vagin. Depuis, c'est une femme qui

n'a jamais connu les joies de l'accouplement et qui est complètement insensible. Son fiancé l'a quand même épousée, mais elle est contrainte de vivre avec une concubine qui satisfait aux besoins physiques de l'homme : il a eu de cette maîtresse un enfant dont la femme légitime doit s'occuper. Il semble que, malgré cela, ils soient heureux à trois...

— Ça t'arrive souvent de faire de telles confidences ou d'avoir de semblables conversations avec tes amants ?

— Quels amants ?

— Voyons, chérie, me considérerais-tu comme étant un homme tout à fait sot ?

— Tu es pour moi l'amant dont j'ai besoin... C'est pourquoi je te dis ces choses qui te montrent ce à quoi j'ai échappé en m'enfuyant de mon pays...

— Cela signifierait-il que tu es arrivée vierge en France ?

— Oui.

— Et depuis ces deux années où tu y vis, que s'est-il passé ?

Elle répondit sans attendre et en le regardant bien en face :

— Il s'est passé que j'y ai découvert le plaisir, à défaut de l'amour... Maintenant, si tu le veux bien, Alain, tu vas t'occuper de moi comme sait le faire un roudi qui est doux, comme tu l'as déjà fait hier, et mieux encore... Avec toi, j'ai réussi à trouver enfin l'amour et l'amant.

Quand il se réveilla, le lendemain matin, il était seul dans son lit. Il lui fallut quelques secondes pour le réaliser, avant de se dresser, en appelant :

— Khadija !

Aucune réponse ne vint. Sautant du ht, il courut d'abord à la salle de bains, puis au living-room, ensuite à la cuisine, enfin dans le vestibule. Et il fut contraint de se rendre à l'évidence : Khadija n'était plus là, n'ayant laissé aucune trace de son passage. Il devenait fou, tournant en rond, espérant retrouver sur les coussins du canapé, dans le coin où elle s'était blottie et où elle avait dénoué ses cheveux, ne serait-ce que l'un de ces longs cheveux : c'eût été la preuve qu'elle était bien venue chez lui et qu'il n'avait pas été le jouet d'une hallucination. Mais il n'y avait pas trace de cheveux. Il n'y avait que le silence et l'abandon.

Et pourtant, il se souvenait très bien du déroulement des événements après qu'elle lui eut avoué : Avec toi, j'ai trouvé l'amour et l'amant... Il l'avait soulevée du canapé et portée dans la chambre pour la déposer sur le lit, répétant le geste de tendresse qu'il avait déjà accompli la veille dans la chambre aux glycines. Mais cette seconde fois, allongée, elle avait dit :

— Je sais, mon amour, que tu connais l'art de déshabiller une femme... Seulement tu n'y parviendras pas cette nuit tant que je serai couchée : tu ne pourras jamais me retirer ce sari si je ne me mets pas debout, parce que tu n'as jamais encore déshabillé une femme vêtue comme moi.

— C'est vrai !

— Pour toi cela va être plus qu'une nouveauté. Pour moi ce sera presque

une sorte de virginité.

Gracieuse et légère, elle avait quitté le lit et s'était placée au centre de la chambre. Puis après avoir retiré une broche d'or fixée à hauteur de l'épaule droite :

— Eh bien, approche-toi... Tu parais tout intimidé... Ça ne t'était jamais arrivé, pareille aventure? Prends dans chacune de tes mains les deux pans de ce sari et reste immobile. C'est moi qui bougerai. Tu vas voir comme s'est simple de déshabiller une Indonésienne...

— Elle se mit à tourner, telle une toupie vivante, en s'éloignant de lui. La pièce de soie se dévida sur plusieurs mètres de longueur. Quand ce fut fini, Khadija était déjà au fond de la chambre. Le sari était tombé, découvrant le corps entièrement nu. Abandonnant la soie, qui se répandit sur le sol comme un doux tapis de pourpre et d'or, il courut à elle et la prit à nouveau, frémissante, dans ses bras pour la ramener vers la couche qui s'imprégnerait de leur nouvelle soif d'amour.

— Le reste, il n'avait pas besoin de s'en souvenir : Khadija avait su être à nouveau la maîtresse. La dernière vision qu'il avait eue d'elle était celle d'un corps épuisé, serré contre le sien. Ensuite, lui aussi avait sombré dans le sommeil des amants.

— Désespéré, ne s'expliquant pas la fuite de sa compagne, il revint dans la chambre et là, posé sur la table de chevet, il aperçut un petit carré de papier. L'écriture était large, aérée, ne s'encomrant pas de mots inutiles :

— « Pardonne-moi! Il faut absolument que je rentre chez moi. Téléphone-moi vers midi, comme hier, pour me dire où et à quelle heure nous nous retrouverons ce soir. Ce matin, avant de partir, je ne veux pas te réveiller. Je t'aime d'être l'homme que tu es. Dors... »

— Il relut plusieurs fois le billet. Pourquoi avait-elle ressenti ce besoin de le quitter ? Et pourquoi cet abverbe impératif : absolument? Mais il fut quand même heureux : il entendrait sa voix à midi, il la reverrait dans quelques heures. Où allait-il cette fois pouvoir lui fixer rendez-vous ? Il était assez perplexe. Comment apparaîtrait-elle? Serait-elle une beauté d'Orient ou une élégante d'Occident? Il préférerait déjà de beaucoup la femme d'Orient... Mais Khadija ne pouvait pas, non plus, se promener dans Paris tout le temps en sari! Comment serait-elle coiffée? Quels bijoux porterait-elle? Quelles nouvelles histoires surtout allait-elle raconter? Il savait très bien que, depuis qu'il l'avait rencontrée, il n'avait plus vécu dans le temps... Il avait été ailleurs, très loin, dans une sorte de pays de rêve : vraiment, il était le prince roumi qui ne pouvait plus se passer de sa favorite...

LA DEUXIÈME BOUTEILLE

Wladimir l'avait bien dit à Madame : quand « Ils » revinrent à l'hôtel, ce ne fut pas la nuit qui suivit leur première visite à la chambre aux glycines, ni la suivante, mais une année plus tard, jour pour jour, le 5 octobre...

Après l'accueil du veilleur de nuit qui exultait de joie à l'idée que ses prévisions s'étaient révélées justes, les amants s'étaient retrouvés, enfin, devant une bouteille de *Perrier-Jouet* 59 « bien frappé », comme l'avait annoncé le prince.

Le premier geste d'Alain fut de remplir un verre et de l'offrir à sa compagne :

— Tu vois que nous avons bien fait d'attendre une année avant de boire une bouteille de cette marque et de ce cru. Cela nous a porté bonheur...

— C'est vrai : nous avons été très heureux.

— Et ce n'est rien à côté de ce que va être la nouvelle année qui commence pour nous ce soir... Ne trouves-tu pas que c'est merveilleux de ne pas imiter tout le monde et de faire débiter l'année le jour où nous nous sommes connus? Le 1^{er} janvier ne me dit plus rien du tout, tandis que le 5 octobre!

— As-tu remarqué le couple qui descendait l'escalier alors que nous le montions ?

— J'ai surtout regardé la femme : elle était vulgaire.

— Comme c'est drôle : moi j'ai observé l'homme ! Il ne valait guère mieux que la femme ! Mais as-tu entendu ce qu'elle lui a dit après que nous nous fûmes croisés ?

— Non...

— « Si les bourgeoises s'en mêlent, il n'y a plus de travail possible pour nous ! »

— Parce qu'elle t'a prise pour une bourgeoise? Avoue que c'est plutôt amusant! Après tout, peut-être l'es-tu devenue depuis que tu vis avec moi... Et peut-être aussi ne m'en suis-je pas rendu compte... Il va falloir faire attention, Khadija, parce que je déteste les bourgeoises ! Ce serait épouvantable que tu te sois transformée à ce point !

— Ne crois-tu pas que mon passé devrait être pour toi le meilleur garant de mon avenir de femme ?

Un soupçon d'inquiétude, mêlée d'une pointe de curiosité, passa dans le regard d'Alain qui ne répondit pas. Elle poursuivit :

— Ce qui a dû donner une telle impression à cette fille est mon manteau de vision.

— Tu trouves que ça fait très « bourgeoise », un vison ? Ça fait cossu, mais c'est tout! Je connais beaucoup de bourgeoises qui n'en posséderont jamais alors que des putains patentées en ont de toutes les gammes : visons sauvages, visons noirs, visons blancs et même visons à la fourrure platine comme, le tien... Il faut reconnaître d'ailleurs que cette teinte convient admirablement aux femmes très brunes.

— Ça m'amuse d'avoir été prise pour une bourgeoise par cette professionnelle : ce qui prouve que, en une année, on change... Mais toi aussi, Alain, tu t'es embourgeoisé à ne vivre qu'avec moi. Avant notre rencontre, tu allais d'aventure en aventure et de femme en femme... N'est-ce pas déplorable, pour un homme à succès, de se stabiliser ainsi ? Une nouvelle fois, il resta silencieux.

— J'étouffe dans ce manteau, Alain! Je sais que c'est très élégant de boire du Champagne alors que l'on est encore « environnée » : cela fait cocktail-party... Aide-moi quand même à le retirer! N'oublie pas que c'est le jour anniversaire : celui où tu dois renouveler tous les gestes que tu as eus d'instinct la première fois où nous nous sommes trouvés face à face dans cette chambre. Pour le verre de Champagne, c'est déjà fait. Mais te souviens-tu que tu m'avais déshabillée alors que j'étais déjà allongée sur ce lit qui doit toujours grincer ?

Il appuya sur le sommier :

— Tu as raison : il grince toujours... C'est ce qui lui donne ses titres de résistance.

— Te souviens-tu aussi que, le lendemain de cette première nuit, tu m'as encore déshabillée chez toi, mais que j'ai dû me mettre debout dans la chambre pour que tu puisses dérouler mon sari?

— Comment l'oublier ?

— Pourtant depuis, tu ne m'as plus jamais déshabillée le soir! Serait-ce parce que, à force de vivre ensemble, on finit par perdre les bonnes habitudes?

— Non, Khadija. J'attendais tout simplement que la date de l'anniversaire revînt. Je pense que le fait de ne te déshabiller qu'une fois par an donne plus de valeur au geste.

— C'est très gentiment exprimé. Alors j'attends...

Il la prit dans ses bras, tout habillée, et la déposa sur le lit qui — miracle ! — ne grinça pas. Puis il s'assit au pied du lit pour la contempler un long moment en silence avant de dire :

— Ne m'en veux pas si j'attends encore avant de te mettre nue mais je crois justement que, ce soir, notre plus grand plaisir doit être celui de l'attente... Nous prolongeons le désir de cette nuit qui va raffermir notre amour par un recommencement complet... Mais pour que celui-ci soit une réussite complète, il nous faut faire le point.

— Je ne comprends pas !

— ... Une sorte d'examen de conscience au cours duquel, avant de

redevenir tout à fait amants, nous essaierons de revivre les moments essentiels que nous avons connus pendant cette première année d'existence commune.

— Mais tu as été tous les jours mon amant et moi ta maîtresse pendant toute l'année !

— Bien sûr! Seulement tu verras que ce sera encore mieux tout à l'heure quand viendra le moment où je te déshabillerai... Souviens-toi d'abord de ce qui s'est passé le lendemain de la nuit où tu t'es enfuie de chez moi pendant que je dormais.

— Je t'avais laissé un message...

— Mais pas d'adresse. Je n'avais qu'un numéro de téléphone pour te réveiller à midi alors que si j'avais su où tu habitais, dès mon réveil, je t'aurais fait porter des fleurs.

— Tu t'es rattrapé depuis : tous les jours, grâce à toi, je suis merveilleusement fleurie...

— Oui, mais ce n'est plus chez toi. C'est chez nous ! Le jour de» ta fuite matinale, il a fallu que j'attende midi...

— Allô? C'est toi?

—Mais oui, chéri. Qui veux-tu que ce soit?

— Je ne sais pas... Quand on téléphone à une jolie femme qui est partie de chez vous en vous annonçant, sur un billet griffonné en hâte, qu'il fallait absolument qu'elle rentrât chez elle, on a le droit d'être un peu inquiet... Enfin, je suis content de t'entendre. Quel est le programme pour ce soir?

—Le tien...

— Veux-tu que nous nous retrouvions, comme hier, à 20 heures?

— Avec joie! Où cela?

— As-tu une idée?

— Tu connais tous les endroits sympathiques de Paris. Moi je ne suis qu'une touriste ici.

— Dis plutôt que tu es une propagandiste pour ton pays! Ce serait peut-être plus simple que nous nous retrouvions au bar du Ritz?

Il pensait : comme cela, si elle est aussi élégante qu'hier, elle n'y sera pas déplacée.

— Ah, non! Je ne tiens pas du tout à revoir toutes les vieilles caricatures « made in U.S.A. »... Je préfère nettement le Harry's Bar : au moins là, les gens sont naturels.

— C'est d'accord pour le Harry's Bar, à 20 heures?

— Qu'est-ce que tu vas faire jusque-là?

— Mais ce que j'ai déjà fait ce matin : travailler! Tu n'as pas l'air de te douter que j'ai un bureau...

— Quel est l'homme qui n'a pas son bureau ? Et qu'est-ce que tu manigances dans ce bureau?

— Je ne manigance pas : je fais des affaires.

— Quelles affaires ?

— Je t'expliquerai cela en détail... Tiens, si tu veux une précision, je

dois déjeuner avec un confrère belge.

— Un confrère? Qu'est-ce qu'il fait?

— Des affaires comme moi ! Plus exactement, il vend du matériel lourd pour grands travaux : des caterpillars, des grues, des bétonnières...

— Et tu les lui achètes ?

— Exactement!

— Ça t'intéresse, ce commerce?

— Ça ne m'intéresse pas mais, financièrement, c'est intéressant.

— Alors, c'est différent! Il ne me reste plus qu'à te souhaiter, ainsi qu'à ton Belge, bon appétit...

— Alain ? Tu es sûr que ton Belge n'est pas une Belge ?

— Je ne mêle jamais les affaires et l'amour : la journée est pour le travail, la nuit pour le plaisir... Serais-tu jalouse?

— Déjà à un point que tu ne peux imaginer! Tu m'aimes toujours ?

— Je t'aimerais davantage si tu ne t'enfuyais pas d'aussi bonne heure le matin.

— Je ne pouvais pas faire autrement : moi aussi je travaille, figure-toi!

— Quel genre de travail ?

— Mon métier est très banal.

— Te permet-il au moins de vivre ?

— Je mentirais si je disais le contraire.

— Il te passionne ?

— Cela dépend des jours...

— En tout cas, à voir tes mains, ce n'est sûrement pas un métier manuel !

— J'ai horreur de tous les genres de machines, les petites et les grosses que tu achètes à des Belges... Et tu as bien vu ce matin, en te réveillant, que je savais écrire à la main!

— Chérie, pardonne-moi, mais je vais être obligé de te quitter : « mon » Belge ne va pas tarder à arriver.

— Alain, si toi tu as mon numéro de téléphone, moi je ne puis te joindre nulle part : je n'ai ni celui de ton appartement ni celui de ton bureau.

— Veux-tu les noter tout de suite?

— Non : tu me les donneras ce soir.

— De toute façon, tu as déjà mon adresse depuis cette nuit.

— Si tu crois que j'ai remarqué où tu m'emmenais! C'est toi seul qui m'intéressais.

— Même ce matin, en partant, tu n'as pas eu la curiosité de regarder le numéro de mon immeuble et le nom de ma rue?

— Même pas !

— Tu es une femme exceptionnelle... Je commence à t'aimer très fort !

— Moi aussi... A ce soir.

Le déjeuner avec le Belge fut suivi d'une longue conversation à l'hôtel où ce dernier avait élu domicile à Paris : le Claridge. Vers 17 heures, toujours

dans l'appartement occupé par le Belge, ils avaient mis au point les dernières modalités de leurs accords. Le Belge déclara :

— J'ai pour principe de toujours sceller une affaire conclue par un double scotch... Accompagnez-moi : nous allons descendre le prendre au bar. Il était difficile de refuser.

Quand ils se retrouvèrent au bar, devant deux whiskies, ils entendirent, provenant d'un salon voisin du rez-de-chaussée, les flonflons d'un orchestre.

— Qu'est-ce que c'est? demanda le Belge au barman.

— Le thé-dansant, monsieur... Il a lieu tous les jours de 16 heures à 19 h 30.

— En Belgique, ça existe aussi, mais nous, hommes d'affaires, nous n'avons jamais le temps d'y aller. C'est réservé à nos femmes qui adorent également, entre deux danses, déguster beaucoup de gâteaux à la crème.

— A Paris, monsieur, ce n'est pas tout à fait la même chose, répondit le barman. Certes, on sert à ces thés-dansants des consommations qui sont obligatoires, mais la clientèle y mange rarement : elle vient vraiment pour danser.

— Il y a de jolies filles ?

— Il y a un peu de tout, monsieur.

L'œil égrillard, le Belge se retourna vers Alain :

— Si nous allions y faire un tour? Ce serait au moins plus gai que ce bar où il n'y a personne et que je trouve lugubre.

Après une courte hésitation, Alain répondit :

— Je ne suis pas très au courant de la vogue des thés-dansants en Belgique mais ici, à Paris, ils sont complètement passés de mode depuis longtemps... Certes, il en reste quelques-uns fréquentés par une certaine clientèle, mais pas ce que j'appelle la belle clientèle : celle-là sort plutôt le soir et, si elle veut danser, elle va dans les clubs ou dans des discothèques. Il y a tellement de choses plus intéressantes à faire l'après-midi!

— Peut-être pour vous, cher ami, pas pour moi qui, en terminant mes accords avec vous, ai réalisé la seule chose qui m'intéressait ici et pour laquelle je suis venu à Paris. Maintenant, j'ai du temps devant moi : mon avion ne repart ce soir qu'à 23 heures. Aussi avais-je l'intention de faire un bon dîner. Seulement dîner seul à Paris, c'est triste! Si je pouvais trouver Pâme-sœur qui accepterait mon invitation, ce serait plus gai...

— Malheureusement, ce soir, je suis déjà retenu par un engagement.

— Mais ce n'est pas avec vous que je veux dîner! Nous venons déjà de faire ensemble un déjeuner d'hommes. Vous ne trouvez pas que cela suffit ? Je préférerais ce soir la compagnie d'une dame, jolie autant que possible... Vous savez bien : l'une de ces toutes charmantes qui appartiennent à la réputation d'accueil de Paris.

— Je comprends, mais je crains que vous ne la trouviez pas dans un thé-dansant!

Le barman intervint :

— Monsieur, votre ami n'a pas tout à fait tort. Il arrive que de très jolies femmes seules viennent parfois à nos thés-dansants...

— Je sens que je brûle! s'exclama le Belge. Venez avec moi, cher ami : nous pouvons toujours regarder... S'il n'y a rien d'intéressant, je vous libérerai et j'irai chercher ailleurs. Mais s'il se trouve une femme attrayante, et qui ne soit pas trop farouche, nous l'inviterons.

— A danser?

— Vous ne savez donc pas danser?

— Cela m'arrive, mais jamais à pareille heure ! De plus, croyez bien que je vous laisserai volontiers l'exclusivité de cette dame... On m'attend à mon bureau.

— Vous ne savez pas à quel point je suis timide!

— Un Belge timide?

— Accompagnez-moi seulement cinq minutes à ce thé-dansant. Après, vous partirez.

— Nous aurons peut-être l'air un peu moins ridicules en entrant à deux. On nous prendra pour de joyeux copains en quête d'aventure passagère... Tandis qu'un homme qui entre seul dans un thé-dansant est suspect.

— Pourquoi?

— Il ne peut y venir que pour deux raisons... Parce qu'il recherche, par n'importe quel moyen, une compagne : ce n'est alors qu'un pauvre type qui essaie, grâce au truchement de la danse, de compenser son manque de succès personnel auprès des femmes... Ou bien ce n'est qu'un aventurier, auquel on donne souvent le nom d'un poisson, qui tente sa chance auprès des femmes dominées par le démon de midi.

— Et si ce n'était simplement qu'un homme normal, comme moi, qui veut passer quelques heures agréables?

— Je ne voudrais pas vous décevoir à l'avance, mais ça m'étonnerait bien que celles-ci pussent commencer dans ce thé-dansant! Allons-y tout de même, ne serait-ce que pour satisfaire votre curiosité.

L'atmosphère et la décoration de l'immense salle — il n'était même pas possible de donner à un pareil hall la dénomination de salon — où avait lieu le thé-dansant, étaient véritablement stupéfiantes pour l'époque. On pouvait croire avoir fait, à travers le temps, un retour en arrière de près d'un demi-siècle. Rien n'était d'aujourd'hui : ni les glaces recouvrant les murs pour donner à l'ensemble l'apparence d'un «Palais des Mirages» de 1921, ni le mobilier, ni l'orchestre dont la prudence instrumentale était comparable à celle de la phalange de Maxim's, ni le personnel qui paraissait avoir été transplanté directement d'un vieil hôtel de la Promenade des Anglais à Nice, ni la piste de danse, ni surtout ceux qui s'y entassaient en dansant mal et en piétinant avec conviction. Car il y avait foule...

Une foule qui ne ressemblait à aucune autre foule d'établissement de plaisir. Mais était-ce véritablement un établissement de ce genre et n'aurait-on pas eu plutôt l'impression de se trouver dans un « établissement de labeur » ?

Celui-ci était partout, se lisant sur les visages de chaque danseur, homme ou femme : les hommes cherchaient à plaire aux dames, les femmes minaudaient pour les messieurs. C'était à qui des deux, dans le couple assorti par le seul hasard d'une invitation à une table, réussirait à se montrer le plus gracieux, le plus sautillant, le plus spirituel aussi... C'était la séduction rythmée tour à tour par de nostalgiques sambas et les éternels slows.

Il y avait aussi, au cours de chaque thé-dansant, le moment divin, annoncé par le chanteur de l'orchestre et qui s'intitulait « le quart d'heure de charme »... Celui-ci était réservé au tango. Et parmi tous les tangos, l'un d'eux « Jalousie » — illustre depuis l'arrivée des premiers chanteurs argentins et joueurs de bandonéons en Europe au lendemain de la guerre de 1914-1918 — continuait à susciter les plus tendres ravages dans les cœurs esseulés. Les femmes, pour la plupart assez mûres, s'attendrissaient; leurs cavaliers, nettement plus jeunes, s'enhardissaient... C'était le moment crucial qui déciderait de la suite des événements, le thé-dansant n'étant que le prétexte, une sorte de prélude commercialisé, qui permettait aux êtres de se trouver grâce au miracle de la danse, de se frôler de très près et finalement de s'accoupler en d'autres lieux. Le soir, dans les clubs ou dans les discothèques, il y a toute une clientèle, généralement jeune, qui n'y vient danser et se trémousser que parce qu'elle aime la danse. Dans les thés-dansants, la danse n'est qu'un moyen permettant les rencontres. Il est plus facile à un homme de dire à une femme « Pouvez-vous m'accorder cette danse? » que « Si nous allions passer un moment ensemble? » Et pour la dame, qui n'est venue là que pour entendre la seconde question, il est plus correct de répondre oui à la première.

Quand Alain et son Belge, avide de goûter à certaines joies de Paris, entrèrent dans le hall du thé-dansant, c'était le quart d'heure de charme. L'orchestre répandait la mollesse voulue pour que les danseuses pussent s'abandonner à la volupté naissante, les lumières étaient suffisamment tamisées afin que les visages fussent à peine visibles dans la masse compacte de couples qui s'entassaient sur la piste. Il ne restait, assises mélancoliquement solitaires à quelques tables, que les dames « laissées pour compte », et alignés debout, en rang — prouvant par cette attitude même qu'il étaient prêts à subir l'inspection détaillée de toutes les femmes qui voudraient bien d'eux — les néophytes mâles de la galanterie dansante : les hésitants, les timides, les boutonneux, les myopes, les gigolos en puissance... Perdu dans cette cohorte et se sentant de plus en plus ridicule avec son Belge bon vivant, Alain, lui aussi, était debout, observant les bienfaits, ou les méfaits, du quart d'heure de charme. Et tout à coup, il crut avoir une hallucination : dans la demi-pénombre répandue sur la piste de danse, il venait d'entrevoir un visage de femme, de très jolie femme — peut-être était-ce pourquoi il l'avait remarquée dans le lot ? — qui dansait, très amoureusement blottie contre son cavalier, bouche contre bouche, perdue dans une sorte d'extase, totalement indécente dans le mépris absolu qu'elle semblait avoir pour les couples qui

l'environnaient ou pour le qu'en-dira-t-on!

La gracieuse silhouette disparut dans la foule meublant la piste, mais Alain avait déjà repéré que cette beauté brune portait une excitante petite casquette de velours noir, posée sur sa tête d'une façon assez impertinente qui lui donnait un chic fou. Et, s'échappant de la casquette, émergeant sur la nuque, on pouvait apercevoir un bloc de cheveux noirs serrés dans un catogan. C'était ce dernier détail surtout qui avait frappé Alain. La visière de la casquette, baissée sur le front, ne lui avait pas permis d'apercevoir les yeux. Quant à la bouche, collée contre celle du partenaire, on ne pouvait que la deviner attirante, sensuelle, gourmande de tout... Alain n'avait pas eu le temps non plus de détailler l'heureux élu de cette danseuse : de dos, il lui avait paru grand, dominant la femme d'une bonne tête, portant une chevelure encore fournie, mais grisonnante.

Il n'eût pas paru convenable de se précipiter seul sur la piste et d'y écarter les danseurs, les uns après les autres, pour atteindre le seul couple fascinant et vérifier si, oui ou non, il y avait erreur sur l'identité de la jolie femme. Il n'était pas question non plus d'inviter l'une des « laissées-pour-compte » pour l'entraîner dans la bousculade du quart d'heure de charme et se rapprocher progressivement du couple de la femme brune et du danseur à cheveux poivre et sel. Il n'y avait qu'à attendre que les langoureuses figures du tango et la loi de rotation, imposée sur la piste, aient ramené le couple dans le champ visuel. Ce fut long : Alain trépignait d'anxiété, d'inquiétude, peut-être aussi de rage contenue. A ses côtés le Belge bougonnait :

—Vous aviez raison et ce barman est un âne : en fait de jolies femmes, nous avons beaucoup mieux à Bruxelles !

Mais Alain se moquait d'une comparaison aussi désobligeante pour l'orgueil parisien. Brusquement, le Belge lui saisit le bras en s'exclamant :

—Enfin, en voilà une ! Celle-là me conviendrait tout à fait... Malheureusement elle est en main. Les femmes qui vous plaisent sont toujours aux autres !

—Qu'est-ce que vous en savez? répondit Alain, hargneux.

Car la femme, désignée par son complice « en affaires », était la dame à l'affolante casquette. Et la casquette coiffait, sans aucun doute possible maintenant, Khadija... Une Khadija extrêmement élégante qui, en plus de la casquette, portait un tailleur noir, dont la coupe, moulant la taille, était très éloignée de la confection... Une Khadija qui paraissait avoir perdu toute la pudeur et toute la retenue qui ajoutaient encore à son charme, la nuit précédente, quand elle était en sari... Une Khadija qui semblait avoir complètement oublié qu'elle avait été quelques heures plus tôt la maîtresse d'Alain, pour s'abandonner publiquement à ce point dans les bras d'un danseur! Celui-ci — Alain le remarqua au passage — pouvait avoir la cinquantaine, mais une cinquantaine nullement décatie : ce n'était ni un apprenti gigolo ni sans doute un habitué des thés-dansants. On aurait plutôt pensé de lui : « C'est un monsieur comme il faut qui s'est égaré là, comme le

Belge, en quête d'une aventure et qui a rencontré la compagne de quelques heures. »

— Elle est rudement bien, cette femme-là! Surenchérit le Belge. Vous ne croyez pas que je pourrais l'inviter à la prochaine danse ?

—D'abord, mon cher, ce ne sera plus le quart d'heure de charme... Ensuite, soyez certain que c'est une femme accompagnée. Cet homme-là est son amant... ou son mari.

Alain ressentit un pincement au cœur en prononçant cette dernière appellation : son mari! Après tout, cet homme pouvait faire un mari convenable pour Khadija... Plus tout jeune, et très présentable. Mais s'il était vraiment son époux, prolongerait-elle ainsi le bouche à bouche ? Et pourquoi lui aurait-elle menti à ce point, à lui, Alain, affirmant à plusieurs reprises qu'elle était une femme libre?

De toute façon, le choc était là et c'était lui seul, Alain, qui l'encaissait. Le Belge insistait :

—Une femme mariée ne viendrait pas ici avec son mari!

—Alors c'est son amant ! Regardez la façon dont ils se tiennent en dansant! Ils en sont répugnants. S'ils le pouvaient, ils feraient l'amour sur la piste...

—Moi, je trouve cela plutôt excitant ! Cette femme-là doit avoir un tempérament de feu!

—Assez ! Si cela vous intéresse à ce point, vous n'aurez qu'à aller le lui demander vous-même.

—Non, mais je vais me renseigner auprès du personnel. De deux choses l'une : ou c'est une cliente de passage, qui n'est encore jamais venue ici ainsi que l'homme qui l'accompagne, et je n'aurai aucune chance... Ou bien c'est une habituée, peut-être même une professionnelle qui cherche fortune, et, dans ce cas, je tenterai ma chance! Qu'est-ce que représentera une soirée pareille dans mes frais généraux? Deux bons dîners et quelques billets de cent francs : autrement dit, rien du tout! Et si cette mignonne sait se montrer compréhensive, je n'hésiterai pas à mettre le paquet... Après tout, personne ne m'attend à Bruxelles. Je puis très bien ne reprendre un avion que demain! Mon cher, nous avons eu une excellente idée de venir ici. Vous ne trouvez pas ?

— Excellente idée... Si vous le permettez, maintenant que vous pensez avoir trouvé l'âme-sœur, je préfère me retirer. Mon travail m'attend.

— Restez encore deux minutes pour voir ce que va nous dire le maître d'hôtel.

— Vous ne saurez pas vous y prendre pour le faire parler. Je vais encore vous rendre ce service...

Alain se dirigea vers l'un des garçons, assez éloigné du Belge pour que celui-ci ne pût entendre la conversation. Au bout de quelques instants, après avoir glissé un billet dans la main de celui qu'il avait interrogé, il revint vers son ami :

— Pas de chance ! C'est une femme mariée qui vient de temps en temps ici avec son époux et qui ne danse toujours qu'avec lui. Vous n'avez aucune chance avec elle et vous risqueriez, si vous vous aventuriez à l'inviter à danser, de recevoir une paire de claques du monsieur : il est bien bâti et il n'a pas l'air commode ! A votre place, mon cher, je porterais mes convoitises ailleurs. N'avez-vous pas repéré dans la foule une autre femme qui vous plaise ?

— Il n'y a qu'elle !

— On peut dire que vous êtes aussi buté en amour qu'en affaires... Alors, nous n'avons plus qu'à partir. Vous avez encore le temps de trouver : les Champs-Élysées, sur lesquels donne la façade de cet hôtel, sont très fournis à cette heure... Vous devriez essayer et cela m'étonnerait que vous terminiez votre soirée parisienne en solitaire.

— C'est bien ma veine ! dit le Belge en sortant. Je danse très mal, mais j'aurais quand même aimé me risquer dans un tango passionné avec une femme qui a une bouche pareille ! Et ses mains, vous les avez remarquées ? Elle les avait enlacées autour du cou de son mari pour lui caresser la nuque !

— Je vois que vous n'en avez pas perdu une bouchée ! Ils étaient arrivés à l'extrémité de la galerie qui sert d'entrée à l'hôtel. Alain prit congé :

— Au revoir, cher ami, je vous souhaite un bon voyage de retour à Bruxelles.

— Vous ne m'en voulez pas de vous avoir demandé de m'accompagner dans ce dancing ?

— Pourquoi vous en vouloir ? On s'instruit tous les jours...

Quand il se retrouva seul, débarrassé du Belge, Alain se remémora son dialogue avec le garçon du Claridge.

« — Dites-moi : la jeune femme brune, qui danse en ce moment et qui porte cette casquette en velours noir, vient-elle souvent ici ?

« — Assez souvent, monsieur.

« — Elle vient seule, ou accompagnée ?

« — La clientèle d'un thé-dansant, qu'elle soit féminine ou masculine, arrive généralement seule...

« — Vous ne me comprenez pas très bien : je vous demande si le monsieur qui danse en ce moment avec elle est toujours avec elle, lorsqu'elle vient ?

« — Mais non, monsieur ! C'est un client que je vois d'ailleurs pour la première fois aujourd'hui, et qui l'a invitée à danser comme vous auriez pu le faire si vous étiez arrivé avant lui.

« — Parce qu'elle se laisse inviter à danser ?

« — Comme toutes les dames qui sont ici ! Sinon, pourquoi viendrait-elle ? Maintenant si monsieur désire faire la connaissance de cette dame, je pourrais

lui transmettre discrètement un message après le quart d'heure de charme.

« — oh, non ! Si vous croyez qu'elle m'a remarqué ! Elle est beaucoup trop absorbée par son cavalier actuel...

« — Elle nous a laissé aussi son numéro de téléphone, mais à condition que nous ne le transmettions qu'à des hommes bien.

« — On voit tout de suite que c'est une femme qui sait choisir... Son numéro? Je vais toujours le noter : ça peut être intéressant... »

Après avoir indiqué le numéro, qu'Alain griffonna en hâte sur un bout de papier, le garçon précisa :

« — Mais il ne faut pas appeler avant midi, ni après 14 heures.

« — En somme, au moment du déjeuner? C'est très pratique... Merci, mon ami... Ah! Un dernier renseignement : avez-vous idée de quel pays elle peut être? Ce n'est pas une Française ?

« — j'ai entendu des habitués, qui la connaissent très bien, se confier entre eux qu'elle viendrait des Antilles...

« — Ah?... Tenez : ceci pour vous remercier de votre amabilité. »

Il lui avait donné le billet. Mais il avait pris soin de dire au Belge tout autre chose que ce qu'il venait d'apprendre. S'il avait rapporté la vérité, le Belge se serait entêté et aurait attendu pour inviter la jeune femme... Khadija avec ce rustre ? Ça, pour rien au monde ! Il est vrai que celui avec lequel elle dansait ! Mais, au moins, celui-là, Alain ne le connaissait pas et ne traitait pas d'affaires avec lui ! Et l'homme, quel qu'il fût, importait peu. Ce qui comptait, c'était la conduite de la femme. En sortant du thé-dansant, il y avait de quoi être effondré. Au premier accès de rage, survenu quand il l'avait reconnue sur la piste de danse, succédait maintenant un désarroi complet. Il ne savait plus du tout où il en était ! Dans moins de trois heures, il avait à nouveau rendez-vous au Harry's Bar avec Khadija. Il l'avait quittée le matin, ou plus exactement c'était elle qui l'avait quitté, après qu'elle eut passé toute la nuit avec lui et qu'elle eut été pour la seconde fois son amante. Quand il lui avait téléphoné à midi, dans ses dernières paroles, avant qu'elle ne raccrochât l'appareil, elle lui avait laissé entendre qu'elle commençait à l'aimer très fort.. Cinq heures plus tard, il la retrouvait — sans que ni lui ni elle ne l'aient prévu — en train de danser plus qu'amoureusement dans les bras d'un homme d'une certaine allure. Le seul avantage d'Alain, dans cette rencontre fortuite, était que Khadija ne l'avait pas vu : elle ne cherchait d'ailleurs à voir personne. L'unique personnage qui l'intéressait était celui avec lequel elle dansait. Mais n'est-ce pas très grave de danser bouche à bouche avec un inconnu qui vient de vous inviter?

La première conclusion était que Khadija n'était qu'une professionnelle, comme n'importe laquelle des filles qui constituaient le fond de roulement de l'hôtel où ils avaient passé leur première nuit. Mais comme elle était plus fine, elle avait su se montrer plus habile en feignant l'ignorance des lieux. Alain avait la conviction que s'il retournait seul à cet hôtel questionner le vieux veilleur de nuit, celui-ci finirait par lui avouer que la jolie brune ne lui

était pas inconnue.

Elle s'était moquée de lui — c'était surtout cela qu'il ne pardonnait pas — jouant les princesses du Moyen ou de l'Extrême-Orient alors que le garçon du Claridge avait dit : « J'ai entendu des habitués, qui la connaissent bien, se confier entre eux qu'elle venait des Antilles. » Elle pouvait en effet, être une très jolie Quadeloupéenne ou Martiniquaise : l'ascendance négroïde lui avait donné la peau brune et satinée, les attaches des mains et des chevilles fines, la base des narines épatée. Mais il y avait certainement un mélange : il ne pouvait pas exister en elle que des origines noires. Elle avait, au grand maximum, une moitié ou un quart de sang de couleur. L'autre moitié ou les trois quarts pouvaient être de sang arabe : un Arabe qui se serait accouplé avec une Noire, ou le contraire... Mais d'Indonésie, il n'y en avait certainement point ! Le récit du grand-père, éleveur de chevaux, enlevant la grand-mère danseuse sacrée, n'était qu'une pure invention due à la fécondité d'une imagination débordante. Pourquoi Khadija avait-elle menti ainsi ? Et dans quel but ? Pour le séduire sans doute davantage...

Ce qui était assez troublant, à aucun moment Khadija n'avait parlé d'argent ou de « difficultés financières passagères » comme le font généralement les femmes de métier. Sans doute avait-elle jugé préférable d'attendre d'avoir « ferré à fond » son nouvel amoureux et de s'être rendue indispensable pour réclamer la grosse somme ou même exiger le mariage ? Elle était une joueuse-née, capable de risquer les plus gros coups au baccara de l'amour. C'était peut-être pourquoi il y avait en elle quelque chose de passionnant que, jusqu'à cet instant, Alain n'avait pu s'expliquer ? Pour la première fois depuis longtemps, il se trouvait en face d'une aventurière de grande classe. Mais comment comprendre alors qu'elle allât chercher des clients éventuels dans un thé-dansant ? Le procédé avait quelque chose d'archaïque et de périmé qui ne convenait pas à une telle femme.

Le numéro de téléphone indiqué par le garçon était bien celui qu'elle lui avait donné à lui, Alain... Et les prescriptions avaient été identiques : ne pas appeler avant midi pour permettre à la belle de se reposer... Alain enrageait à la pensée qu'il avait eu droit au même horaire téléphonique que n'importe quel inconnu ayant repéré la jeune femme dans un dancing ! Il se sentait berné et bafoué. A un moment il pensa ne pas se rendre au rendez-vous de 8 heures au Harry's Bar pour donner une bonne leçon à cette fille qui ne valait pas mieux qu'une autre : elle l'y attendrait longtemps et l'attente serait pour elle salutaire. C'est tout ce qu'elle méritait ! Mais il revint sur cette décision, préférant avoir une bonne explication : il se sentait très bien placé pour attaquer et pour la confondre dans son mensonge. Il se promettait aussi quelques savoureux moments.

Savoureux ? Plus l'instant où il allait la revoir approchait et plus il était indécis, presque perdu. Il arriva au Harry's Bar avec un bon quart d'heure d'avance et il s'installa à la même table que la veille, au fond de la salle, pour avoir tout le loisir de l'observer quand elle entrerait et traverserait le bar. Si

elle portait la casquette noire, et il n'y avait aucune raison pour qu'il n'en fût pas ainsi, elle obtiendrait à nouveau un grand succès de curiosité auprès de la clientèle. Succès moins original que celui de la femme en sari, mais plus typiquement parisien. Il fallait reconnaître une chose : cette femme savait s'habiller... Mais s'appelait-elle réellement Khadija ? Alain ne savait plus, ne croyait plus à rien de ce qu'elle avait dit... En y réfléchissant, elle ne lui avait pas dit tellement de choses ! Il lui en avait même fait le reproche et elle avait répondu en souriant que, pour être heureux, des amants devaient savoir conserver l'un vis-à-vis de l'autre un certain mystère... Ah ! ça ! Pour une femme mystérieuse, cette fille brune l'était ! Alain était quand même décidé à faire tomber son « mystère » à elle...

A 8 heures, prouvant une fois de plus son exactitude, elle passa la porte à battants et il y eut, comme la première fois, un silence de quelques instants dans l'atmosphère toujours aussi enfumée. Le plus étonné de tous les clients fut certainement Alain : celle qui s'avavançait tranquillement vers lui, avec un regard limpide et sans se préoccuper le moins du monde des murmures flatteurs qui accompagnaient son passage, ne portait ni la casquette de velours ni le tailleur à la coupe impeccable. La casquette impertinente avait été remplacée par un turban blanc laissant à peine entrevoir la naissance des cheveux sur le front : turban dont la hauteur grandissait la femme tout en accentuant l'ovale du visage. Un grand manteau, blanc également, enveloppait la silhouette en lui donnant une certaine ampleur. Et, du bas de ce manteau, émergeaient les jambes d'un large pantalon de soie noire, faisant pyjama du soir. Sous le manteau, Khadija portait en effet l'un de ces pyjamas, mis à la mode par Mme Chanel, et qui ne peuvent habiller qu'une très jolie femme à la démarche sûre.

C'était un autre genre de femme mystérieuse qui venait de pénétrer dans le *Harry's Bar*. L'Indonésienne au sari pourpre et or s'était transformée en une authentique beauté du Moyen-Orient : le turban et les pantalons de soie évasée évoquaient les belles esclaves des soirées du Bosphore ou des nuits de Bagdad. C'était Schemselnihar elle-même qui venait troubler la béatitude des buveurs de bière, des fumeurs de pipes et des amateurs de hot dogs. C'était l'invasion pacifique du monde arabe dans un pub anglais. Alain dut faire un réel effort pour accueillir Khadija avec un sourire comparable à celui qu'elle arborait : l'un de ces sourires apaisants que connaissent seules les consciences tranquilles.

—Tu es véritablement ravissante ! fut l'accueil d'Alain.

—Plus jolie qu'hier ?

—Toujours plus jolie... Si je te disais que j'ai la conviction que tu es plus belle ce soir à 20 heures que cet après-midi vers 17 heures, tu ne me croirais pas ?

—Je te croirais... On est toujours plus belle quand on est avec l'homme

que l'on désire.

Alain ravala sa salive : le toupet de cette femme dépassait toutes les limites. Pas un trait de son visage n'avait bougé quand il lui avait posé la question : elle était restée sereine. La force de dissimulation des femmes est incroyable, pensa-t-il avant de demander :

— Je ne t'ai pas réveillée trop tôt ce matin ?

— Tu es un ange : c'était parfait !

— Tu te réveilles toujours aux alentours de midi ?

— Ne préfères-tu pas les femmes qui se lèvent tard parce qu'elles se couchent tard ? Et n'est-ce pas là l'un des canons de la beauté qui dure : rester au lit le matin ? Il faut toujours respecter les lois de la beauté... Sinon on devient très vite une vieille chose ratatinée, comme les Américaines du **Ritz**.

— Et qu'est-ce que tu as fait après ton réveil, ma chérie ?

— Pas grand-chose... J'ai pris mon petit déjeuner, je me suis baignée — si je le pouvais, je vivrais dans une baignoire ! — je me suis coiffée — et tu as pu te rendre compte que ce n'était pas un petit travail ! — j'ai pensé enfin à la façon dont je devrais m'habiller ce soir pour te faire honneur... Cela demandait de longues réflexions : est-ce réussi ?

— C'est un triomphe ! Je ne sais même pas comment je vais oser sortir avec une femme aussi élégante, ni où nous allons trouver un restaurant qui soit digne de nous... Ce qui me stupéfie, c'est l'extrême variété de ta garde-robe.

— J'ai tout ce qu'il faut...

— Aussi je me demande pourquoi, le soir où nous nous sommes rencontrés, tu te promenais dans Paris avec un tailleur aussi modeste ?

— Parce qu'il y a des jours, et des soirs, Alain, où il faut savoir rester modeste... Tout dépend de ce qu'on a l'intention de faire !

— Ce soir-là, tu avais vraiment l'intention de faire une rencontre ?

— Oui et non... Les rencontres ne sont pas toutes bénéfiques !

— En somme, tu n'es pas sortie de chez toi aujourd'hui ?

— Juste pour faire quelques courses... Pourquoi ? m'aurais-tu téléphoné à nouveau dans l'après-midi ?

— Je ne me le serais pas permis : tu aurais pu croire que je te surveillais et, si j'y réfléchis, je n'ai aucune raison de le faire ! Après tout, tu n'es pas ma femme !

— Je le suis un peu quand même ! Avoue...

— Je ne sais plus, Khadija.

— Comment tu ne sais plus ? Aurais-tu déjà oublié ce qui s'est passé entre nous ?

— C'est justement pour cela que je ne sais plus !

— Tu me fais l'effet d'être un garçon assez compliqué.

— Il n'y a pas plus simple que moi !

— Et toi, qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?

— Comme je te l'ai dit à midi au téléphone, j'ai reçu mon marchand de matériel belge... Entre nous, il est aussi lourd que son matériel, le bonhomme !

Je l'ai emmené déjeuner dans un petit bistro du quartier des Ternes.

— Tu m'y emmèneras un jour?

— Peut-être... Et, après le déjeuner, nous nous sommes rendus à son hôtel pour ratifier nos derniers accords.

— Ensuite?

— Tu es bien curieuse ! Je suis retourné à mon bureau avant de venir t'attendre ici. Voilà ma journée... Tu vois qu'elle a été aussi simple que la tienne.

— Tu es sûr de ne m'avoir rien caché?

— Absolument certain!

— Je veux bien te croire.

— Attends pourtant avant d'avoir une pareille foi ! J'avoue avoir omis un petit détail, qui n'a pas grande importance en lui-même, mais qui n'est pas dénué de piquant.' Vers 17 heures mon Belge avait soif, ce qui doit lui arriver assez souvent ! Nous sommes descendus au bar de l'hôtel prendre deux scotches. Là, entendant de la musique dans un salon voisin, nous avons eu la curiosité de nous y rendre. Sais-tu ce que c'était ? Un thé-dansant !

Reconnais que c'est à peine croyable, à notre époque, que des institutions pareilles puissent encore exister ! Eh bien, tu me croiras si tu le veux : c'était archicomble ! Les danseurs s'écrasaient sur la piste.

— Où était-ce ?

— Au Claridge...

Il avait lâché négligemment le nom de l'hôtel, sans paraître y attacher aucune importance, tout en observant la jeune femme. Une lueur de stupeur passa vite dans le regard brillant, mais ce ne fut qu'un éclair. Presque aussitôt, elle retrouva son impassibilité d'Orientale. Et ce fut avec le plus grand calme qu'elle demanda :

— Cela ne t'a pas donné envie de danser ?

— Ma foi non ! Il est vrai qu'il y en avait d'autres, sur la piste, qui ne s'en privaient pas ! Le Belge et moi nous avons même été fascinés par un couple d'une jeune femme très brune et d'un homme aux cheveux grisonnants. Il dansaient, littéralement collés bouche à bouche... Le Belge a trouvé cela excitant, moi un peu moins... Il est vrai que la femme te ressemblait tellement ! Elle portait un tailleur noir, très élégant, et une adorable petite casquette de velours de la même teinte... Dis-moi, chérie, m'aurais-tu caché que tu avais une sœur jumelle ?

— Ça t'ennuie de m'avoir vue au Claridge ?

— Je l'avoue... Et toi, cela ne te gêne pas que je t'aie vue ?

— Nullement ! Ça devait se produire un jour ou l'autre... Si ça n'avait pas été là, c'eût été ailleurs... Alors, autant que tu sois tout de suite renseigné !

— Mais je ne te demande rien.

— Tu es pire, Alain ! Tu as soigneusement préparé ton coup. Mes félicitations : c'est plutôt réussi.

— Pourquoi t'être moquée de moi ?

— En quoi me suis-je moquée ? Comme tu l'as très bien dit tout à l'heure : je ne suis pas ta femme... Après quarante-huit heures, nous ne sommes pas encore grand-chose l'un pour l'autre... Alors ?

Il resta silencieux.

— Tu ne dis rien ? Que préfères-tu ? Que je m'en aille ou que je reste ?

— Avant tout, pour une fois réponds franchement à une seule question : de quel pays es-tu ?

— Je te l'ai dit : je suis née à Tunis.

— Tu n'as jamais eu de Noirs dans ta famille ?

— Si j'en avais, ça ne me gênerait pas, mais je ne l'ai jamais entendu dire.

— Alors tu n'es pas née aux Antilles ?

— Certainement pas ! Pourquoi cette question saugrenue ?

— Parce que, au Claridge, tu as la réputation, parmi là* clientèle et le personnel, de venir de là-bas...

Elle éclata de rire, un rire très franc, avant de répondre :

— C'est ce que j'ai fait croire à tous les imbéciles rencontrés à ce thé-dansant depuis que je le fréquente.

— Il y a longtemps que tu y vas ?

— Un peu plus que tu ne pourrais le croire... Par la faute de ma couleur de peau, il n'y a jamais eu de client, quand il commençait à me parler pendant une danse, qui ne m'ait dit : « Je raffole des femmes de couleur, surtout lorsqu'elles ne sont pas trop noires comme vous... Je suis sûr que vous êtes martiniquaise ! » Si j'avais avoué la vérité, il aurait été déçu : c'était uniquement une Noire métissée qu'il recherchait en moi et pas une autre femme ! A ceux qui me voulaient martiniquaise, je répondais que j'étais de la Guadeloupe, et l'inverse ! Ainsi pour eux, je débarquais toujours des Antilles... Ils étaient satisfaits et j'obtenais tout ce que je voulais.

— C'est-à-dire ?

— De l'argent, mon chéri... Je t'ai dit ce matin, au téléphone, que moi aussi je travaillais... Tu connais maintenant ce travail ! As-tu d'autres questions à me poser ?

— Oui...

— Et tu tiens à ce que cet interrogatoire continue ici, dans ce bar ?

— Pas spécialement.

— Tu ne trouves pas qu'il y a un peu trop de monde à nous épier ? Essayons de paraître encore amants même si, après que je t'aurai tout dit, nous ne devons plus jamais nous revoir.

— Je suis déjà fixé sur l'essentiel... A propos : Khadija, c'est bien ton prénom ?

— C'est mon prénom... Décidément, la confiance ne règne plus !

— Avoue que tu as fait tout ce qu'il fallait pour la tuer ?

— Moi ? Je n'ai rien fait... Je ne t'ai pas encore tout dit, voilà tout ! Ceci, parce qu'il y a des choses que je n'avais pas à te confier, ne te connaissant pas assez... Mais sois tranquille : maintenant tu auras tout le paquet ! Peut-être le

regretteras-tu? Tant pis!

— Nous pourrions peut-être aller chez toi où tu me raconterais la suite ?

— Nous ne pouvons pas aller chez toi parce que je n'ai pas de chez moi...

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— La vérité. Cela aussi, je te l'expliquerai... Mais si tu crains de m'emmener chez toi maintenant que tu sais ce que je fais, il serait tout indiqué de retourner dans la chambre aux glycines !

— Ah, non ! Je vais finir par croire que cet hôtel nous a porté malheur.

— Tu changeras d'avis dans quelque temps... Nous allons chez toi ?

— Ce sera encore là où nous serons le plus tranquilles.

— Et puis c'est charmant, chez toi, Alain ! Je n'ai pas eu le temps de te le dire cette nuit, mais j'y ai pensé... Tu as du goût!

Et comme il la regardait, ahuri de son aplomb, elle ajouta :

— Sais-tu ce qui m'a le plus enchanté dans cet appartement? On sent que, même si beaucoup de femmes s'y sont succédé, aucune d'elles n'a encore réussi à s'y incruster. C'est très sympathique pour moi.

— Pour toi?

— J'ai bien l'intention d'y rester...

— Ah, ça? Tu es folle?

— Complètement, mon amour! Viens...

Elle s'était pelotonnée à nouveau dans le coin du grand canapé après avoir, comme la veille, jeté à terre ses chaussures.

— Veux-tu un scotch ? demanda-t-il.

— Tu crois que ça facilitera ma franchise? Non. Je préfère répondre à jeun... Je t'écoute.

Il resta muet, embarrassé. Elle sourit :

— Avoue : tu as tellement de questions à me poser que tu ne sais pas exactement par laquelle commencer ? Veux-tu que je vienne à ton secours ?

— J'aimerais mieux...

— Nous allons d'abord mettre au point un détail, que tu semblés avoir complètement oublié, mais qui me tient à cœur... Quand tu m'as suivie avec ta voiture avant-hier soir, vers minuit, dans la rue — parce que c'est toi, Alain, qui m'a suivie, et nullement moi qui me suis fait suivre : il y a une grande nuance ! — et lorsque tu m'as abordée, je n'ai rien fait, ni surtout rien dit pour te « racoler » selon l'expression consacrée. Quand j'ai refusé de monter dans ta voiture, c'est toi qui as dit : *«La seule enseigne lumineuse que j'aperçoive d'ici est là-bas, de l'autre côté de la rue... »* Cette enseigne était celle de l'hôtel... Un hôtel où je t'ai dit n'avoir jamais mis les pieds avant : ce qui est toujours vrai. Mais je ne t'ai pas affirmé que je n'étais pas entrée dans d'autres hôtels du même genre! A aucun moment, depuis que nous avons fait connaissance, je

ne pense t'avoir donné l'impression que j'étais une femme innocente ou un prix de vertu... S'il en avait été ainsi, nous ne serions pas encore ensemble aujourd'hui : tu m'as dit toi-même que tu haïssais les bourgeoises.

— Tout de même, il y a une différence entre une bourgeoise et une...

— Putain ? Dis-le ! Le mot ne me fait pas peur... Je suis, en effet, une putain, mon bel Alain... Mais une putain d'une certaine envergure comme tu t'en es peut-être rendu compte?

— Tu es cynique.

— Je pense être vraie! Je n'ai aucune honte de ma profession puisque je n'en ai pas trouvé d'autre qui m'ait permis de vivre dans ton pays comme j'aime vivre, c'est-à-dire dans un certain luxe... Et précisément, parce que je suis une femme de ce genre ou, si tu préfères, de cet acabit, je tiens aussi à te faire remarquer que j'aurais pu te demander de l'argent, comme je le fais avec tous les autres hommes, sans exception! Eh bieu, mon chéri, tu es un privilégié : non seulement je ne l'ai pas fait, mais je ne le ferai jamais avec toi... Tu te demandes pourquoi? C'est très simple : parce que tu es le seul homme qui me plaise, et ceci depuis que je suis en âge de regarder les hommes. Ça peut te paraître assez surprenant, c'est cependant ainsi : tu as tout ce qu'il faut, gredin, pour plaire à une fille et particulièrement à moi ! D'ailleurs, que tu le veuilles ou non, je ne te suis pas indifférente... Ce que tu as ruminé tout à l'heure, avant mon arrivée au *Harry's Bar*, n'était qu'une bonne scène de jalousie... Je sais que ça t'a fait mal de me voir danser bouche à bouche avec un autre homme que toi! Eh bien, c'est excellent, pour l'avenir de notre amour. Mais, entre nous, tu as eu le plus grand tort de te mettre en transes pour une telle attitude de ma part.

— Serais-tu complètement inconsciente?

— Je t'ai dit que j'étais vraie! Nous reviendrons plus tard sur celui que tu as pris pour un rival... Mon pauvre Alain! Dis-toi une fois pour toutes que tu n'as aucun rival dans le cœur de ta princesse et que tu restes pour elle le rousin des rousins... Maintenant que ces petites mises au point indispensables ont été faites, m'estimant quitte à ton égard, je suis prête à répondre à toutes tes questions. Et, pour la seconde fois ce soir, je dis : parle...

— Je crois que ça me sera plus facile de commencer par la fin... Qui était cet homme à cheveux gris?

Elle rit de nouveau :

— Décidément, il a produit sur toi une forte impression! Malheureusement, j'ai le regret de t'apprendre que je ne le connaissais même pas tout à l'heure au moment où je suis arrivée au dancing. A peine m'étais-je assise à une table qu'il est venu m'inviter à danser : comme il m'a fait une aussi bonne impression qu'à toi, j'ai accepté... A quel moment m'as-tu vue?

— Pendant le quart d'heure de charme...

— Et cela t'étonne que j'aie dansé d'une façon aussi intime avec lui?

— Pour toi ça fait partie du charme?

— Si on exerce mon métier, il faut bien le faire, sinon ça ne vaut pas la

peine! Les hommes qui nous recherchent n'apprécient pas les filles à demi-mesure... H n'y a pas de « juste milieu » dans ce travail : c'est le triomphe ou le trottoir.

— Pourtant je crois me souvenir...

— ... que tu m'as rencontrée sur un trottoir? C'est exact! C'est même sans doute la raison pour laquelle tu es devenu mon amant. Tu m'as soulevée comme on le fait avec une fille de bas étage et j'avoue que ça ne m'a pas déplu! Les autres, c'est moi qui les choisis dans les endroits où ils ne sont venus que pour trouver une putain.

— Comme le thé-dansant?

— Comme le thé-dansant et comme beaucoup d'autres lieux dont je me garderai bien de te donner les adresses maintenant que je t'ai choisi.

— Parce que c'est toi qui m'as choisi?

— Sans aucun doute !

— Et tu es persuadée que nous allons rester amants ?

— Pendant un certain temps, oui.

— Mais pour cela il faudrait peut-être que tu changes d'existence?

—Je ne demande pas mieux. Si tu me gardes chez toi, je n'irai plus séduire aucun homme.

—La conversion totale?

—Plutôt l'amour...

—Et le repentir, Khadija?

—Toi, tu as du remords de tes innombrables aventures?

—Pas tellement!

—Alors pourquoi en aurais-je plus que toi ?

—Mais tu es une femme !

—Une femme qui devait vivre... Si tu me servais un verre de Champagne... J'espère au moins que tu en as chez toi?

—Oui, et même du *Perrier-Jouet*!

—Garde-le avec interdiction de le boire! C'est réservé pour l'hôtel quand nous y retournerons.

—J'ai aussi du *Lanson*.

—Va pour le *Lanson* ! Quand j'aurai bu, je te raconterai une belle histoire comme tu les aimes, c'est-à-dire longue...

—Celle d'une princesse?

—Ma propre histoire à moi... Je pense que, maintenant, tu peux la connaître.

Il ne fut pas long à rapporter une bouteille et des verres. Dès qu'il eut bu, il dit :

—Une fois de plus je t'écoute...

—Je ne reviendrai pas sur ce que je t'ai déjà expliqué de ma famille parce que tout est exact sur mes grands-parents et sur mon père. Je t'ai dit que celui-ci fut mon plus grand, sans doute même mon seul allié parmi les miens. Après sa mort, tout changea. Ma mère, qui est une femme exceptionnelle, ne m'a

jamais véritablement aimée : j'étais la fille aînée et la préférée de mon père. Je crois que ma mère a toujours été un peu jalouse d'un sentiment aussi marqué. Quand mon père est mort, j'avais vingt ans. Mais ce qui était terrible pour moi, on m'avait déjà fiancée, alors que j'avais à peine sept ans, avec un fils d'une très grande famille qui pouvait en avoir quinze. Le mariage fut prévu pour le jour de mes quatorze ans. Ma mère, qui s'était mariée au même âge, ne concevait pas, ni mes oncles et toute ma famille, que je pus convoler plus tard : dans nos familles, cela ne se faisait pas. Pour qu'une jeune fille dépassât cette limite sans se marier, ou il fallait qu'elle eût une tare, ou elle était inmariable... L'idée d'épouser ce garçon que je ne connaissais pas, et que je ne verrais pas avant le jour de mes noces, me parut odieuse. Cela devint chez moi une hantise. Je t'ai raconté comment les choses se passaient chez nous pour une jeune fille au moment du mariage : toutes mes amies d'enfance avaient été mariées ainsi et j'étais horrifiée. Je crois que si j'avais dû subir ces humiliations et ces douleurs, je me serais tuée ! Heureusement mon père vivait encore à cette époque et me protégeait. Je lui dois tout : c'est lui qui m'a fait donner une certaine instruction dans une école pour jeunes filles musulmanes dirigée par des religieuses françaises. Là je fus très heureuse, découvrant peu à peu les merveilles de votre civilisation et de votre culture. A douze ans je parlais même beaucoup mieux le français que l'arabe ! Aussi mon père décida-t-il de me donner un professeur spécial qui m'enseigna le bon arabe littéraire et non pas l'arabe courant. Quand le moment de mon mariage approcha, je dis à mon père que jamais je ne me marierais dans les conditions imposées aux jeunes filles de ma race et que je préférerais m'enfuir. Il me donna raison, mais ma mère ne me le pardonna jamais. Aussi me le fit-elle cruellement sentir six ans plus tard, quand mon père ne fut plus là.

« Nous étions pratiquement ruinés : à la suite de la longue entente de mon père avec les Français, qui quittaient la Tunisie, tous nos biens, qui étaient considérables et qui se composaient principalement de terres et de maisons, furent nationalisés et distribués à des militants du nouveau régime politique. Il me fallut travailler : ce qui ne me fit pas peur et offrit pour moi l'avantage inestimable de me permettre d'acquérir une indépendance relative à l'égard de ce qui restait de ma famille. J'entrai comme secrétaire bilingue, pour l'arabe et le français, à l'hôpital de Tunis. Je n'y fus pas malheureuse, mais mal payée. Je voulais surtout quitter ce pays où les hommes, ayant remarqué que je n'étais pas laide, commençaient à me poursuivre. C'était infernal ! Pour rien au monde je n'aurais hé ma vie à celle de l'un de mes compatriotes. Si je me mariais un jour, ce ne serait qu'avec un roumi. Seulement, quand on appartient à une vieille famille, même ruinée, épouser un roumi, cela fait un scandale en Tunisie... Je rêvais aussi de connaître la France, ce pays qui m'avait donné une autre culture, qui m'avait tout appris et qu'avait aimé mon père.

« Dès que j'eus vingt et un ans, je demandai, en cachette de ma famille, un visa de touriste pour ton pays : la durée du séjour autorisé n'était que de trois mois. Mais après, je verrais bien et je me débrouillerais pour ne pas revenir en

Tunisie... Cela fait la troisième année que je suis en France et j'ai bien l'intention d'y rester encore longtemps !

— Toujours avec des visas de touristes ?

— Quand ils arrivent à expiration, je me rends pendant quelques jours dans un pays voisin comme la Belgique, la Suisse ou l'Italie, également en qualité de touriste. Là, je fais viser à un consulat français une nouvelle autorisation de séjour ici pour trois mois. Ça peut durer ainsi pendant un siècle! Je ne pourrais obtenir une autorisation permanente de séjour que si j'exhibais un permis de travail, mais c'est impossible ! Quand la France accepte chez elle des naturels d'Afrique du Nord — qu'ils soient marocains, algériens ou tunisiens — il faut qu'ils aient des professions manuelles : manœuvres ou terrassiers chez les hommes, ouvrières d'usine ou femmes de ménage chez les femmes. Ma profession, établie sur mon passeport depuis que j'ai travaillé à l'hôpital de Tunis, est celle de secrétaire... Il paraît que vous n'avez nul besoin de secrétaires en France : vous en avez trop! Aussi suis-je indésirable...

— Pourtant une secrétaire, qui parle couramment le français et l'arabe, devrait rendre des services chez nous où nous avons de plus en plus de contacts avec les pays de langue arabe!

— Si tu engages une secrétaire à ton bureau, tu commences par lui demander si elle parle l'anglais, l'espagnol, l'allemand, le russe à la rigueur... Mais l'arabe, ça ne sert à rien ici! Tous les Arabes un peu évolués savent le français.

— Alors qu'as-tu fait quand tu es arrivée en France?

— J'ai d'abord visité Paris : ça, au moins, ce n'était pas du temps perdu! J'avais encore quelques économies, prélevées sur mes maigres salaires de l'hôpital, ainsi que ma dot.

— Ta dot?

— Je t'en ai déjà parlé : celle que m'avait réservée ma grand-mère et qu'elle m'a donnée la veille de mon départ de Tunisie, quand j'ai été lui dire au revoir.

—Le sari, le rubis, les bagues et les bracelets d'or?

—Toute ma dot ! Sais-tu ce que m'a dit ma grand-mère ce jour-là?... «Je sais, ma petite Khadija, que je ne te reverrai plus jamais parce que tu t'en vas sans intention de retour... Je suis la seule qui puisse encore te comprendre ici! Comme toi, un jour, il y a très longtemps, j'ai abandonné mon pays pour suivre l'homme de mon destin qui fut ton grand-père. Je ne suis jamais retournée à Bah... Toi, tu ne pars pas avec un homme, mais pour fuir tous les hommes qui te font peur dans ton propre pays. Je sais aussi qu'un jour viendra quand même où tu rencontreras au-delà des mers, comme moi, le seigneur de ton destin. Promets-moi d'attendre jusqu'à ce jour pour mettre ce rubis à ton doigt, pour te vêtir du sari et pour te parer telle que je l'étais quand je me suis enfuie de mon pays natal. » J'ai écouté ma grand-mère, Alain... Ce n'est qu'hier souque, pour la première fois, j'ai montré ma dot à un homme. jf

—Tu as vraiment fait cela pour moi?

—Je t'aime...

D'abord étonné par ce qu'elle venait d'avouer, il était plus ému qu'il ne le laissait paraître. Il ne put quand même s'empêcher de demander :

—Tu ne vas pas me faire croire que tu ne t'es jamais vêtue ni parée ainsi pour achever de séduire l'un de ces hommes que tu ne considères que comme des « clients » ?

—Figure-toi que je n'ai pas besoin de tous ces atours pour plaire : tu t'en es aperçu toi-même la veille, quand je ne portais qu'un très modeste tailleur. Seulement faire la conquête d'un homme, que l'on veut pour soi toute seule, c'est autre chose : il faut y mettre le prix ! Je pense l'avoir fait avec toi... Mais tu es libre, maintenant que tu sais mieux qui je suis, de me croire ou de ne pas me croire. Je n'ai pas le droit de t'en vouloir.

—Continue le récit de ta propre histoire... Où as-tu habité à Paris quand tu y es arrivée ?

—Dans un tout petit hôtel de la rive gauche, dont j'avais eu l'adresse par un interne de l'hôpital de Tunis, qui y était venu lorsqu'il faisait ses premières années de médecine à Paris.

— Tu y es restée longtemps ?

—J'y ai fait deux séjours : le premier a duré juste le temps qu'il m'a fallu pour dépenser toutes mes économies.

— Et tu n'as rien fait pendant ce temps ?

—Absolument rien! C'était magnifique! Si tu savais comme c'est bon de se laisser vivre dans une ville comme Paris!

—C'est très agréable partout ! Malheureusement, il est rare que ça dure!

—Quand j'ai réalisé que je n'avais plus de quoi vivre que pour une dizaine de jours et que j'arrivais à l'expiration de mon autorisation de séjour, je suis partie pour Bruxelles... C'est charmant, Bruxelles, mais ce n'est quand même pas Paris! J'y étais à nouveau une touriste en transit : je me suis rendue au Consulat de France où j'ai eu la chance de rencontrer un fonctionnaire très gentil qui a bien voulu apposer sur mon passeport un cachet grâce auquel j'ai pu rentrer à nouveau en France pour trois mois... Ce fut à dater de ce jour que j'ai compris que mon avenir serait celui d'une éternelle touriste !

— Tu es revenue au même hôtel ?

—J'y étais bien considérée, ayant régulièrement payé mes notes chaque semaine... Mais je me suis bien gardée de dire au patron de l'établissement que je n'avais même pas de quoi payer la première semaine de ce deuxième séjour! Je n'avais pas non plus de quoi aller au restaurant. Ça n'avait pas tellement d'importance : du moment que je me retrouvais en France et à Paris, j'avais l'essentiel... Vers le soir, pourtant, après que j'eus rangé mes affaires dans la petite chambre que j'avais récupérée, j'ai eu faim...

—Mais ton rubis et tes bagues ou bracelets d'or, tu aurais peut-être pu les vendre pour être tranquille financièrement?

—Je t'ai dit que je ne m'en séparerai jamais ! Et j'avais encore moins le droit de le faire puisque je n'avais pas rencontré l'homme annoncé par ma

grand-mère.

—Tu conservais ces trésors dans une chambre d'hôtel ?

—Qui pouvait savoir que je les possédais ? Jusqu'à la nuit dernière, je ne les ai montrés à personne... J'avais trouvé une cachette pour les bagues et les bracelets sous une latte du parquet de la chambre. Je ne risquais pas que quelqu'un les y découvrit : les habitants de cet hôtel, surtout destiné aux étudiants, faisaient eux-mêmes leur ménage, ou ne le faisaient pas ! A l'exception du patron et de son épouse, il n'y avait aucun personnel.

—Et tes voisins de chambre ?

—Ils me croyaient aussi pauvre qu'eux... Je l'étais d'ailleurs ! Le sari restait au fond d'une valise : plié, un sari, ça ne tient pas beaucoup de place et ça ne se remarque pas... Ce n'est qu'une pièce d'étoffe comme une autre ! Évidemment, enroulé autour d'un corps de femme, c'est autre chose.

—Donc ce soir-là, tu avais faim ?

—J'ai souvent faim, Alain !

—Par manque d'argent ?

—Plus maintenant. Ce doit être une mauvaise habitude qui me reste en souvenir des jours où je n'avais vraiment pas de quoi manger.

—Ils n'ont pas dû être si nombreux ?

—Pourquoi te montrer inutilement méchant ? Ce n'est pas digne d'un homme comme toi... Je n'ai aucune honte à t'avouer que cette période noire a quand même duré les trois mois de ce nouveau séjour de « touriste ». C'est très long, trois mois, quand on est encore jeune et pas trop laide, et qu'il faut se contenter d'un sandwich que l'on ose à peine se faire offrir par un voisin de café ou de bar.

—Parce que tu vivais dans les bars ?

—Je vivais où je pouvais...

—Et l'hôtel ?

—Il n'était toujours pas payé. Les derniers jours, je n'avais pas le courage d'y rentrer, pour ne pas entendre les sempiternelles jérémiades du patron ou de sa femme qui me répétaient depuis des semaines : « Mademoiselle, il va falloir nous régler tout ce que vous nous devez, sinon nous serons obligés de faire saisir vos affaires personnelles... » Mes affaires personnelles ! C'était risible ! Je n'avais rien, à l'exception de « ma dot » toujours cachée.

—S'ils avaient pu la trouver, quel régal pour eux !

—Je m'étais bien aperçue que, pendant que j'étais sortie, ils étaient montés plusieurs fois fouiller dans mes affaires, mes pauvres affaires ! Je n'avais qu'une petite robe grise, un chandail, un vieux pantalon et un tailleur encore plus modeste que celui que tu n'as pas aimé... Il y avait aussi le sari, plié au fond de la valise, mais pour des gens pareils, ça ne représentait rien : peut-être ont-ils pensé que c'était un dessus-de-lit ?

—Et les bijoux ?

—Toujours sous le parquet !

—Qu'est-ce que tu faisais les nuits où tu ne rentrais pas ?

—J'errais dans Paris... Ah! je te jure que j'ai appris à la connaître, la Ville lumière ! Je n'avais même plus le courage de me coiffer : je laissais mes cheveux pendre dans mon dos.

—Tu devais faire sensation?

—On me prenait pour une folle, ou pour une fille... Deux situations qui ne sont pas si éloignées l'une de l'autre!

—Tu n'as pas eu d'ennuis avec la police?

—Souvent les cars se sont arrêtés. On me demandait mes papiers : ils étaient en règle et j'étais majeure. Deux fois pourtant, des agents m'ont dit : « Vous voulez un bon conseil, mademoiselle? Ce n'est pas une heure où vous devriez vous promener! »

—Qu'est-ce que tu répondais ?

—Que le tourisme est permis à toute heure et que si l'on veut découvrir la vraie physionomie d'une grande ville, il faut l'étudier de jour et de nuit... Ahuris, les agents repartaient.

—Je reconnais que tu ne manques pas de buffet! Encore un peu de Champagne ?

—Volontiers... Ça donne soif, les confidences! Qu'est-ce que tu veux encore savoir?

—Sais-tu, Khadija, que ce conte est le plus passionnant de tous ceux que tu m'as racontés ?

—Il a au moins le mérite de ne pas être inventé.

—Ça, je le crois... Maintenant que tu t'es désaltérée, tu as le courage de continuer?

—Il le faut, Alain, pour nous deux...

Et elle poursuivit, mais d'une voix plus lasse, hachée par moments, comme si ce qu'elle avait encore à dire était plus difficile à avouer :

—... Cinq jours avant que je n'arrive, une seconde fois, à l'expiration de mon visa de « touriste », je me promenais un soir de juin vers 10 heures dans une rue tranquille du VIP arrondissement... Je ne sais plus très bien laquelle, mais je me souviens que c'était derrière une église... Il avait fait, pendant toute la journée, l'une de ces températures étouffantes dont vous avez le secret dans vos capitales européennes quand la chaleur veut bien y venu! J'étais désespérée, prête à tout, c'est-à-dire à n'importe quoi !

—Mais enfin, tu n'avais pas réussi à trouver un emploi quelconque ?

—Lequel?... Étudiante? Je n'en avais pas le droit... Manutentionnaire dans une usine? Je ne voulais pas abîmer mes mains.

—Il n'y a pourtant pas de honte à cela!

—Pour moi, femme arabe, fille d'un authentique seigneur, petite-fille de danseuse sacrée, oui !

—Sans aller en usine, tu aurais pu te placer comme femme de chambre, même dans un hôtel si tu ne voulais pas travailler chez des bourgeois ?

—Servir les autres? Jamais! Dans ma famille, on ne m'a appris qu'à me faire servir.

—Même quand elle était ruinée ?

Mes sœurs plus jeunes étaient mes petites servantes... Ce soir de juin où j'allais, très désespérée, dans ce grand Paris, sans but précis, je n'étais pas tellement éloignée de l'idée de suicide. Comme pour beaucoup d'Orientaux, la mort ne me fait pas peur : le Prophète n'a-t-il pas dit qu'elle n'était qu'un commencement et qu'elle nous ouvrait la sublime porte des jardins éternels ?

—J'espère au moins que, depuis que nous nous sommes rencontrés, tu n'as plus d'aussi sinistres pensées ?

—Je ne voudrais pas te décevoir, Alain, mais il y a déjà un certain temps que je n'ai plus envie de mourir aussi vite! Ceci, depuis que mes affaires se sont nettement arrangées au point de vue financier.

—Grâce à ce que tu appelles « ton métier » ?

—Grâce à mon métier... Mais le soir du désespoir, je n'entrevois encore aucune issue quand un inconnu, que je venais de croiser et dont je n'avais même pas remarqué le visage, fit demi-tour et me rejoignit en disant : « Vous avez les plus beaux cheveux que j'aie jamais vus... Je vous félicite de ne pas avoir cédé à la mode en les faisant couper. »

—C'était au moins un homme de goût!

—En fait d'homme de goût, tu vas découvrir sa véritable personnalité, comme cela s'est produit pour moi vingt-quatre heures plus tard... Mais ce soir-là, il sut se * montrer très gentil en m'invitant à dîner. Et comme j'avais très faim, j'ai accepté... Pendant le repas, dans un petit restaurant de la rue Cujas, il me demanda d'où j'étais et ce que je faisais à Paris. Je lui racontai à peu près tout ce que tu sais maintenant et qui constituait plutôt un passif de difficultés qu'un actif de réussites! Après m'avoir laissée parler, sans m'interrompre une seule fois, il me fit une offre : « Voulez-vous venir habiter chez moi pour quelque temps, en attendant que je vous trouve une situation qui vous permettra de vivre décemment? Je ne suis pas bien riche, mais enfin, j'ai toujours un toit et une voiture : avec cela, on peut déjà se défendre... Je suis agent immobilier : j'ai deux associés, nous avons une agence qui fait de la vente et de la location d'appartements. En ce moment, ça ne marche pas trop mal, « l'immobilier »... Si vous logez chez moi, vous aurez déjà moins de frais... Vous avez quand même une garde-robe ? » Je dus avouer que celle-ci était des plus réduites. « Cela ne fait rien, me dit-il. Pour le démarrage, ça suffira! On l'améliorera après... » Je lui demandai ce qu'il entendait par démarrage. « Je vous expliquerai plus tard, mon petit... Ce qui est urgent, actuellement, c'est de payer votre hôtel pour pouvoir emporter vos affaires. Je vais le faire. »

« Le plus étonnant, c'est qu'il tint parole le soir même. A minuit, je quittais avec lui l'hôtel, que je ne pouvais plus voir, après avoir entassé mes affaires dans mon unique valise.

— Où il y avait le sari ?

— Oui.

— Et les bijoux ?

— J'avais profité de ce qu'il réglait en bas la note au bureau pour sortir mes bagues et mes bracelets de leur cachette, sous la latte du parquet, et les enfouir dans mon sac à main. Ne sachant rien de cet inconnu, je n'avais pas à lui révéler l'existence de mon seul trésor véritable. Cet homme se montrait, certes, très serviable à mon égard, presque trop aimable même... Je ne venais d'accepter son offre que parce que j'étais au bord du gouffre, mais j'ignorais absolument où cela me conduirait. Et j'étais bien décidée, dès que je serais chez lui, à trouver une cachette sûre pour ma dot à l'exception du sari qui pourrait rester au fond de la valise.

« L'appartement où il m'emmena était confortable, mais sans excès. Il n'a aucun rapport avec le tien qui est mieux que luxueux. Mais j'étais quand même assez heureuse de me retrouver enfin ailleurs qu'à l'hôtel ! En plus du petit vestibule d'entrée, il y avait deux chambres à coucher bien séparées, ne communiquant pas entre elles et donnant toutes deux sur le vestibule, une salle de bains et une cuisine. Si j'insiste sur ces petits détails, c'est pour que tu comprennes mieux mon état d'esprit quand je pénétrai dans les lieux... D'abord cet homme s'était montré parfaitement correct pendant la soirée, ne paraissant pas chercher du tout à me faire la cour. Je sentais que je l'intéressais, mais je me demandais bien pourquoi. Une chose, qui me surprenait, c'était son élégance vestimentaire : elle me paraissait assez discutable. Sa cravate bariolée était horrible et ses souliers en crocodile trop voyants. J'étais incapable de lui donner un âge : cinquante ans ? Quarante-cinq ? Sûrement pas moins. Il parlait presque à voix basse comme si toute parole exprimée le fatiguait. Il me parut aussi savoir pas mal de choses tout en n'étant peut-être pas très instruit. Mais cela m'importait peu : ce qui comptait, c'était qu'il venait d'être le premier homme à m'avoir * apporté une aide. Je lui en étais reconnaissante.

— Quand tu l'as vu, tu n'as tout de même pas pensé qu'il était l'homme de ton destin annoncé par ta grand-mère ?

— L'homme de mon destin ne pouvait être qu'un prince roumi tel que toi... Celui-là n'avait rien d'un prince et tout d'un marchand... Rien n'était soigné sur sa personne : ses ongles étaient noirs, chose que je ne puis supporter. Quant à ses mains, elles étaient plus qu'inquiétantes : de vrais battoirs, presque des mains de tueur... En entrant dans l'appartement, il ouvrit les portes de deux chambres :

« — Celle-ci, dit-il, est celle que j'occupe... Vous voyez : j'y ai fait installer la télévision... C'est ma passion ! Surtout pour le sport... La politique et les pièces de théâtre, je m'en f... ! De temps en temps, je regarde aussi un film, mais ça me fatigue.

« Tout semblait le fatiguer, d'ailleurs : on aurait dit un homme las de tout, presque autant que moi quand j'errais dans Paris avant de faire sa rencontre.

« — Voici l'autre chambre, continua-t-il. Elle n'est plus occupée depuis quelque temps... Je la mets à votre entière disposition. Voilà un placard dans lequel vous pourrez pendre vos affaires. Évidemment, comme il n'y a qu'une

salle de bains, il faudra bien que nous la partagions : il suffira de nous entendre. Ce ne sera pas difficile : je suis très matinal, et vous ?

« — Pas trop...

« — Je m'en doutais un peu... Dans ce cas, tout va bien. Je n'ai plus qu'à vous souhaiter une bonne première nuit ici. Si vous avez faim demain, il reste des boîtes de conserve sur l'étagère de la cuisine. Je ne rentrerai pas avant demain soir vers 18 heures. Serez-vous là ?

« — Je le pense.

« — Nous aurons une petite conversation pour voir ce que nous pourrons faire de vous... Maintenant reposez-vous : vous en avez grand besoin ! Bonsoir... A propos, vous ne m'avez pas encore dit votre prénom ?

« — Vous ne me l'avez pas encore demandé ! Je m'appelle Khadija.

« Il parut très étonné par ce prénom et hocha la tête avant de dire :

« — C'est trop bizarre comme prénom... Pour travailler vous aurez intérêt à en changer... Nous parlerons de tout cela demain.

« — Et moi ? Puis-je savoir chez qui j'habite ?

« — Moi ? Lucien... Tout le monde m'appelle Lucien... Vous avez bien fait de poser la question pour le cas où on m'appellerait au téléphone en mon absence. L'appareil est dans ma chambre... Si, par hasard, ça se produisait, dites qu'on le fasse à mon bureau. Le correspondant éventuel connaîtra certainement mon numéro de bureau... Enfin, notez-le quand même : Pigalle 90.30. Bonne nuit.

« Je me suis retrouvée seule dans ma nouvelle chambre. Dès que la porte fut fermée, mon premier soin fut de découvrir une cachette pour le trésor.

— Ce ne dut pas être facile ?

— Pas question de soulever un morceau du parquet : il y avait de la moquette partout ! Heureusement, le sommier du lit me parut solide, rêvé même. Après avoir fermé à clef la porte donnant sur le vestibule, je me mis à genoux pour faire avec mes ciseaux à ongles une entaille sous ce sommier. J'y logeai ma fortune avant de recoudre l'ouverture. Aucun des bijoux n'a plus quitté cette cachette jusqu'à hier après-midi.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je ne les en ai ressortis que pour te faire honneur.

— Ce qui signifie que depuis plus d'une année, tu habites encore là ?

— Depuis dix-sept mois exactement.

— Toujours avec ce bonhomme dans la chambre voisine ?

— Il est indéracinable ! Tous les matins, il part à l'aube et je ne le revois jamais avant 18 heures. Quand il rentre, il retire ses souliers, chausse des pantoufles et met une vieille robe de chambre qui n'a plus aucune couleur. Dès que c'est fait, il va à la cuisine et se sert un grand verre de whisky, sans eau, avec uniquement un bloc de glace pris dans le réfrigérateur. Ensuite, il revient dans le vestibule et là, il s'arrête devant ma porte contre laquelle il frappe trois petits coups secs. Mais il n'ouvre jamais cette porte avant que je ne lui ai

donné l'autorisation d'entrer. Il est très poli... Une fois dans ma chambre, il va vers un fauteuil, toujours le même, avec son verre de scotch à la main. Après s'être assis, il dit invariablement : « Quel est le bilan aujourd'hui? » C'est ainsi que commencent toutes nos conversations depuis ces dix-sept derniers mois.

—Tu l'as vu aujourd'hui ?

—A 19 heures seulement... J'étais en retard, et pour cause!

—Le client du dancing?

—Le client... Il n'aime d'ailleurs pas attendre, Lucien, parce qu'il a besoin d'argent tous les jours. Dès qu'il a son compte, il part s'enfermer dans sa chambre pour regarder la télévision. Ainsi je ne le reverrai pas avant demain soir, à 18 heures, pour le bilan. Oh! Ce n'est pas qu'il soit tellement exigeant : c'est un gagne-petit... Seulement il faut tout de même les lui donner ses cent francs.

—C'est ce qu'il appelle le bilan?

—Tu as compris.

—Et cette exploitation a commencé quand?

—Quarante-huit heures après mon installation chez lui... Le soir de mon arrivée, j'étais morte de sommeil. Quand je me suis réveillée, le lendemain matin, il y avait longtemps qu'il était parti. D'ailleurs, je dois reconnaître qu'il est très discret et qu'il ne fait aucun bruit le matin : je ne l'entends ni faire sa toilette ni sortir... Le premier jour, je me suis sentie très dépaysée dans cet appartement d'un inconnu. J'ai commencé par tourner en rond, puis j'ai été frapper à sa porte qui n'était même pas fermée à clef : tout en constatant qu'il n'était pas là, j'ai compris que pour cet homme, vivant en solitaire, le seul meuble important de sa chambre était le poste de télévision qu'il avait placé face à son lit. Celui-ci était défait, avec des drap douteux. D'une manière générale, il y avait beaucoup de désordre dans cette pièce. Des chaussures étaient alignées sur la commode et je fus stupéfaite de découvrir qu'il avait un faible très prononcé pour les souliers en crocodile : il y en avait cinq paires, toutes d'aussi mauvais goût les unes que les autres ! En ouvrant la porte d'un débarras, situé au fond du vestibule, je me trouvai devant un véritable bric-à-brac où les vêtements, les chemises, les pyjamas s'entassaient sur des valises, dont certaines étaient vides et les autres remplies de linge de maison. On se serait cru dans l'arrière-boutique d'un brocanteur. Quant à la poussière, elle s'était accumulée partout dans la maison, régnant en maîtresse absolue. Je décidai de nettoyer ma chambre : je trouvai bien un aspirateur, mais il était cassé. Je dus me contenter d'un vieux balai et d'un chiffon de cuisine.

« J'étais fascinée : c'était cet homme qui avait payé mes notes d'hôtel en retard sans discuter ! Son propre logement sentait une telle négligence, presque même un tel abandon, que je me demandai comment il pouvait y vivre. Rien ne fonctionnait : dans la salle de bains, les robinets de la baignoire et de la cuvette étaient branlants... Dans la cuisine, seul le réfrigérateur était en bon état. Le fourneau électrique n'avait que deux plaques chauffantes sur quatre qui pouvaient être utilisées; des casseroles mal récurées et des assiettes

ébréchées s'empilaient dans les coins avec des verres cassés, comme si on les avait jetés là après s'en être servi. Ça sentait le désastre! Tout de suite, j'ai pensé que jamais je ne pourrais habiter dans un taudis pareil! Et cependant j'y suis encore...

— Peut-être l'as-tu nettoyé?

— Même pas ! J'ai bien essayé les premiers jours mais, avec un M. Lucien, c'était inutile! Il s'en fiche, de sa crasse ! La seule chose qui l'intéresse est la contemplation à la télévision des matches de rugby, de boxe ou de catch...

— Peut-être aussi l'argent que tu lui rapportes tous les soirs à 18 heures?

— Il y tient, bien sûr... Mais il a d'autres ressources.

— Parbleu! L'agence immobilière... Ces messieurs sont tous dans cette branche d'activité aujourd'hui. Avant, ils étaient dans l'import-export et autrefois « dans les affaires »... Comment t'a-t-il expliqué ce qu'il attendait de toi?

Avec sérénité... Le premier jour, je ne suis pas sortie, essayant, malgré tout, de mettre un semblant d'ordre dans ma chambre, dans la cuisine et dans la salle de bains... Quant à sa chambre, j'étais bien décidée à ne pas y toucher ! Ni à son cabinet de débarras ! Je sentais d'ailleurs qu'il n'aurait pas aimé cela et m'aurait reproché de me mêler de choses qui ne me regardaient pas! Et j'ai horreur de faire le ménage ou la cuisine : ce n'est pas du tout mon genre! N'ayant jamais touché ni à l'un ni à l'autre dans mon pays, pourquoi commencer ici et surtout pour un homme pareil? A 18 heures, comme il me l'avait dit, il était de retour : ce fut ce jour-là que, pour la première fois, je le vis entrer dans ma chambre, après qu'il eut frappé, dans sa robe incolore et le verre de whisky à la main. Enfoncé dans le fauteuil, il ne me demanda pas la situation du bilan puisqu'il ne m'avait pas encore fait part de ses projets à mon égard. Il dit simplement :

« — Avez-vous bien dormi?

« — Admirablement. On n'entend aucun bruit ici.

« — C'est bien pourquoi j'ai choisi cet appartement donnant sur cour et non pas sur rue. Avez-vous mangé un peu?

« — J'ai suivi vos conseils : le réfrigérateur et les boîtes de conserve...

« — Maintenant parlons sérieusement : qu'avez-vous l'intention de faire ?

« Je n'osais répondre : « Rien! » Mais il dut deviner ma pensée, car il poursuivit :

« — Je me doute qu'un travail, quel qu'il soit, ne vous enchante guère! Et, à mon avis, il n'y a pas beaucoup de métiers qui vous conviennent à l'exception d'un cependant qui n'est pas tellement fatigant, qui n'exige pas que vous vous leviez tôt et qui a parfois des côtés agréables... Pourquoi ne pas vous « débrouiller » ? Vous me comprenez? .

« — Je commence... Et ce serait vous qui vous chargeriez de me « conseiller » ?

« — Je puis vous aider pour le démarrage dont je vous ai déjà parlé hier...

Je connais de bonnes adresses ainsi que quelques vieilles amies charmantes qui sauront vous présenter à des messieurs... J'ai bien dit : des messieurs et pas des cloches ou des fauchés... Belle comme vous l'êtes, vous pouvez gagner beaucoup d'argent et en mettre de côté pour acheter plus tard une affaire.

« — Je n'ai guère l'âme du commerce, monsieur Lucien !

« — Vous serez quand même obligée de faire le commerce de vos charmes si vous voulez continuer à vivre ici... Sinon vous serez condamnée à vous faire rapatrier dans votre pays par l'intermédiaire de votre Consulat.

« — Ça, jamais !

« — Alors?... Décidez-vous ! Je vous propose la seule profession qui puisse convenir à vos goûts de luxe sans vous demander de grands efforts... Je le sens : ma petite, vous risquez d'avoir un succès fou !

« — Et quel serait votre rôle dans tout cela ?

« Il eut un vague sourire avant de répondre :

« — Selon une expression, vieille comme le métier que vous exercerez, disons que je vous protégerai... Mais rassurez-vous : de très loin ! Je vous fichera une paix royale : vous aurez le droit de faire tout ce que vous voudrez et d'aller avec qui bon vous semblera... Je tiens à vous préciser aussi que, bien qu'étant très jolie fille, vous n'êtes pas du tout mon type de femme ! Je préfère les grandes blondes, assez plantureuses... Et encore les femmes, depuis que j'ai atteint la cinquantaine, je ne cours plus tellement après ! J'estime que, dans la vie d'un homme, il y a un temps pour tout et que, contrairement à ce que l'on prétend souvent, à partir d'un certain âge, les hommes doivent savoir se faire respecter et même gâter par les femmes. Ce n'est que le juste retour des cadeaux qu'ils leur ont faits quand ils étaient plus jeunes et très amoureux.

« — Cela n'a pas dû vous arriver souvent.

« — Pas trop en effet, je le confesse ! Moi, à part mon petit tiercé et ma télévision, il n'y a plus grand-chose qui m'intéresse... Seulement l'ennui du tiercé, c'est qu'on n'y gagne pas toujours : comme dans tout, il y a des hauts et des bas... C'est pourquoi j'ai besoin de rentrées régulières, ne serait-ce que pour assurer le courant quotidien.

« — Mais votre cabinet immobilier ?

« — Lui aussi connaît des hauts et des bas ! Ce qu'il y a de plus intéressant dans le métier que je vous indique, c'est qu'il ne subit aucun contrôle fiscal... Le fisc tue tout !

« — Et combien devrai-je vous donner pour vous exprimer ma gratitude de m'avoir enfin trouvé une profession stable ?

« — Oh ! Avec vous je ne serai pas gourmand... C'est normal :

vous êtes une gentille fille... Mettons que vous me remettiez cent francs par jour... Avouez que ce n'est pas exagéré... Avec vos yeux, votre bouche, votre silhouette et ces longs cheveux, si vous vous y mettez sérieusement, vous pouvez réaliser une bonne moyenne de cinq cents francs par jour.

« — Sur lesquels il y en aura cent pour vous ? Mais c'est plus que du dix pour cent, cela ?

« — Il vous restera quand même quatre cents francs pour vous par jour. Au bout d'une semaine ça vous en fera déjà deux mille quatre, après un mois environ dix mille et à la fin de l'année cent vingt mille... Il n'y a pas beaucoup de femmes, aussi bien à Paris qu'ailleurs, qui ramassent douze millions anciens par an! Étant encore très jeune, vous avez le temps de travailler devant vous... Vous verrez que, quand vous aurez atteint la trentaine — l'époque où une femme est à son plein épanouissement et peut se lancer dans les affaires —, vous serez bien contente d'avoir à votre disposition plusieurs dizaines de minions ! Je sais que vous me remercirez et si, par hasard, je n'étais plus là, vous penserez intérieurement : « Ce M. Lucien, quel type épatait tout de même! Grâce à lui je suis devenue une capitaliste! »

« — Évidemment, tout ce que vous me dites là paraît assez tentant... Mais pendant combien de temps devrai-je, en remerciement, vous allouer votre pourcentage?

« — Tant que vous opérerez, ma petite ! Le jour où vous déciderez de vous retirer du métier — notez bien qu'elles sont nombreuses celles qui le font, et beaucoup plus tôt que vous ne pourriez le penser! — nous aviserons...

«—C'est-à-dire?

«— Vous me ferez un cadeau supplémentaire pour reprendre votre entière liberté.

« — Parce que je vais être enchaînée à vous ?

« — Pourquoi les grands mots ?... Enchaînée ! Je vous ai dit que je ne vous ennuierais pas, à condition, bien entendu, que vous respectiez nos petites conventions.

«— Cher monsieur Lucien, je vais vous demander vingt-quatre heures de réflexion... Et si, par hasard, je n'étais pas d'accord pour accepter vos propositions, que se passerait-il?

« — Pour moi, rien! Quant à vous, vous n'auriez plus qu'à déménager à nouveau et à trouver quelqu'un d'autre qui veuille bien vous héberger... sans oublier de faire renouveler votre autorisation de séjour en France qui touche à sa fin.

« — Si j'acceptais votre offre, vous pourriez me faire obtenir une nouvelle autorisation?

«— Sans aucun doute... Je vous établirai immédiatement un contrat de travail en qualité de secrétaire employée par mon agence immobilière... Inutile de vous préciser que vous ne mettriez jamais les pieds au bureau! La seule chose qui compte aux yeux de la police, c'est l'attestation de l'employeur. Et je suis employeur...

«— Une dernière question : en supposant que nous nous entendions sur les bases que vous venez de fixer, ne serai-je pas dans l'obligation de vous accorder, en plus de votre salaire quotidien, une sorte de « droit de cuissage »?

Autrement dit, n'exigerez-vous pas de moi, sinon que je devienne votre maîtresse, du moins que je vous accorde mes faveurs, et ceci à titre gracieux ?

« Pour la première fois, le visage de M. Lucien, qui était d'un naturel blême, s'empourpra et ce fut comme empoigné par une sainte colère, que l'homme s'écria en haussant le ton de sa voix :

« — Pour qui me prenez-vous? Je suis un homme correct... D'abord, je vous le répète : vous ne me plaisez pas physiquement. Ce qui ne veut pas dire que vous ne puissiez pas plaire à d'autres qui raffolent des brunes architypées... Ensuite, il n'est pas dans mes habitudes d'imposer aux femmes qui travaillent pour moi le supplice de ma présence physique dans un ht. Le grand secret de l'amour, c'est qu'il doit être doublement consenti : ou une fille veut de moi et je m'en aperçois vite, ou elle a besoin de moi pour l'aider à mener ses affaires — comme c'est votre cas — et je l'oriente volontiers à condition d'y trouver mon petit bénéfice. En conclusion, je ne vous toucherai pas plus que je ne l'ai fait la nuit dernière.

« — Serais-je donc si repoussante ?

« — Nullement! Mais j'ai pour principe absolu de ne jamais mêler l'amour au travail : c'est la règle des grands patrons. Quand on couche avec sa secrétaire, on ne peut plus lui demander de rendement à la machine à écrire... Le personnel, c'est sacré!

« — Parce que vous estimez que je vais faire partie de « votre » personnel?

« — Si vous acceptez mon offre, oui !

« — Il est nombreux votre « personnel »?

« — Ça ne vous regarde pas ! Apprenez quand même que, si je n'avais que vous, je vous demanderais un pourcentage plus élevé!... Je crois que notre conversation a assez duré : je vous accorde les vingt-quatre heures de réflexion... Vous me donnerez votre réponse demain soir, ici, à 18 heures. Maintenant faites ce que vous voulez : je vais regarder ma télévision. C'est l'heure des actualités sportives et, ce soir, il y a un combat de catch que je ne voudrais manquer pour rien au monde! A demain...

« Je me retrouvai à nouveau seule dans ma chambre après qu'il eut claqué la porte. Je sentais que s'il n'était pas très satisfait de moi, moi je l'étais encore beaucoup moins de lui ! Pendant le reste de la soirée et une partie de la nuit, je me livrai à une longue méditation... Mes conclusions furent simples : il voulait faire de moi l'une de ces femmes dont on dit dans mon pays, lorsqu'elles passent dans la rue : Malla-Kahba!

— Ce qui se traduit par? demanda Alain qui parut sortir d'un cauchemar.

— Quelle pute! Il me conseillait de « tapiner », ce qui en arabe s'exprime par Tokhob, et de racoler, en arabe Tchékel... A moins que je ne fasse confiance à la vieille expérience d'une entremetteuse dans l'une de ces maisons clandestines, que vous conserverez toujours chez vous malgré les lois, et que vous appelez bordel.

— Ça se dit comment dans ta langue divine ?

— Bourdèle : l'un des rares mots que les Français comprennent tout de suite quand ils débarquent en Afrique du Nord!

— Et un personnage comme ton M. Lucien, comment le nomme-t-on

chez vous ?

— Barbot... C'est le maquereau... Seulement, plus j'y réfléchissais et plus ce bonhomme cynique, mais assez franc en fin de compte, ne m'apparaissait pas comme étant un maquereau habituel. Il était à la fois de petite et de grande envergure : petite parce que ses exigences financières étaient relativement modestes, grande parce qu'il ne cherchait pas à coucher avec celles qu'il « lançait »... Cent francs par jour, ce n'est pas le Pérou! Pour subvenir aux exigences du tiercé, il devait avoir au moins trois ou quatre filles qui travaillaient dans les mêmes conditions. Ma seule supériorité sur elles serait qu'il me logerait.

— Qu'est-ce qui te prouvait que lorsqu'il partait de très bonne heure le matin, ce n'était pas pour aller en retrouver une autre, et même plusieurs autres, dans différents appartements?

— Un vrai Casanova?

— Plutôt un comptable prudent qui ne met pas tous ses œufs dans le même panier... J'ai cru comprendre, après t'avoir vue au Claridge, que tu gagnais plutôt ta vie l'après-midi : pour le travail, tu es ce que l'on pourrait appeler une « femme de journée »... Mais pourquoi M. Lucien n'aurait-il pas des « femmes de nuit » qui rentrent chez elles — ou chez lui! — au petit jour en rapportant la recette des aventures nocturnes ?

— C'est possible. C'est même à peu près certain... Seulement moi, ça ne m'a jamais intéressée d'approfondir une pareille question. Ce qui comptait, c'était que, pour cent francs par jour, j'avais un logement privé où j'étais chez moi, un téléphone à ma disposition avec la possibilité de donner mon numéro à qui je voudrais comme je l'ai fait pour tout le monde...

— Et pour moi!

— Je ne le nie pas! Ajoute à cela que le bonhomme ne me contraignait pas à le subir physiquement : ce qui, d'ailleurs, aurait été au-dessus de mes forces.

— Jure-moi, Khadija, que tu n'as jamais fait l'amour avec lui !

— Que le Prophète me foudroie immédiatement si je mens! Je te le jure sur la tête de ma grand-mère, qui est la personne vivante de ma famille à laquelle je tiens le plus, et sur la mémoire de mon père, qui est le seul défunt que je regrette.

— Je te crois... Mais tu reconnaîtras que ça paraît quand même assez invraisemblable! Vivre pendant dix-sept mois dans le même appartement qu'une aussi jolie fille que toi et ne pas y toucher!

— Lucien l'a cependant fait.

— Personnellement...

— Oh, toi! Si tu m'avais proposé le même marché, je n'aurais certainement pas eu confiance... D'abord toi, tu es à part : tu n'es ni un micheton ni un maquereau... Tu es un homme! Ce qui peut changer une femme.

— Encore un peu de Champagne ?

— Oui : aujourd'hui, je suis décidée à m'enivrer... Comme c'est peut-être la dernière bouteille que nous prenons ensemble!

Après l'avoir laissée boire tranquillement, il demanda :

— Que s'est-il passé le lendemain, à 18 heures, lorsque tu l'as revu?

— J'avais doublement réfléchi : il pouvait aussi obtenir ma prolongation de séjour grâce à son contrat de travail. Et comme je ne voulais retourner ni à Bruxelles ni dans mon pays...

— Tu as accepté?

— Oui...

— Il a dû se montrer satisfait?

— Il m'a demandé si je voulais prendre un verre de whisky avec lui...

— Bien entendu, il était en pantoufles, en robe de chambre, et vautreé dans le fauteuil?

— Il était comme tous les soirs à la même heure.

A nouveau il y eut un silence, un très long silence. Alain remarqua que, pour la première fois, la femme, blottie sur son canapé, ne le regardait pas en face selon son habitude. Elle avait baissé les paupières et semblait fixer le tapis.

— Ce tapis vient d'Orient, dit-il d'une voix calme. Peut-être évoque-t-il pour toi un souvenir d'enfance ?

— Même pas! La vérité, Alain, c'est que j'ai honte... Non pas de m'être lancée dans ce métier, mais de t'avoir tout avoué.

— Me diras-tu maintenant quand les choses ont... commencé?

— Le lendemain après-midi.

— Tu n'as pas perdu de temps ! Et tu es partie comme ça à l'aventure, en te disant : « Khadija, ma fille, c'est la journée historique où tu vas faire ton premier client » ! Je serais quand même curieux de savoir comment tu t'y es prise...

— Tu es terrible ! Mais puisque tu veux des détails, tu vas les avoir... Le matin, Lucien m'avait emmenée en voiture pour me montrer des hôtels où l'on acceptait les filles et m'indiquer les meilleurs itinéraires...

— De quelles attentions cet homme exquis n'est-il pas capable!

— Ensuite il m'a présentée à deux ou trois femmes, qui tiennent des maisons spécialisées... Il leur a précisé qu'elles pouvaient m'appeler par téléphone en leur donnant son propre numéro privé, mais il leur a conseillé de ne le faire qu'entre midi et 2 heures.

— Je sais : avant, tu dors... Ensuite?

— Alain, je t'en supplie! Je n'en puis plus de cet interrogatoire !

— Ma petite Khadija, nous irons jusqu'au bout! Nous ne sommes même revenus ici que pour cela : c'est toi qui me l'as dit au Harry's Bar!

— Il y eut le premier... Ce fut affreux! Il m'a abordée dans la rue comme tu l'as fait avant hier... Mais je t'assure qu'il y a mis moins de formes ! Il m'a seulement demandé : « Combien »? Jamais, je n'oublierai ce « combien » et

Allah seul sait le nombre de fois où j'ai entendu cet adverbe depuis ! Seulement ce jour-là j'étais comme paralysée, incapable de répondre... Il a ajouté : « Nous finirons bien par nous entendre... Vous connaissez un endroit discret ? » Et comme je ne disais toujours rien, il a continué : « Venez avec moi : j'ai une bonne adresse. » Je l'ai accompagné...

Malgré les paupières toujours baissées, deux larmes coulaient sur le beau visage. Alain ne bougea pas, estimant que ce chagrin tardif était nécessaire. Et la rengaine, à la fois triste et banale, reprit sur un ton monocorde, comme si Khadija racontait l'histoire d'une autre femme qui aurait vécu en d'autres temps et en d'autres lieux :

— Tout était nouveau pour moi dans l'hôtel où il m'avait emmenée : l'accueil au bureau, le numéro de la chambre crié par une voix impersonnelle, la montée avec cet inconnu dans l'ascenseur, l'entrée dans la chambre, le pourboire donné à la fille d'étage qui me dévisageait avec curiosité en se disant sans doute : «Tiens! Voilà une nouvelle!» Ensuite...

— Ça suffit. Je n'ai pas besoin d'autres détails !

— Je t'en donnerai quand même puisque tu m'as humiliée... Ce dont tu te moqueras peut-être, toi qui m'as dit que tu n'aimais pas les jeunes filles, j'étais vierge... Oui, je ne m'étais encore jamais abandonnée à un homme depuis mon départ de Tunisie d'où j'avais fui par peur d'appartenir à l'un de mes compatriotes dans les conditions que je t'ai expliquées... Et ça allait se passer dans cet hôtel avec un inconnu qui me donnerait de l'argent! Comme je restais immobile, pétrifiée, l'homme voulut s'approcher... Je reculai, horrifiée, jusqu'à la fenêtre en criant : « Si vous insistez, j'appelle au secours! » Ahuri, l'homme s'arrêta, disant : « Ah ! ça tu es folle ? Pourquoi crois-tu que nous sommes venus ici ? » Puis, sortant son portefeuille : « Combien veux-tu? Je suis correct. » Devant mon silence, il prit des billets qu'il posa sur la table de nuit : « Ne les oublie pas après mon départ... Maintenant déshabille-toi. Je suis pressé. » J'ai fondu en larmes. Il me regarda, ne comprenant pas : il avait quand même un bon regard... Aussi ai-je avoué : « Je n'ai encore jamais fait ça... Ne m'en veuillez pas! » De plus en plus stupéfait, l'homme hésita avant de dire : « Tu vas peut-être m'expliquer que tu es la rosière de ton village ? » Je ne savais pas encore ce qui signifiait ce mot « rosière », mais je compris que ça devait équivaloir à ce que j'étais réellement. Et comme je ne répondais toujours pas, il parla avec une voix plus douce : « C'est vrai, ce mensonge ? » J'inclinai la tête pour lui faire comprendre que je ne mentais pas. Il ajouta : « Je parie que tu n'es même pas majeure, comme toutes celles qui font le truc en ce moment... Débutante?» Alors je trouvai la force de répondre : « Oui... » Il n'eut aucun geste de colère,

— disant : « Mon petit, tu ne m'en voudras pas à ton tour, mais je déteste les apprenties! On se reverra une autre fois ! » Et il partit, laissant les billets sur la table. Pendant un moment je crus qu'il allait revenir les chercher, mais il n'en fut rien. Je regardais, avec autant de terreur que d'anxiété, ces billets... Finalement je les ai pris : il y avait deux cents francs. Vite, je suis sortie de la

chambre, j'ai descendu l'escalier sans attendre l'ascenseur et j'ai quitté l'hôtel presque en courant... A 18 heures, j'étais chez moi quand Lucien frappa à la porte. A sa question : « Quel est le bilan aujourd'hui ? » j'ai pu répondre en tendant les cent francs exigés : « Voilà... » Il eut un sourire avant d'ajouter : «

Bravo ! Tu vois que ça n'est pas si sorcier que cela... Il suffit de s'y mettre! Comme dans tous les métiers, c'est le début qui est le plus difficile... Tu arriveras! Es-tu contente de ta journée au moins ? » Je répondis : « Très contente, monsieur Lucien ! » Pour moi, n'était-ce pas une journée faste? J'avais payé ce que je devais, tout en mettant cent francs de côté. Et cela sans que l'on m'ait touchée! C'était déjà un commencement : le lendemain, j'essaierais de faire mieux... Il s'est quand même bien conduit, mon premier client! Tu ne trouves pas que j'ai eu une certaine chance ?

Alain la regarda avec une expression d'ahurissement sans doute encore plus grande que celle qu'avait dû avoir « le premier client » devant l'aveu d'une virginité. Il ne put que demander :

— Et le lendemain?

— J'ai recommencé... Seulement, quand un homme m'aborda au début de l'après-midi, je fus moins surprise... Et lorsque je me retrouvai avec lui dans une chambre d'un hôtel, je me sentis moins dépaysée... Une fois de plus, j'ai eu de la chance : c'était un beau garçon... Moins beau que toi, bien sûr, mais sympathique... Je me suis montrée plus gentille... Il était doux : j'ai cédé... J'ai eu un peu mal, mais beaucoup moins qu'avec un époux égoïste de mon pays ou avec une équipe de matrones qui m'auraient préparée... Il a été lui-même tellement surpris de ce qui lui arrivait qu'il s'est montré généreux. Le soir, à 18 heures, quand je remis ses cent francs à Lucien, j'en avais conservé deux cents de plus pour moi. Ajoutés aux cent de la veille, ça faisait trois cents : mon capital augmentait. Ce qui n'a jamais cessé depuis... Au bout d'une semaine, j'atteignais facilement la moyenne qu'avait pronostiquée M. Lucien. C'est là où j'ai compris qu'il était vraiment un homme du métier.

— Ça continue, ces recettes ?

— Depuis dix-sept mois, je te l'ai déjà dit! Certains jours, je fais un peu moins, d'autres beaucoup plus... J'ai maintenant un compte en banque qui n'est pas à dédaigner : je me donne même l'impression d'être une femme très bien... Quelquefois les séances sont très rapides ! Tiens, celui avec qui j'ai dansé au Claridge, sais-tu combien il m'a donné? Cinq cents francs...

— Uniquement pour danser dans cet endroit ridicule ?

— Pour la danse et pour le reste... Mais je l'ai expédié! Je savais que j'avais rendez-vous avec toi à 20 heures. Avant, je devais encore passer à la maison pour me changer...

— ... et pour régler Lucien?

Il avait prononcé ces derniers mots en hurlant.

— Sais-tu que tu me dégoûtes ? Je n'ai encore jamais rencontré une fille qui raconte des insanités pareilles avec autant de cynisme et d'innocence à la fois !

— Toutes celles que tu as vues jusqu'à ce jour ne t'aimaient pas... Alors pourquoi t'auraient-elles dit la vérité ? Moi je le répète : parce que je t'aime, je ne mens pas.

— Tu m'aimes ! Ne galvaude donc pas un mot pareil que tu as déjà dû dire, deux heures avant de me retrouver, à l'imbécile du Claridge ! Et hier ? Avant que tu ne m'apparaisses en sari, tu en avais « fait » également un ?

— Bien sûr : l'après-midi à 15 heures... Celui-là c'est un fidèle qui vient me voir chez moi.

— Chez toi ?

— Enfin... chez Lucien ! Mais c'est un peu « chez moi » aussi puisque je paie cent francs par jour pour y être tranquille.

— Ton souteneur te laisse amener les clients jusque chez lui ?

— L'après-midi, ça lui est égal : occupé par son tiercé quotidien, il n'est jamais là. Lui-même me l'a dit : « Si ça t'arrange de recevoir à domicile, je n'y vois pas d'inconvénient. Débrouille-toi seulement pour bien expliquer avant à tes clients l'étage où tu habites à seule fin qu'ils ne demandent rien à la concierge. »

— Ils ne voient donc pas qu'il y a une chambre voisine avec des affaires d'homme et même des chaussures en crocodile sur la commode ?

— Je m'arrange pour que la porte de cette chambre reste toujours fermée et si jamais il y avait un client qui remarquait quelque chose, je lui dirais que c'est un sous-locataire qui habite à côté : par exemple un fonctionnaire du ministère des Finances, ce qui ferait plus sérieux.

— Et tu te figures que ton visiteur y croirait ?

— Tant qu'ils ont envie de vous, les clients sont prêts à tout croire. Quand ils ont obtenu ce qu'ils voulaient, ils ne pensent plus qu'à partir... Aussi ne posent-ils pas tellement de questions ! Heureusement qu'ils ne sont pas tous comme toi, chéri ! Mais, avec toi, je reconnais que ce n'est pas pareil : je suis même heureuse que tu m'aies posé toutes ces questions. Ainsi, la situation devient nette.

— Comme tu le dis ! Ce qui me stupéfie le plus et qui dépasse les limites de l'entendement, c'est qu'une jeune fille élevée dans son pays en respectant la sévère loi musulmane ait non seulement écouté, mais suivi les directives d'un M. Lucien !

— Justement je crois que j'ai mis en pratique ses conseils parce que je n'en pouvais plus de la surveillance tyrannique que l'on m'a imposée jusqu'à ma majorité. Ayant un furieux besoin de liberté, je l'ai prise là où j'ai cru la trouver.

— En te liant à cet homme abject ?

— Je te répète pour la dernière fois qu'il n'est rien et qu'il ne sera jamais rien pour moi ! Mais j'admetts très bien tout ce que tu peux penser de moi. Aussi n'est-ce pas la peine d'en dire plus : ça gâterait l'excellent souvenir que je conserverai de toi.

Elle avait abandonné le canapé pour se rechausser, ceci sans précipitation

aucune mais avec une réelle détermination. Il la laissa faire.

— Peux-tu être gentil d'appeler un taxi par téléphone ? Il ne bougea pas.

— Tu ne voudrais tout de même pas me voir rentrer à pied après m'avoir offert la nuit dernière la tournée des Grands-Ducs ? Te rends-tu compte que le premier homme motorisé qui m'apercevra aussi élégante dans la rue m'offrira ses services et que je serai contrainte, malgré moi, de les accepter ! C'est cela que tu souhaites ?

— Tais-toi ! Tu es une sorte de monstre fait d'un mélange de tout : de duplicité et de franchise, de candeur et de rouerie, de désintéressement et de cupidité... Et avec cela, tu es belle ! Ah il n'est pas fou, M. Lucien ! Il a tout de suite compris, en te voyant, le capital inespéré que tu pouvais représenter pour lui !

— Je t'ai dit qu'il ne m'impressionnait pas : c'est un très petit monsieur... J'utilise simplement son domicile pour y faire ce que je veux, son téléphone qui est mon arme de combat, son faux contrat de travail pour rester dans le pays où j'opère, ses relations à la préfecture qui — j'ai eu l'occasion de le vérifier à plusieurs reprises — peuvent être efficaces en cas de coup dur.

— Sais-tu qu'en ce moment tu t'exprimes comme une vraie fille ?

— J'en suis une ! Je ne serai même plus que cela, à l'avenir, je te le promets ! Mais je t'interdis de me donner cette appellation parce que, avec toi, je me suis conduite en dame !

Géné, affolé aussi, partagé entre le désir fou de l'enlacer à nouveau et l'envie de lui administrer une solide correction pour la vie qu'elle menait, Alain était presque prêt à lui faire des excuses. Pendant qu'elle prononçait ses dernières paroles, les yeux de jais de la femme avaient été irradiés d'éclairs de fureur où le dépit s'était mêlé à la passion.

— Écoute, Khadija...

C'était lui, maintenant, qui parlait avec une voix brisée :

— Cette existence te plaît ?

— Si je te disais qu'elle me déplaît tout à fait, comme je le raconte à tous les clients qui font semblant de s'apitoyer sur mon sort, je te mentirais... Évidemment, elle ne m'enchant pas ! Mais elle est la seule qui me permette d'amasser assez d'argent, sans me lever à 6 heures du matin, pour faire un jour tout ce que je voudrai.

— C'est-à-dire ne plus rien faire du tout ?

— A l'exception de l'amour exclusif avec l'homme que j'aime.

— Et si cet homme te demandait de cesser immédiatement de te prostituer ?

— Je lui obéirais... Je crois même que je lui ferais une foule de cadeaux avec tout l'argent que j'ai déjà en banque.

— S'il l'acceptait, ce serait un maquereau encore pire que ton souteneur actuel ! Laisse cet argent à ta banque. Qui sait ? Peut-être te permettra-t-il un

jour, sinon de doter l'une de tes sœurs, du moins de lui donner les moyens de venir faire des études sérieuses en France...

— Amener un membre de ma famille ici? Jamais! Si j'en voyais un seul débarquer, je m'enfuirais dans un autre pays... Tu ne sais pas ce que c'est, une famille tunisienne! Quand il y en a un, il y en a dix, puis cinquante comme aux repas offerts par mon père. Une vraie smala!

— Ne parlons plus de tes sœurs, mais de toi seule... Je te garde, à condition que tu veuilles bien de moi seul pour très longtemps?

— Disons pour quelques années, Alain : ce ne sera déjà pas si mal! Embrasse-moi!

Ce fut peut-être l'instant où ils s'aimèrent le plus. Mais il sut avoir assez de contrôle sur lui-même pour s'arracher au désir d'amour :

— Maintenant qu'il n'y a plus de problème entre nous deux, il reste encore un compte à régler avec l'autre...

— Ce pauvre Lucien?

— Tu le plains? Ça, c'est le comble! Mais c'est un salaud, ton bonhomme !

— Ce n'est pas « mon » bonhomme... C'est le Lucien du tiercé, dont la seule véritable maîtresse se nomme «Télévision». Même s'il vit des femmes, il n'est pas capable d'être l'homme d'aucune d'elles! Il faut des atouts comme les tiens, presque une sorte de talent, pour devenir un véritable amant.

— Comme tu vas partir de chez lui dès ce soir, je veux qu'il me donne ce qu'on appelle un quitus ou, si tu préfères, qu'il me livre sa subordonnée « pour solde de tout compte »... Et je pense qu'une bonne leçon lui est nécessaire, sinon il continuera — lui ou ses petits camarades — à t'ennuyer... Mais peut-être préfères-tu m'at-tendre tranquillement ici pendant que je me chargerai de lui? Il doit être, en ce moment, béat devant des exploits sportifs télévisés ? Eh bien, je vais lui en offrir en rechef ! Tu as une clef du gîte? Donne...

— La voici... Tu ne crois pas que c'est là une authentique preuve d'amour? Confier la clef de son cœur à un homme?

— Ton cœur n'a jamais palpité pour un M. Lucien! Je serai de retour dans une heure... Ah! j'oubliais : indique-moi l'adresse, la vraie... Comme cela, je l'aurai enfin!

— Je vais te montrer le chemin puisque je t'accompagne... On ne sait jamais : je pourrais t'être utile! Il faut bien aussi que j'emporte toute ma garde-robe : par les quelques apparitions que j'ai déjà faites devant toi, tu as pu deviner qu'elle devait être assez importante. C'est une nouvelle chance que ta voiture soit grande ! Je ne veux rien laisser à Lucien!

— Il ne manquerait plus que cela ! Ce sera moi qui lui laisserai un souvenir... Mais j'y pense : tes bijoux?

— Ne t'inquiète pas ! Pendant que tu t'occuperas de lui, je m'occuperai d'eux... Le sommier restera fendu. Tant pis!

— Dis-moi : à titre de simple renseignement, penses-tu qu'il soit armé,

ton surhomme ?

— J'ai tout examiné, tout fouillé chez lui pendant les matinées où il n'était pas là et je n'ai rien vu : ni armes, ni dollars, ni papiers intéressants... Mais on ne sait jamais! Prends quelques précautions. Tu n'as pas l'air de te douter que maintenant je tiens à toi.

— D'après ce que tu viens de me dire de lui, ce n'est qu'un demi-sel. Pas besoin d'armes ! La manière douce, ou persuasive, suffira... On y va?

— On y va...

Quand ils pénétrèrent dans le vestibule, la porte de la chambre de M. Lucien était fermée, mais le fond sonore de la télévision prouvait que le maître des lieux était là. Khadija entraîna d'abord Alain dans sa propre chambre où ils tinrent, à mi-voix, un conseil de guerre :

— Comment opérons-nous ? demanda-t-elle.

— L'effet de surprise, chérie! Commence par récupérer tes bijoux dans le sommier avant que je ne passe à l'attaque... Reste très calme dans ta chambre en remplissant tes valises. Quand le moment sera venu, je t'appellerai.

Dès que le sommier fut éventré et les bijoux dans un sac à main, Alain frappa à la porte voisine.

— C'est toi? cria aussitôt une voix assez pâteuse. Déjà rentrée? Qu'est-ce que tu veux?

Alain ne répondit pas et ouvrit la porte qui, n'était même pas fermée à clef, tellement M. Lucien était rassuré sur le comportement de sa protégée brune. La vision qui s'offrit aux regards d'Alain correspondait exactement à la description qu'avait faite Khadija de l'homme et du décor dans lequel il passait ses nuits. Allongé sur son ht, vêtu de la vieille robe de chambre, le buste relevé et calé par deux oreillers, M. Lucien savourait les délices télévisées. Sur la table de nuit, il y avait — à côté d'une petite lampe de chevet qui apportait, avec l'écran de la télévision, le seul faible éclairage de la pièce — une bouteille de whisky, à demi entamée, un seau à glace et un verre. Le visiteur imprévu remarqua tout de suite que celui qu'il considérait déjà comme un adversaire n'avait plus du tout l'apparence jeune. Un crâne à peu près dénudé, un visage glabre, des yeux cernés de poches de graisse, des joues flasques se terminant par un double menton accentué, ne contribuaient guère à donner au personnage le moindre attrait physique. De plus il n'était pas grand, plutôt replet, ayant de courtes jambes. Il y avait, émanant de toute sa personne, une impression pitoyable. Khadija l'avait bien jugé : ce n'était qu'un très petit monsieur.

La stupéfaction de M. Lucien à la vue de son visiteur fut immense. Après être resté bouche bée pendant quelques instants, il finit par articuler :

— Qui êtes-vous?

— Un homme qui ne te veut aucun bien! répondit froidement Alain en tournant le bouton de contact de la télévision qui s'éteignit.

Vous n'avez pas à me tutoyer! affirma le souteneur en tentant de se lever.

Mais le géant blond le maintint sur le lit en ordonnant :

— Reste allongé, sinon je me fâche ! Cette position te convient à merveille... Quant à parler à la seconde personne avec un individu de ta trempe, ce serait une insulte à la langue française!... Alors, comme ça, c'est toi Lucien? Monsieur Lucien... Le beau Lucien qui se fait entretenir par son harem : je dois avouer qu'elles ne sont vraiment pas exigeantes sur la beauté mâle, tes petites amies!

— Où est l'Arabe?

— C'est ainsi que tu appelles ta jolie voisine ? Tu ne pourrais pas dire Khadija comme tout le monde ?

— C'est un prénom impossible...

— Mais qui rapporte quand elle le dit à un soupirant!

— Elle ne s'en sert jamais ! Sur mes conseils, elle a pris celui de Aïcha pour le travail.

— Le travail ? Tu utilises de ces métaphores ! Eh bien, apprend, bonhomme, que non seulement la fausse Aïcha ne « travaillera » plus jamais, du moins dans le sens où tu l'entends, mais aussi qu'elle est dans la chambre — que tu lui avais si gracieusement « prêtée » — en train de boucler ses valises...

— Ça ne se passera pas comme ça! hurla Lucien.

— Si tu cries trop fort, après t'avoir calmé, j'ameute la police. C'est ça que tu veux?

Et comme M. Lucien ne répondait pas :

— Tu ne crois pas qu'une bonne petite explication entre nous, franche et loyale, serait préférable ? Ta protégée m'a dit qu'elle te rapportait cent francs par jour, soit sept cents par semaine.

— C'est faux! Elle s'est vantée! Elle ne paie que six cents par semaine et parfois moins, ayant repos les dimanches et jours de fête.

— Voyez-vous ça ! Et c'est toi qui as eu cette grandeur d'âme : lui accorder le repos du Seigneur ! Tu y as peut-être ajouté la Sécurité sociale?... Nous disons donc six cents... Multipliés par cinquante-deux semaines... A propos, j'y pense : il faut déduire quatre semaines de congés payés obligatoires, ce qui nous ramène à quarante-huit semaines... Six cents par quarante-huit et nous obtenons un premier total de vingt-huit mille huit cents francs pour une année, auquel il faut ajouter le produit de cinq mois supplémentaires de labeur puisque Khadija, dite Aïcha, est restée dix-sept mois sous ton obéissance... Cinq mois nous donnent vingt et une semaines, vingt et un multiplié par six cents font un deuxième total de douze mille six cents francs. En les ajoutant au premier, nous atteignons la somme de quarante et un mille quatre cents francs... Voilà exactement ce que t'a rapporté

ta gentille voisine en dix-sept mois : plus de quatre millions anciens non déclarés au percepteur ! Avoue que ce n'est pas trop mal ! Et ça te donne une certaine marge de sécurité pour compenser tes pertes au tiércé.

— C'est « elle » aussi qui t'a raconté ça ?

— Elle m'a tout dit, figure-toi !

— Ça lui coûtera cher...

— Ça lui coûtera beaucoup moins que toi ! En effet, tu lui as coûté quarante et un mille quatre cents francs au minimum et tu lui as fait comprendre que si, un jour, elle te quittait, elle devrait te faire un cadeau supplémentaire à titre de dédommagement... A combien fixes-tu le prix ?

— Je ne sais ni ton nom ni qui tu es, mais tu m'as tout l'air d'un sportif ! Pour un passionné de rugby comme moi, ça me plaît ! Fais une offre...

— Écoute, mon brave Lucien, ce n'est pas parce qu'elle est d'origine arabe que nous allons jouer au marchand de tapis ! Pour la deuxième fois, je te dis le mot de passe magique que prononcent les clients quand ils s'adressent à une femme exerçant ce que tu appelles le « métier » : Combien ?

— Tu te sens fort parce que tu me prends au dépourvu... Mais dis-moi : tu la veux vraiment ?

— Je la veux !

— Elle te plaît autant que cela ?

— Elle me plaît.

— Et tu veux qu'elle continue le boulot ? Note bien que c'est une bonne petite... Elle est correcte en affaires : ce qui est de plus en plus rare !

— Combien, Lucien ?

— Je ne sais pas, moi... Mettons... Deux briques ?

— Pour une femme pareille ? Eh bien, mon vieux, tu ne l'estimes pas cher ! Personnellement, je trouve qu'elle vaut beaucoup plus... Seulement toi, tu ne peux pas comprendre ! Nous disons donc deux millions anciens à ton crédit... Tu ne me dois plus que deux millions et cent mille quatre cents francs « anciens ».

— Je ne comprends pas ?

— Lucien, la télévision t'abrutit ! Réfléchis : tu lui as piqué, en dix-sept mois, quatre millions cent mille quatre cents francs... La différence avec le prix auquel tu la taxes me laisse donc un crédit de deux millions cent mille quatre cents francs que tu vas nous rendre... Parce qu'elle est à moi, à dater d'aujourd'hui, c'est la même chose : on a décidé de mettre nos économies en commun pour acheter un petit commerce... Tu vois : on suit tes conseils... On se retire du métier !

— Tu te f... de moi ?

— A peine, mon Lucien ! Tu as bien une cachette où tu planques tes petites réserves personnelles pour avoir un viatique en cas de coup dur... Paie sans discuter et on s'en va.

— Je n'ai pas de cachette, je n'ai pas de réserves, je n'ai rien !

— Je le regrette pour toi... J'ai repéré que le téléphone était dans le

vestibule. Comme tous les clients de ton exbelle, je connais ton numéro par cœur, ainsi que celui de ta fameuse agence immobilière : PIGalle 90-30... Ça t'en bouche un coin, ça?

Il s'était penché sur l'homme allongé :

— Regarde ce poing, Lucien... Solide, hein? Toi qui es compétent, tu peux l'apprécier en connaisseur... Je vais t'expliquer ce qui va se passer : je commence par te flanquer un direct qui t'enverra rêver pendant un bon bout de temps. Et quand tu seras dans les limbes, j'appelle les flics en me servant de ton propre appareil... Ça ne te fait pas rêver un peu plus ? Ils arrivent, ils nous embarquent tous et on s'explique au commissariat entre gens de qualité... Ça m'étonnerait fort que tu en sortes avant moi! Qu'est-ce que tu penses de ce petit scénario ?

L'homme aux joues flasques ne répondit pas.

— Moi, je trouve qu'il tient debout : la continuité est bonne et il ne manque pas de « suspense »... Qu'est-ce qu'on fait, Lucien?

— Je n'ai pas de liquide.

— Mais tu as bien un carnet de chèques, ne serait-ce que pour la respectabilité de ton cabinet immobilier?

Il est à mon bureau.

— J'avoue qu'un chèque, signé de toi, ne me déplairait pas... S'il est provisionné, je l'encaisse. S'il ne l'est pas, je le fais encadrer et toi, on te flanque en cabane... Veux-tu que je t'accompagne à ton bureau? Seulement, comme je risque — bien qu'il soit tard — d'y trouver tes « associés », tu comprends que, moi aussi, je me fasse accompagner... Je vais téléphoner à quelques amis...

— Pas la peine ! J'ai compris.

— Enfin! Je pensais que tu étais intelligent... Alors tu paies cash?

— Je te redis que je n'ai pas de fric.

— Où est-il alors?

Et comme M. Lucien continuait à le regarder, hébété :

— Fais attention! Je suis d'un naturel doux, mais je vais me fâcher...

Une nouvelle fois il se pencha sur l'homme étendu. Celui-ci, mû par un réflexe, mit ses mains devant son propre visage pour le protéger.

— Je ne voudrais pas t'insulter, couard, mais tu me fais pitié!

D appela :

— Khadija! Viens vite : je t'offre un spectacle exceptionnel...

Quand elle entra dans la chambre, Lucien était toujours dans la même position.

— Chérie, je te présente le grand homme... Tu avais raison : ce n'est même pas un demi-sel ! Qu'est-ce qu'on fait de lui, à ton avis ?

— Laisse-le, Alain... H ne vaut même pas qu'on s'occupe de lui.

— Mais il nous doit de l'argent, chérie!

— J'ai tout entendu... Tu as raison. Seulement je sais que ce qu'il dit est

vrai : il n'a pas un sou.

— Et les autres femmes qui « travaillent » pour lui ?

— C'est du bluff ! Moi je t'ai expliqué que ça m'arrangeait jusqu'au jour où je t'ai rencontré. Maintenant c'est différent ! Baissez les bras, Lucien : vous êtes ridicule.

L'homme au visage blême se montra obéissant, mais, pendant qu'elle parlait, ses yeux de semi-ivrogne injectés de sang la regardaient avec une expression de haine où transpirait la terreur :

— « Monsieur Lucien », dit-elle avec calme, c'est la dernière fois que je vous appelle ainsi : vous avez été tout pour moi, sauf un monsieur et un amant... S'il vous est arrivé de me tutoyer pendant ces dix-sept mois, quand je vous rapportais vos cent francs, moi je ne l'ai jamais fait ! Je n'ai tutoyé que ceux auxquels j'ai pris de l'argent, parce que ça faisait plus intime, ou ceux qui m'ont plu... Par exemple, cet homme que vous avez devant vous, je lui ai dit « tu » tout de suite et je le ferai toujours ! Le « vous » n'est réservé qu'à ceux que je méprise : les michetons ou les ratés comme vous... Mais, moi aussi je suis « sport » : je reconnais — et je l'ai dit à Alain — que vous m'avez respectée dans un certain domaine. De cela, aussi bête que ça puisse paraître, je vous suis reconnaissante... Aussi je ne vous réclame rien.

Alain, qui l'avait écoutée en souriant, dit à l'homme chauve :

— Tu ne sens pas, Lucien, à quel point ces femmes arabes — pour lesquelles nous n'avons le plus souvent, nous les roumis, que peu d'égards — savent se montrer magnanimes... Sais-tu que tu as une chance insigne d'avoir eu affaire à une authentique princesse ?

Lucien le regardait avec un ahurissement grandissant. — Tu ne sais pas ce que c'est qu'une princesse d'Orient ? Tu n'en as donc jamais rencontré, toi, un homme de ton envergure, un tombeur-né, un être auquel les plus belles filles du trottoir ne demandent qu'à apporter leurs petits profits ? Avoue que tu viens de vivre une noble expérience humaine... Elle te laissera pour tes vieux jours, qui ne sauraient tarder, d'admirables réminiscences... De même que Khadija pourra dire : « J'ai connu, jadis, un certain M. Lucien... » toi, tu raconteras à tes conquêtes futures : « Il y avait une fois une princesse qui était belle comme toute la féerie de l'Orient... Mais n'ayant pas les moyens de déposer à ses pieds des rivières de diamants, je l'ai logée dans un petit deux-pièces cuisine, et ce à titre gracieux. » Parce que, vieux sacripant, si tu te vantais du contraire, je te ferais rentrer ton vilain museau entre les deux épaules ! Tu m'as bien compris, cette fois ? Et tu peux t'estimer heureux de t'en tirer à si bon compte!... Khadija chérie, tes valises sont prêtes ?

— Oui.

— Tu es sûre de n'avoir rien oublié dans ce taudis ?

— Je n'y laisse que les mauvais souvenirs.

— Eh bien, Lucien ? Les règles de la civilité ne t'ont-elles pas appris que l'on se lève pour accompagner ses hôtes de marque jusqu'à la porte ?

Après un moment d'hésitation, l'homme en robe de chambre se leva, tel un

automate. Quand il le vit debout, Alain, qui le dominait de plus d'une tête, ne put s'empêcher de s'esclaffer :

— Mais il est tout petit, ce superman! Allons, bonhomme, montre-toi galant jusqu'au bout en portant les valises de la princesse jusqu'à l'ascenseur... Tu rechignes?

Je reconnais qu'il y en a beaucoup... Ça ne fait rien : Tu feras plusieurs voyages. Nous attendons ici.

Le transfert des valises commença : c'était un spectacle assez rare que de voir l'homme en pantoufles jouer les bagagistes. Quand ce fut fait, le géant ordonna :

— Appuie sur le bouton de renvoi de l'ascenseur. Khadija va descendre à pied pour récupérer ses affaires en bas. Il n'y a que deux étages et elle est très alerte... Va, ma chérie, et donne une pièce au concierge pour qu'il t'aide à les mettre dans la voiture. Moi j'attends ici avec mon bon ami Lucien.

Quand il se retrouva seul avec l'homme, il lui dit d'une voix très douce :

— Maintenant, mon Lucien, tu vas rentrer gentiment te mettre au dodo...

— Et si je ne veux pas ?

— Je te casse la g... !

L'homme usé se dirigea vers le ht d'un pas traînant. Lorsqu'il fut allongé à nouveau, son visiteur ajouta :

— Tu peux toujours noyer ton chagrin dans le whisky... Ah! je comprends que tu aies un peu de peine : perdre ainsi, alors qu'on ne le prévoyait pas, un capital ambulant, c'est très désagréable... Mais tu devais bien t'attendre à ce que, un jour, il y eût un accident du travail ! Veux-tu que je te donne un bon conseil? Ne te venge pas trop, sur les autres filles que tu pourrais connaître, de la perte de ta princesse : ce ne sont pas toutes des grandes dames, et elles risqueraient de t'en vouloir... Si on remettait en marche la télévision?... Voilà qui est fait : ça s'éclaire, ça papillote, c'est encore flou, c'est net! Mais c'est toujours le catch! Quelle chance tu as, Lucien! Et dire que si tu t'étais montré incompréhensif, tu n'aurais jamais vu la fin du combat... Maintenant Khadija et le concierge ont eu le temps de mettre les valises dans la voiture : aussi vais-je te quitter, sans regrets, je l'avoue. Bonne nuit, Lucien!

— Alain?

— Tu m'appelles par mon prénom? C'est vrai que Khadija te l'a appris... Sais-tu que c'est très gentil de ta part? Tu l'aimes, mon prénom?

— Tu peux compter sur moi : je ne t'oublierai jamais !

— J'en suis très flatté : pour une fois où je laisse une forte impression...

— Et je te rattraperai!

— Peuh! On dit ça, vieux, lorsqu'on s'est montré incapable de faire autre chose... Adieu!

Quand il prit place au volant, sa compagne lui demanda :

— Tout s'est bien terminé ?

— Tout! Le concierge a été aimable?

- Charmant... Tu ne devineras jamais ce qu'il m'a dit?
- « Merci », après avoir reçu son pourboire.
- Même pas ! Il a dit : « Je vous regretterai, mademoiselle, tout en vous souhaitant de ne jamais revenir chez M. Lucien. »
- Cet homme-là est un sensible... C'est très curieux, chérie : toi et moi, nous plaisons aux portiers !
- Alain, moi non plus je ne te dis pas merci parce que tu me répondrais que tu n'as fait que jouer ton rôle d'homme. Aussi je préfère répéter ces deux petits mots : je t'aime.
- Où allons-nous?
- Ce que je vais te confier maintenant va te paraître très bête : j'ai faim!

Il sourit :

— J'attendais cet aveu depuis le début de la soirée... Moi aussi, j'ai faim, Khadija ! A cette heure-ci, je ne vois guère qu'une brasserie comme Lipp ou un genre Cala-vados...

- Si nous retournions aux Halles ?
- Dans notre petit bistrot?
- Où je pourrais manger avec mes doigts ?
- Avec tes doigts...

Après ce troisième repas d'amoureux, ils revinrent chez lui, avec les valises.

— Si tu le veux bien, Khadija, nous procéderons demain matin à ton installation ou, plus exactement, ce sera toi seule qui t'en occuperas pendant que je serai à mon bureau. Tu as tous les placards qu'il faut. La seule chose que je te demande, c'est de ne pas trop déranger mes vêtements et mon linge personnels, sinon je ne retrouverai plus rien à la place habituelle. Comme tous ceux qui mènent une vie de garçon, j'ai contracté des manies.

Elle promit et, pour la troisième fois aussi de leur vie, ils furent amants : des amants décidés, cette fois, à ce que la liaison fût durable.

Quand Alain revint de son bureau, le lendemain en fin de journée, elle l'accueillit en disant :

— Surtout, ne me gronde pas! J'ai passé toute ma journée à « faire des rangements » : tu sais bien que les femmes ont cette passion ! Et pour pouvoir bien ranger, il faut d'abord tout déranger... Tes chemises, tes chaussettes, tes mouchoirs et tes cravates ont changé de placard : il le fallait pour qu'aucun de mes soutiens-gorge ne traînat ! J'ai pris un véritable plaisir à accomplir ce travail chez toi : j'ai pu constater, en effet, que tu aimais l'ordre et que, sur ce point encore, tu ne ressemblais en rien à un M. Lucien.

— Fais-moi plaisir : une fois pour toutes, promets-moi de ne plus parler de ce personnage!

— C'est promis! Viens voir où seront désormais tes affaires.

Il vit et fut consterné sans oser cependant le dire. Tous les placards à portée de la main, tous les tiroirs pratiques avaient été réquisitionnés par sa nouvelle compagne. Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées depuis qu'il lui avait demandé de vivre avec lui, et elle se comportait déjà en femme installée. Certes, s'il n'y avait aucun désordre dans ses rangements, le nouvel ordre avait quand même été instauré par quelqu'un d'autre que lui. Son « chez soi » égoïste lui échappait. Mais ne valait-il pas mieux en sourire? Et cette femme était tellement femme que l'on ne pouvait que s'incliner.

— N'est-ce pas que c'est mieux ainsi, chéri?

— Si tu n'étais pas entrée dans mon existence, je me demande ce que je serais devenu!

Et la vie commune commença, sans heurts, dans l'euphorie amoureuse. Ce ne fut qu'après plusieurs semaines que Alain se rendit compte que beaucoup de choses avaient changé pour lui ! Quand il n'était pas à son travail, il était avec Khadija... Lorsqu'il sortait le soir, c'était toujours avec Khadija, uniquement avec elle... Il ne pensait plus du tout aux randonnées nocturnes en voiture qui s'étaient soldées à chaque fois par une aventure sans lendemain. Il oubliait même, ce qui le surprenait le plus, ses camarades hommes. Il négligeait les anciens amis et lorsqu'il lui arrivait d'en rencontrer un qui demandait :

— Alain ! Que deviens-tu ? On ne te voit plus nulle part ! Te serais-tu retiré du monde ?

Il répondait évasivement :

— J'ai tellement de travail en ce moment...

Son travail, le vrai, c'était la Tunisienne qui occupait, qui meublait, qui accaparait, qui hantait ses pensées et ses moindres actes. Il se savait « pris » par l'étonnante présence, sans vouloir cependant se l'avouer à lui-même, ni reconnaître sa défaite d'homme. Parfois, il arrivait qu'il eût des sursauts de révolte, mais ils étaient vite maîtrisés par la voix nasillarde qui disait sur un ton chantant :

— Qu'est-ce que tu as ce soir, mon amour? Serais-tu triste ? Peut-être as-tu une foule de soucis dans tes affaires ? Tu ne t'ennuies pas avec moi, au moins ?

Comment aurait-il pu s'ennuyer auprès d'une créature qui, non contente d'être l'amoureuse éternelle, trouvait encore le moyen de raconter, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, de fabuleuses histoires qu'elle avait apprises dans son pays ou même que son imagination inépuisable lui permettait d'inventer en quelques secondes. C'était ainsi qu'il avait connu successivement le conte du Prince obèse et du cep de vigne, l'aventure du Calife Haroun el-Rachid et du bateleur, celles du Mozabite et de l'Arabe, du Juif et du cadi, de Kadour et de son âne, du Menteur de l'Est et du menteur de l'Ouest, des Singes et du marchand de chéchias, de Ben Abid qui avait une mère et une chèvre, de l'effronté Djeha et ses paniers de légumes, de tant d'autres personnages d'un

monde, à la fois tout proche et très lointain, qu'elle savait évoquer et faire revivre en leur prêtant sa voix, ses yeux pétillants de malice, ses mains dont chaque mouvement était imprégné de grâce.

Les mois succédèrent aux semaines sans que Alain se rendît compte qu'il était totalement heureux.

Il y eut aussi ce qu'ils appelaient « leurs » sorties. C'était presque toujours Khadija qui décidait du restaurant, du théâtre, ou du club où ils allaient. Elle semblait être torturée par une soif inextinguible de tout découvrir, de tout voir, de tout connaître.

Quand elle était venue s'installer chez lui, la très importante garde-robe, qu'elle était parvenue à se constituer grâce à ses « gains », était, à l'exception du sari de sa grand-mère, exclusivement européenne, parisienne même... Mais peu à peu, sous l'influence de son amant et parce qu'il la préférait ainsi, elle était revenue, tout en conservant le chic inné de la capitale du bon goût féminin, à une façon de s'habiller plus orientale, plus proche de ses origines et de son atavisme. Il semblait que, de jour en jour, les qualités typées et les signes de sa race se fussent développés parce qu'ils étaient mis en valeur par la présence continuelle à ses côtés du grand garçon blond, qui créait le contraste.

Ils étaient loin de sortir tous les soirs. La présence de l'amoureuse brune avait redonné à l'homme le goût de son « chez lui » où il ne s'ennuyait plus. Il arrivait même que Khadija, dominant sa répugnance instinctive pour la cuisine, lui fasse la surprise de préparer des repas de son pays dont le plat de résistance était tantôt le couscous, tantôt le méchoui, parfois aussi le tadjine. Alain raffolait de ce dernier mets, sorte de gratin très fin où la viande, coupée en petits carrés, était « revenue » dans une huile, agrémentée de tomates, de piments et recouverte d'un jaune d'œuf avant d'être passée au four. Le tout, arrosé de chérabe ahmar, vin rouge, ou de chérabe abiadh, vin blanc, était succulent. Mais la grande spécialité de Khadija était la pâtisserie tunisienne allant de la baklaoua, feuilleté d'amandes pilées, au makroudh, semoule légèrement sucrée et fourrée de dattes écrasées, jusqu'à l'ouidnine-el-khadhi, pouvant se traduire par « oreille d'avocat », gros beignet très sucré.

Si Khadija n'avait nul besoin de leçons de français, Alain aimait assez découvrir les mystères de la langue arabe. Sous l'impulsion de son « professeur », il parvint à acquérir un vocabulaire assez étendu : il n'appelait plus sa voiture que la Karhaba; quand il baisait les mains racées de son amante, il adorait les Mines et c'était tout juste s'il n'exigeait pas de la servante, qui était à son service depuis longtemps déjà, qu'elle ne l'appelât plus monsieur, mais Si et sa compagne Saïda au lieu de Madame.

La décoration même de l'appartement avait pris une apparence orientale : les tapis et les coussins, sur lesquels Khadija aimait à s'accroupir, s'étaient multipliés un peu partout dans toutes les pièces. C'était même très étrange de constater à quel point la jeune femme aimait rester assise les jambes croisées, sur un tapis, aux pieds de celui qu'elle regardait avec les yeux d'une esclave

amoureuse de son maître. Ce qui faisait dire à Alain :

— Quand tu es dans cette position, j'ai véritablement l'impression de t'avoir ramenée d'un marché.

— C'est un peu cela, chéri... Ne m'aurais-tu pas achetée à Lucien s'il l'avait fallu?

— Sûrement!

Ce fut d'ailleurs l'unique fois, pendant cette première année de bonheur, où le nom du souteneur revint dans la conversation. Car, malgré ses menaces de la dernière seconde, l'homme n'avait jamais fait reparler de lui.

Cette période de découvertes amoureuses et de compréhension réciproque fut également meublée par quelques déplacements et voyages. Pour les fêtes de fin d'année, Alain voulut faire découvrir à Khadija les joies des sports d'hiver, mais la fille de soleil montra autant d'aversion pour la neige que pour ceux qui peuplaient les stations à la mode : très vite elle supplia son amant de la ramener « chez eux » à Paris... Elle n'apprécia pas beaucoup non plus, bien que le soleil y répandît déjà sa chaleur bienfaisante, l'Espagne de la Feria andalouse où il l'avait emmenée pour la Semaine Sainte et les fêtes de Pâques. Au cours de ce voyage, Alain put mesurer à quel point les Arabes pouvaient détester les Espagnols, et réciproquement! Il semblait que les premiers en voulaient aux seconds de ce qu'ils leur eussent pris, pour l'art Flamenco, certaines mélodies nostalgiques venues directement de l'appel à la prière du muezzin et que les seconds continuaient à reprocher, malgré l'écoulement des siècles, aux Arabes d'avoir laissé sur le sol de la péninsule ibérique des monuments grandioses et des villes entières attestant du raffinement de leur civilisation.

La brune Khadija, qui aurait pourtant dû se sentir un peu chez elle sous ce ciel et dans ces décors enchanteurs dignes des Mille et Une Nuits, n'aima pas l'Espagne, parce que trop de haine sourde y subsistait encore entre l'Islam et la Chrétienté. Là aussi, elle demanda à Alain de la ramener dans le seul endroit où elle aimait vivre : ce « chez eux » de Paris...

Elle apprécia davantage le charme et les couleurs de la Côte d'Azur en septembre, mais elle n'eut aucun regret quand elle la quitta. Elle détesta, par contre, les week-ends d'octobre pendant lesquels son amant, passionné de chasse, tenta de lui faire apprécier la beauté d'un sport qu'il considérait presque comme un art. La discorde faillit même éclater entre eux : la sensible Khadija traitait la chasse de « massacre sans noblesse ». Très vite, Alain préféra renoncer à son sport favori plutôt qu'à ses amours qui avaient priorité absolue sur les autres joies.

Et toujours, en fin de compte, ils finissaient par se retrouver « chez eux », vivant retirés et presque calfeutrés. Ils se suffisaient à eux-mêmes, n'ayant besoin d'aucun dérivatif, ne recherchant pas la compagnie d'autres êtres. Leur amour et l'imagination de Khadija meublaient tout. C'était même assez fantastique de découvrir à quel point cette femme pouvait vivre aussi recroquevillée moralement sur son bonheur égoïste que lorsqu'elle le faisait

physiquement dans « son » coin préféré du grand canapé du living-room. Et pourtant, elle n'avait rien d'une petite bourgeoise dont l'horizon se trouvait limité à la contemplation sans cesse répétée d'un intérieur domestique. Quand Alain était là, elle lui racontait des histoires; quand il était à son bureau, elle passait son temps à rechercher et à inventer les contes, qu'elle lui offrirait le soir en gerbe, et qui le ravissaient. C'était chez elle une façon comme une autre de lui donner de nouvelles preuves de son amour passionné.

L'année s'était terminée en leur donnant à tous deux l'impression d'avoir été, de loin, la plus courte et la plus enrichissante période de leur existence...

Dans la « chambre aux glycines » de l'hôtel de Madame, ils avaient fini la recapitulation volontaire — et qu'ils avaient cru nécessaire — de cette première tranche de vie commune. Ils venaient d'avoir l'honnêteté, ou le courage, de ne rien oublier, depuis le thé-dansant du Claridge, jusqu'à l'enracinement de leur bonheur tranquille qui avait été coupé de quelques rapides fugues d'amoureux vers la neige, vers le soleil, vers la mer...

— Chérie, encore un peu de Perrier-Jouet?

— Nous l'avons bien mérité, toi et moi, après ce double exercice de mémoire ! Mais je crois que tu as eu raison de l'exiger : c'est merveilleux de faire ainsi, selon ton expression, « le point »... Maintenant nous nous sentons le cœur et l'âme plus libres pour entamer la nouvelle année qui débute pour nous ce soir, 5 octobre... Crois-tu qu'elle sera aussi belle que celle qui vient de finir ?

— Il faut même qu'elle la surpasse ! Toute fortune, qui n'augmente pas, diminue... Un amour, qui ne grandit pas, s'effrite.

Il commença à la déshabiller. Et il sut mettre dans cet acte encore plus de délicatesse que lorsqu'il l'avait fait la première fois, dans cette même chambre, trois cent soixante-cinq nuits plus tôt. Ce fut comme s'il accomplissait un rite sacré. Ses gestes étaient ceux d'un grand prêtre ou d'un mage qui met lentement à nu le corps qui va s'offrir en holocauste à l'amour... Le silence était revenu dans la chambre, succédant au dialogue feutré des souvenirs. C'était l'instant divin où le désir, rajeuni par la libération du passé et revigoré par l'attente, s'exprimait avec les paroles muettes du cœur.

Elle et lui ne firent plus qu'un.

Quand ils quittèrent l'hôtel à l'aube, après que l'homme eut lancé en passant devant le bureau sa phrase amicale à Wladimir, ils se sentaient plus forts pour la vie qui les attendait « chez eux », dehors, partout...

LA TROISIÈME BOUTEILLE

Le 5 octobre suivant, selon le cycle dont le secret avait été découvert par Wladimir, « ils » étaient, pour la troisième fois de leur vie, dans la chambre aux glycines. Une nouvelle année avait fui avec ses grandes joies et peut-être ses quelques chagrins. Après avoir soulevé dans ses bras sa compagne pour la porter sur le lit, selon le rite qu'il avait lui-même institué, Alain lui offrit le premier verre de Perrier-Jouet, en disant :

— Au deuxième anniversaire de notre couple !

Elle goûta le nectar des amants avant de répondre avec un sourire un peu triste :

— Je te suis très reconnaissante de ne pas oublier cette date qui a changé toute ma vie... J'ose espérer que tu as été aussi heureux que moi pendant cette nouvelle année ?

— Je l'ai été, Khadija, mais je pense que, comme l'an passé en ce même lieu, il serait bon de faire le point.

— Crois-tu que ce soit vraiment indispensable ?

— Il le faut, ne serait-ce que pour être juste. -

— Ne mêle pas l'esprit de justice à l'amour !

— L'année dernière, quand nous avons fait ici notre premier examen de conscience annuel, c'était toi qui paraissais avoir été la plus fautive : tu ne m'avais pas tout dit et seul le hasard d'un thé-dansant m'avait permis de découvrir ton passé. Es-tu bien certaine aujourd'hui que tu me l'aurais dévoilé s'il n'y avait pas eu... disons : cet incident ?

— Je l'aurais certainement fait, mais cela aurait demandé un peu plus de temps : comment pouvais-je t'expliquer la présence d'un M. Lucien dans mon existence quarante-huit heures à peine après t'avoir rencontré ? Mais toi aussi, Alain, tu ne m'avais pas tout avoué ! Et tu as attendu beaucoup plus longtemps que moi — plus d'une année — avant de me confier ton secret que je n'aurais peut-être jamais connu si le hasard ne m'avait pas rendu également service !

— C'est pourquoi je te dis qu'il faut faire à nouveau le point... Encore du Champagne ?

— Je pense que, cette fois, ce sera plutôt toi qui auras besoin d'un stimulant ! De toute façon, parle le premier. J'écoute...

— Te souviens-tu de ce qui s'est passé le lendemain de la nuit où nous avons vécu ici notre premier anniversaire ?

— Que s'est-il donc passé ?

— Chérie !... El Djezaïr...

— C'est vrai! Ma danse du ventre...

Quand ils avaient quitté, une année plus tôt, à l'aube, l'hôtel de Madame, ils étaient rentrés « chez eux ».

— Es-tu sûre de ne pas avoir faim? avait cependant demandé Alain dans la voiture.

— Pas au point d'aller encore traîner dans un restaurant. Je me passerai de soupe à l'oignon ce soir et « notre » réfrigérateur est suffisamment pourvu pour me permettre d'assouvir une fringale de la dernière heure... D'ailleurs, avant que tu n'aïles à ton bureau, nous allons nous offrir à la maison un succulent petit déjeuner. Ce qu'ils firent.

A son retour, le soir, elle lui dit :

—Chéri, je commence à ressentir déjà les bienfaits de la nouvelle nuit d'amoureux que nous venons de connaître : je suis en pleine forme ! Et toi ?

—Moi aussi.

—Pas trop d'ennuis au bureau?

—Pas un! J'ai même réussi deux excellentes affaires.

—Il faut fêter cela! Ça ne te dirait rien de sortir?

—Tu es vraiment insatiable!

—Je suis une femme satisfaite par son amant mais qui a besoin d'étaler son bonheur devant les autres. J'ai envie de danser, de m'amuser... Cela fait, à l'exception d'hier, des semaines que nous n'avons pas bougé d'ici. Mais hier était pour nous une soirée privée! Pendant que je guettais dans la rue l'arrivée de ta voiture, un peu avant minuit à l'endroit habituel, j'ai eu tout le temps de penser à une foule de petites choses et, parmi elles, une idée fixe m'est revenue plusieurs fois en tête : « J'aimerais tant aller avec mon prince roumi dans un cabaret arabe ! Il m'a emmenée un peu partout, sauf dans ce genre d'établissement. »

—Aurais-tu la nostalgie de ton pays?

—Non, mais je souhaite ardemment me retremper pendant quelques heures dans une atmosphère qui soit moins parisienne et plus près de celle que j'ai connue les rares fois où il m'a été possible de m'évader de chez mes parents à Tunis... J'estime que ce bain de cuisine, de mélopées et de musique arabes nous e+st aussi nécessaire à tous deux que le pèlerinage à l'hôtel de nos premières amours. Tu ne m'as aimée et tu n'as continué à m'adorer pendant toute une année que parce que je t'apportais le parfum de l'Orient : mon devoir d'amante est donc de maintenir dans ton cœur et dans tes pensées, par tous les moyens possibles, cette femme typée. Toi-même, ne m'as-tu pas toujours encouragée et poussée à le faire ? Et comme je suis encore un peu plus heureuse depuis cette nuit, je veux combler ton désir. Veux-tu que je me remette en sari?

—Tu ne l'as plus jamais porté depuis notre soirée chez Maxim's...

—... et à Shéhérazade! C'est uniquement ta faute : tu m'as offert, entre-

temps, tellement d'autres jolies robes que je n'ai plus du tout pensé au cadeau de ma grand-mère.

—Ni même au rubis ?

—Chez toi, c'est le premier endroit où il n'a pas eu besoin de cachette... Je te promets que, ce soir, je porterai à nouveau toute ma dot sur moi ! Mais si tu veux que je sois aussi belle que la première fois où tu m'as vue ainsi vêtue, il faut me laisser le temps de me préparer... Je pense même que je serai plus belle qu'il y a un an parce que l'amour embellit. Et comme je t'aime beaucoup plus !

—Où pourrions-nous trouver cet exotisme oriental que tu recherches ?

—Je me suis renseignée cet après-midi : il n'y a qu'un établissement arabe qui soit possible pour nous : El Djezaïr... Y as-tu déjà été ?

—Une fois...

—Avec une Arabe ?

—Non, avec une Allemande, complètement folle mais gentille, qui se prenait pour une princesse d'Orient : c'est là un mirage dont les blondes sont souvent les victimes.

— Avec ton Arabe, mon Alain, l'ambiance de El Djezaïr sera très différente... Téléphone vite pour retenir une table.

La décoration de l'établissement pouvait rivaliser — pour l'utilisation du carton-pâte, du staff et du trompe-l'œil — avec celle de Shéhérazade. Il y avait cependant deux différences... L'une, minime, se remarquait au plafond : la poussière y semblait moins dense, ou plus récente. Peut-être la remarquait-on moins parce que la salle était plus sombre ?... L'autre venait du sol : au centre de la scène sur laquelle devaient s'exhiber les « attractions typiques », on pouvait admirer un charmant jet d'eau, fait de gouttes colorées qui, après avoir été projetées vers le ciel, telles les balles minuscules d'un jongleur de génie, retombaient en perles dans le bruissement léger d'un pizzicato.

Ce n'est pas grand-chose, un jet d'eau, et cependant celui-ci véhiculait dans ses arabesques capricieuses toute la féerie des cours intérieures de mosquées et toute la fraîcheur des oasis. N'était-il pas, à lui seul, le plus clair reflet du monde arabe ? Dès qu'elle l'eut aperçu, Khadija sembla fascinée par la poésie inattendue qu'il apportait en un lieu pareil. Son regard lumineux suivit avec extase la course des gouttelettes étincelantes, rythmée par l'accompagnement nostalgique de l'orchestre installé au fond de la scène. Il était d'ailleurs excellent, cet orchestre, fait d'authentiques musiciens venus d'Afrique du Nord : qu'ils fussent marocains, algériens, ou tunisiens, cela n'avait aucune importance puisqu'ils jouaient et chantaient avec la même âme : celle de leur race.

Les clients étaient assis en demi-cercle et très bas, sur des sofas, devant de larges plateaux ronds et argentés, servant de tables, sur lesquels étaient

apportés les innombrables condiments qui peuvent donner à un authentique couscous toute sa saveur. La musique savait rester discrète et les plaintes du chanteur incitaient à la rêverie.

— Tu as eu une excellente idée de m'entraîner ici, reconnu Alain. Peux-tu me traduire ce que psalmodie ce chanteur?

— Il raconte une longue histoire, comme tu les aimes. Il y parle même de nous...

— En bien ou en mal ?

— Les deux... Il dit que je suis la plus belle àesfatmas qu'il ait jamais vue mais il s'étonne que je sois accompagnée d'un roumi.

— Faut-il se fâcher ou le féliciter?

— Ni l'un ni l'autre : mieux vaut sourire...

— J'ai déjà remarqué, depuis que nous vivons ensemble, que ton sourire pouvait arranger beaucoup de choses.

— C'est l'une de mes armes secrètes ! Et si je pouvais m'exprimer comme ce chanteur, je le ferais pendant toute la journée... Je vanterais à tout le monde, sur un thème improvisé, les heures que nous avons connues la nuit dernière...

Et elle serra très fort sa main en disant :

— Écoute ce qu'a dit un poète :

*Lorsque tu tiens la main
d'un homme fidèle à ses promesses,
ne la lâche plus, une fois que tu as fait l'expérience de sa
fidélité. C'est en effet une vertu que rarement l'on rencontre chez
les hommes...*

« Ce soir, Alain, pour la première fois de ma vie, je crois aux paroles de ce poète!

— Si tu savais, Khadija, comme j'aime cette main menue et fine qui a su me prouver qu'elle n'était faite que pour dispenser les caresses! Tu avais également raison d'affirmer que tu n'étais pas née pour les travaux domestiques.

— Tu as eu tout le temps de te rendre compte que je n'étais pas une très bonne maîtresse de maison...

— Tu ne l'es même pas du tout !

— J'en ai honte... Un autre de nos poètes a écrit :

*La Langueur maria sa fille, l'Indolence
et lui donna comme dot, en la remettant
à son mari,
un lit moelleux.*

Puis elle dit aux époux :

« *Maintenant couchez-vous :*

*l'enfant qui naîtra de vous deux
ne peut être que la pauvreté. »*

« Si nous croyons à ce poète, qu'allons-nous devenir, toi et moi?

— Rassure-toi, chérie : je travaille pour deux!

— C'est bien là ce que je trouve le plus merveilleux chez les roumis : les femmes arabes vous aiment parce que vous savez cultiver leur immense paresse !

La musique, qui ne cessait jamais, s'était intensifiée avec l'apparition d'une spécialiste de la danse du ventre, qui vint s'exhiber successivement devant chaque table. La fille, une Algéroise, était assez vulgaire. La Marocaine qui lui succéda, dans le même travail artistique, ne valait guère mieux, mais la clientèle, sans doute peu experte en la matière, sembla trouver un réel plaisir à assister à ces contorsions de corps à demi nus aux déhanchements de bassins plantureux et aux mouvements de bras. Seule Khadija dit à son compagnon :

— Ces femmes dansent très mal! Ce n'est pas du tout cela, la vraie danse du ventre : il faut beaucoup plus de souplesse... Veux-tu que je te montre comment on doit la danser ?

Et avant que Alain ait même eu le temps de répondre par un oui ou par un non, elle était déjà au centre des tables en train de se déhancher à son tour. L'orchestre, d'abord hésitant, se déchaîna à nouveau comme s'il avait à accompagner la plus authentique des danseuses professionnelles et très vite, toute la salle se mit à frapper dans les mains en cadence pour l'accompagner... Une salle subjuguée par la beauté de la femme en sari et par l'élégance de ses gestes. Khadija ne montrait pas son nombril ni rien de la nudité de son corps, qui restait protégé et caché par l'étoffe de soie pourpre pendant qu'il ondulait, entraîné par le rythme. Bien sûr, on savait, on devinait plutôt que le ventre était là, vivant, palpitant, s'offrant secrètement sous les plis du sari, mais tout cela était fait avec une grande pudeur.

Peu à peu les battements de mains des spectateurs s'atténuèrent pour cesser complètement. Ce fut avec le seul accompagnement, tour à tour langoureux et aigre de l'orchestre arabe, que l'authentique danse du ventre, qui n'est qu'un appel à l'amour, continua, irréelle et presque éthérée, autour du jet d'eau lumineux, reflétant les couleurs de l'arc-en-ciel. Et Alain pensa : « Elle avait raison : celles qui l'ont précédée n'étaient que de piètres danseuses. Interprétée avec la féminité frémissante de ma Khadija, la danse du ventre devient une sorte de poème... » Et il se sentit encore un peu plus amoureux.

Il savait aussi qu'elle ne dansait que pour lui, oubliant toute la salle qui n'avait cependant d'yeux que pour elle. C'était la première fois où elle se montrait ainsi à son amant, dans la danse typique des femmes de sa race. Cette danse, elle aurait pu l'improviser un soir dans leur appartement, mais elle n'aurait pas bénéficié de la même ambiance : il n'y aurait pas eu le décor, pas de jet d'eau, par d'orchestre surtout. L'homme comprenait que si sa maîtresse avait insisté pour venir en ce lieu, c'était parce qu'elle était empoignée par le

besoin irraisonné d'extérioriser sa soif d'amour dans l'acte de danse comme le font tous les êtres simples ou les primitifs qui ignorent les autres modes d'expression. Pendant la danse, le visage de ' Khadija s'irradia d'une joie intérieure : les yeux de braise, rieurs, ne cessaient de regarder son amant; les bras revenaient sans cesse vers lui, se tendant dans un geste de supplique amoureuse; le ventre enfin s'offrait voilé...

Cette attraction imprévue obtint un succès que n'avaient pas connu les pensionnaires de l'établissement. Quand Khadija revint s'asseoir auprès de Alain, ce fut pour l'entendre dire :

— J'ai vraiment eu l'impression, comme tous ceux qui sont ici, de voir danser une princesse d'Orient.

— Elle ne l'a fait que pour remercier son prince roumi de sa munificence et peut-être aussi pour le séduire encore davantage. Je crois que lorsque l'on est très amoureux, on danse très bien... Il n'osa pas reparler du *Claridge*.

— Puisque tu as aimé mon exhibition, je vais te faire une autre surprise... Attends-moi ici : je reviens dans quelques instants.

L'attente fut plus longue qu'elle ne l'avait laissé entendre. Alain commençait à se demander, avec une certaine anxiété, ce qu'elle pouvait bien préparer en secret quand le chanteur arabe de l'orchestre s'avança pour annoncer en français :

— En supplément à son programme, la direction à El Djezaïr a l'honneur et le plaisir de vous présenter la plus exceptionnelle des artistes...

L'orchestre préluda et une danseuse, portant le Haïk voilant la bouche et le bas du visage, apparut : les yeux étaient immenses, noirs, brillants, lumineux... Des yeux que Alain reconnut tout de suite parce qu'il s'en rassasiait depuis plus d'une année. Mais il manqua suffoquer quand il vit la façon dont était vêtue Khadija pour cette deuxième apparition en public... Elle était nue jusqu'au bas du ventre, exactement comme l'Algéroise et la Marocaine, laissant tout voir : la gorge, les seins, le nombril. Le sari avait disparu, ainsi que les souliers : elle s'avancait pieds nus au milieu des tables. Les seuls attributs restant de « la dot de grand-mère » étaient le rubis à l'annulaire gauche, les boucles et les bracelets d'or, qui tintaient à chaque mouvement des bras.

Paralysé par la stupeur, Alain fut incapable de protester contre un aussi simple appareil vestimentaire et même de bouger : il se sentait comme rivé sur le sofa.

D'ailleurs, même s'il avait pu esquisser un geste, ni Khadija — transformée en authentique danseuse de souk — ni l'orchestre ne lui auraient laissé le temps d'agir : la danse était commencée.

La première figure fut le déhanchement des hanches sans que le reste du corps ne bouge : ceci sur le rythme de la darbouka, sorte de tam-tam, et du tarr, gros tambourin. Puis, peu à peu, les épaules s'animèrent séparément : d'abord celle de droite, ensuite celle de gauche... Enfin les deux à la fois. Les épaules avaient épousé le rythme ininterrompu des hanches. Quand la zomara

de l'orchestre, ou petite flûte en bois, commença à égrener sa plainte, tout le corps s'immobilisa à l'exception des seins qui vibrèrent et remuèrent en cadence comme s'ils étaient follement désireux de montrer leur vitalité. Après les seins, ce fut le corps tout entier qui s'anima à nouveau et particulièrement le bas-ventre dont le mouvement de plus en plus rapide évoquait les spasmes de l'acte d'amour. Plus* le rythme de l'orchestre s'accroissait et plus ce dernier mouvement était violent, atteignant un degré de lascivité que ni Alain ni aucun des clients du cabaret n'avaient sans doute encore connu dans un numéro de ce genre. La volupté du début tournait nettement à l'obscénité.

Alain, de plus en plus affolé, ne savait quelle attitude prendre et se demandait s'il n'était pas le jouet d'une nouvelle hallucination! C'était à peine croyable de penser qu'il se trouvait devant la même femme que celle qui avait réussi une si gracieuse exhibition, dans ce décor, une demi-heure plus tôt : la danseuse en sari était une grande dame doublée d'une authentique artiste, tandis que la fille à demi voilée et presque entièrement nue, n'ayant pour tout vêtement qu'une jupe basse nouée à la naissance du sexe et tombant jusqu'aux pieds, ressemblait à une échappée du salon de présentation d'une maison close pour Nord-Africains... La transformation du personnage était fantastique, hallucinante. Même les yeux, surmontant le voile, avaient des lueurs troubles qui cherchaient à accrocher, sans la moindre retenue, les regards de tous les hommes présents dans la salle : des yeux dont le désir n'était plus uniquement axé sur Alain, de vrais yeux de putain.

Effondré, celui qui se croyait encore, peu de temps avant cette vision, l'amant de la Tunisienne, pouvait mesurer avec quelle rapidité et avec quelle facilité une Khadija avait su redevenir celle qu'elle avait été au temps où un M. Lucien la « conseillait ». C'était comme si elle avait brusquement oublié la promesse sacrée, faite à celui qu'elle avait voulu pour seul amant, le jour où ce dernier avait pris la décision de la faire vivre complètement avec lui. Il semblait que le relent du souvenir de ses innombrables aventures éphémères fût brutalement remonté en elle pour lui rappeler que lorsqu'elle racolait, elle avait connu des sensations grisantes. Tout l'amour incessant dont elle avait fait preuve à l'égard du même être depuis une année, tous les efforts accomplis par cet amant pour la comprendre et pour la choyer étaient comme anéantis par cette danse du vice.

Quand elle fut devant la table où il était seul, Alain n'y tint plus : il se leva et arracha le voile masquant la bouche avant d'entraîner Khadija par le bras en hurlant :

— Ça suffit, ta mascarade!

L'orchestre s'arrêta. La sortie du couple du géant et de la danseuse se fit au milieu des protestations des clients, et sous les huées.

Fou de rage, il demanda :

— Où est ton sari ?

— Dans la loge des artistes... Tu me fais mal, Alain!

Il fit exprès de serrer encore plus fort le poignet en continuant à la tirer. Arrivé dans la loge où les autres danseuses attendaient, apeurées, il ordonna, en désignant la jupe prêtée sans doute par l'une d'elles :

— Retire cette défroque et rhabille-toi correctement!

Les danseuses l'aidèrent à s'enrouler dans le sari. Dès que ce fut fait, il l'entraîna à nouveau et ils se retrouvèrent dans la rue par la sortie de secours. Il l'obligea à courir jusqu'à la voiture où il la fit monter de force. Au moment où il embrayait, l'un des serveurs du cabaret apparut, essoufflé, devant la portière en présentant la note :

— Monsieur : vous avez oublié de régler!

— Oublié ? Ah, ça, est-ce que vous vous fichez de moi ? C'est vous qui devriez payer cette fille pour le spectacle gratuit qu'elle vient d'offrir à votre clientèle!

La voiture démarra.

Il conduisit à un train d'enfer sans dire un mot à celle qui était assise à côté de lui et qui frottait doucement son poignet endolori. Ce ne fut que lorsqu'il eut refermé la porte de l'appartement qu'il demanda, glacial :

— Tu es contente de toi ?

— Je ne voulais pas te faire de peine, chéri... Je croyais au contraire que je t'amuserais.

— Tu as de curieux amusements! Étaler ton nombril devant tout le monde et te trémousser comme une roulure...

— Alain!

— C'est tout l'effet que t'a produit la célébration de « notre » anniversaire la nuit dernière?

— Ne gâche pas tout, mon amour!

— Mon amour? Je t'interdis maintenant de m'appeler ainsi.

— Ce n'est cependant que par amour que j'ai dansé pour toi...

— Pour moi ? La première fois peut-être, quand tu étais encore correcte... Mais la seconde, tu as dansé pour tous les autres, sauf pour moi! Tu l'as fait pour n'importe qui comme si tu avais retrouvé le trottoir.

— Je t'en prie...

— Va te coucher. On réglera ça demain... Moi, je dormirai ici.

— Non. C'est moi qui resterai dans ce salon.

Elle courut se blottir dans son coin habituel du canapé. Recroquevillée sur elle-même, elle paraissait encore plus menue que d'habitude. Pendant quelques secondes, il la regarda avant de dire :

— A ton aise !

Et il rentra dans la chambre à coucher dont il claqua la porte derrière lui.

Ce fut seulement à cet instant que le corps de la princesse au sari pourpre fut secoué de sanglots.

Il ne ferma pas les yeux de la nuit, ressassant dans sa tête les événements d'El Djezaïr. Mais, contrairement au dicton qui affirme que la nuit porte conseil, quand il sortit tôt de sa chambre le lendemain matin, il était perplexe,

ne sachant trop quelle décision prendre à l'égard de Khadija. Ce fut avec précaution qu'il pénétra dans le living-room dont les rideaux étaient encore thés. Il s'approcha du canapé : Khadija, toujours vêtue du sari, dormait. Selon son habitude, elle avait jeté ses souliers à terre et ses cheveux, dénoués, s'étaient à nouveau répandus sur les coussins, auréolant le visage. Alain la contempla : la respiration régulière soulevait doucement la poitrine, la bouche légèrement entrouverte laissait apercevoir la denture éclatante... On aurait dit qu'elle souriait. Peut-être vivait-elle la suite du songe où il n'était question que d'une princesse d'Orient et d'un prince roumi ? Apaisée, la jeune femme aux paupières closes apportait, sans même s'en douter, une nouvelle image de l'innocence. Et c'était bien là l'impression la plus étrange se dégageant de toute sa personne.

Alain se sentait désarmé devant cette créature, qui n'appartenait pas à la vieille Europe et qui pouvait se montrer tour à tour femme du monde, fille de trottoir ou femme-enfant. Sans que son type changeât le moins du monde; Khadija avait réussi, pendant une année entière, à donner à son amant l'illusion rare que chaque matin, chaque soir, à chaque heure de la journée et de la nuit, il s'était trouvé en présence d'une femme différente : la fille de Tunis était un être-protée, une sorte de femme-caméléon. C'était pourquoi il n'avait encore jamais connu avec elle l'ennui, ce drame des couples... Mais hier soir, elle avait véritablement exagéré. Autant Alain savourait la maîtresse-née qui était en elle, autant il redoutait de la voir reprendre ses habitudes de fille. La danse scandaleuse à El Djezaïr avait été pour lui la sonnette d'alarme l'avertissant que Khadija pouvait très bien, en un rien de temps, redevenir celle qui donnait son numéro de téléphone à tout le monde.

Qu'est-ce qui avait bien pu se passer brusquement en elle? Elle paraissait tellement heureuse avec lui seul que c'était à se demander pourquoi et comment elle avait pu avoir ces regards immondes pour des inconnus ? N'était-ce pas parce que l'exaltation de son bonheur de femme avait un immense besoin de s'extérioriser, de déborder d'une vie intime, de s'étaler un peu partout?

Pendant qu'il continuait à observer la belle endormie, l'homme ressentait un commencement de tristesse : cette nuit, qui avait cependant succédé à celle de leur pèlerinage sentimental, était la première, depuis qu'ils vivaient ensemble, où ils ne s'étaient pas endormis dans le même lit après s'être aimés. Ils avaient fait chambre à part. Ce qui paraissait un peu inquiétant pour l'avenir.

Finalement, Alain estima que la meilleure solution serait d'oublier la soirée passée dans le cabaret arabe. Il fallait la rayer de leurs souvenirs d'amoureux; les choses continueraient comme s'il n'y avait pas eu l'intermède de la danse improvisée. En hâte il griffonna un billet qu'il posa bien en évidence sur le guéridon placé à côté du canapé. A son réveil, Khadija ne pourrait pas ne pas le lire : « *Pardonne-moi ma colère d'hier soir. J'espère que ton poignet ne te fait plus mal. Je t'aime toujours. Je rentrerai ce soir vers 19heures.* » Et il quitta le living-room, puis l'appartement, sur la pointe des pieds.

Quand Khadija rouvrit les yeux, la lecture du billet amena sur ses lèvres un sourire qui n'était que la prolongation de celui de ses rêves. Pendant qu'elle tenait encore le carré de papier dans sa main, elle pensa : « C'est assez amusant : ce matin les rôles sont inversés. Il y a un an, c'était moi qui m'enfuyais à l'aube, pendant son sommeil, après lui avoir laissé un message... »

Une heure plus tard, alors qu'elle était encore dans la salle de bains, la sonnerie du téléphone retentit. Depuis qu'elle vivait là, Khadija avait pris l'habitude de ne jamais répondre, laissant ce soin à la femme de chambre. Celle qui ne voulait plus être une call-girl avait un trop mauvais souvenir des appels téléphoniques entre midi et 14 heures. Mais ce matin, la femme de chambre n'était pas encore rentrée de faire des courses pour la maison et la sonnerie ne cessait pas. Peut-être était-ce Alain qui l'appelait de son bureau pour lui redire de vive voix qu'il l'adorait toujours? Elle courut, en peignoir, vers l'appareil placé dans le vestibule.

Une voix traînante et sourde dit, dès qu'elle eut décroché le récepteur :

— Je t'avais prévenue que je te retrouverais...

Cette voix, elle l'aurait reconnue entre mille : c'était celle de M. Lucien. Très calme, elle répondit :

— Je ne me suis jamais cachée. Pourquoi téléphonez-vous?

— Pour te rendre un grand service, mon petit... Je sais que tu continues à filer le parfait amour avec ton Alain et j'en suis très heureux pour toi... A quand le mariage? ,

— En quoi cela vous regarde-t-il ?

— Tu as raison : ça te regarde beaucoup plus que ça ne me concerne... Seulement je pensais qu'après un an de « fiançailles », ce serait très bien pour toi de régulariser la situation... Ça te permettrait aussi d'acquérir d'un seul coup la nationalité française et de ne plus être dans l'obligation perpétuelle de demander tous les trois mois une prolongation de séjour.

— Figurez-vous que j'ai un contrat de travail qui vaut largement tous ceux que vous pouvez offrir à vos protégées !

— Tu travailles réellement? Moi qui croyais que tu te laissais vivre... Il t'a bien changée, ton paladin! Tu le féliciteras de ma part.

— C'est pour me due cela que vous m'avez appelée?

— Pas exactement... Je voulais t'informer, pour le cas où des idées de mariage te trotteraient quand même dans la tête, que le bel Alain est déjà marié depuis sept ans et qu'il ne pourra jamais divorcer. C'est tout. Bonne chance !

Un déclic avait mis le point final à la conversation.

Pendant un long moment, Khadija resta hébétée, le récepteur téléphonique en main comme si elle espérait que celui-ci lui apporterait d'autres nouvelles. Mais ce fut le silence.

Alain marié? Cela lui paraissait à peine croyable! Comment se pouvait-il qu'il ne l'en eût pas informée pendant toute cette année qu'ils venaient de vivre

ensemble ? Comment même, partageant son intimité de tous les instants, ne s'était-elle doutée de rien ? Et Alain ne lui avait-il pas affirmé, le jour où il l'avait installée à son domicile, qu'il était un homme libre ? Khadija l'avait cru et ne lui avait plus posé de questions à ce sujet. Le plus extraordinaire de tout était que jamais, depuis qu'elle habitait dans son appartement, aucune lettre n'était arrivée libellée au nom d'une femme portant le nom d'Alain... Et pas un seul des quelques amis, qu'il lui avait présentés au cours de rencontres fortuites à Paris ou même pendant les séjours qu'ils avaient faits aux sports d'hiver et sur la Côte d'Azur, n'avait soufflé mot de cette épouse légale devant elle. Et pourtant le métier qu'avait exercé Khadija pendant dix-sept mois lui avait appris qu'un homme, désirant une jolie femme, n'hésite pas à tout mettre en œuvre pour discréditer aux yeux de la femme convoitée celui qui a la chance d'être son amant du moment.

Il y avait de quoi être médusée, effondrée même ! Comment Alain, en qui elle avait une confiance aveugle et auquel elle avait tout raconté de son propre passé, avait-il pu vivre aussi longtemps à ses côtés en s'enfermant dans un tel secret ? Certes, elle n'était pas mariée avec lui au sens légal et il n'avait même jamais été question, pendant l'année écoulée, de projet de mariage entre eux : si Alain lui avait offert de l'épouser, elle aurait refusé, estimant qu'un bonheur d'amants libres, enchaînés par le seul consentement mutuel, est toujours beaucoup plus grand — et surtout plus durable — qu'un acte signé et contresigné dans une mairie. Mais quand même ! S'être tu à ce point ! C'était d'autant plus incompréhensible que si Alain lui avait révélé l'existence d'une épouse dans sa vie, cela n'aurait probablement rien changé à la leur. En tout cas, si cette épouse existait, elle ne cohabitait pas avec son mari : c'était même à se demander si elle avait jamais mis les pieds dans l'appartement ? Alain lui avait bien dit qu'il y vivait déjà depuis cinq ans quand elle-même y était venue pour la première fois : cela faisait donc déjà six années-, dont la dernière avec elle. Mais la voix de M. Lucien avait bien précisé : « Il est marié depuis sept années... » soit une de plus que la date de prise de possession des lieux par son amant.

Alors qu'elle en était encore à ce stade de réflexions, la femme de chambre revint. Khadija savait par Alain que celle-ci était entrée à son service au moment où il avait pris l'appartement. Pourquoi ne pas l'interroger ? Mais Khadija répugnait à employer le procédé qui consiste à se renseigner par les racontars du personnel. Une princesse d'Orient n'est pas femme à se servir des serveurs pour épier les gestes ou fouiller le passé d'un prince d'Occident. Son orgueil et sa fierté lui interdisaient d'agir aussi basement. Ce serait pourtant si facile de due insidieusement à la femme de chambre, qui avait toujours paru lui témoigner une certaine sympathie :

« — Jeanne, je voudrais vous poser une petite question... Voilà déjà un an que nous nous connaissons. Répondez-moi en toute franchise: me préférez-vous à l'épouse de Monsieur ? »

Non ! la grande dame qui était parfois en Khadija n'agirait pas ainsi. Elle

attendrait le retour d'Alain pour l'interroger en tête à tête, comme il l'avait fait un soir dans ce même living-room.

La journée lui parut interminable, atroce aussi. Plus l'heure du retour de l'amant approchait et plus elle souhaitait que l'ignoble Lucien ait menti. Mais, ayant appris à le connaître, elle n'y croyait pas trop. Le souteneur était un vieux cheval de retour qui n'avait aucun intérêt à inventer une pareille histoire : celle-ci se serait automatiquement retournée contre lui. Cette fois, Alain ne se montrerait plus grand seigneur et le ferait immédiatement arrêter pour tentative de chantage, pour le reste aussi... M. Lucien avait dit la vérité au téléphone. Comment l'avait-il apprise? Ça, c'était un autre problème n'offrant pas grand intérêt. Et il n'avait agi ainsi que par esprit de vengeance. C'était sa façon veule de mettre à exécution la menace qui avait fait sourire Alain au moment où celui-ci l'avait arrachée à ses griffes : « Je te rattraperai ! » C'était la vengeance d'un lâche. Enfin, Alain revint, apportant une gerbe de roses :

— Accepte-les pour me prouver que tu m'as bien pardonné.

— Elles sont ravissantes... Mais, chéri, je n'ai rien à te reprocher ! J'ai simplement eu un peu peur hier soir pour notre amour.

Il la serra contre lui avec tendresse. Celui qu'elle avait devant elle n'était plus du tout le géant en colère, mais un homme à nouveau heureux.

— Que dirais-tu d'un peu de Champagne pour fêter la paix du ménage retrouvée ?

— La paix du ménage ? répéta-t-elle lentement comme si cette expression banale l'étonnait. Tu as raison : nous allons avoir besoin de nous griser, tous les deux...

Instinctivement, elle était revenue se blottir dans son coin de canapé : l'endroit de l'appartement où elle se sentait le mieux armée pour poser des questions et pour subir aussi les tempêtes.

Quand les verres furent remplis, elle commença :

— J'ai très bien réalisé ce qui s'est passé hier soir : tu m'as fait une scène de jalousie parce que j'avais trop de succès auprès des autres hommes. C'est la première depuis que nous vivons ensemble. Ça ne me déplaît pas! La jalousie est le complément indispensable d'un bonheur d'amants... Aussi n'ai-je pas à t'en vouloir, mais plutôt à te remercier.

— N'exagère pas. Je t'avoue que ce matin, en partant pour mon bureau, j'étais assez triste... Vingt fois j'ai eu envie de te téléphoner.

— Pourquoi ne pas l'avoir fait?

— Je ne sais pas... Ou plutôt si : j'ai pensé que ce serait encore meilleur de nous retrouver ce soir, après quelques heures d'attente.

— Toujours l'attente, Alain! On croirait que ce mot te fascine! Il régit même nos pèlerinages à l'hôtel... Mais je dois reconnaître que tu as une force d'attente extraordinaire! Par exemple, pourquoi ne m'avoir pas dit, depuis un an, que tu étais marié?

Il la regarda, saisi, avant de répondre :

- Ah? Tu le sais?
- Oui.
- Eh bien, comme cela je n'aurai plus à te l'apprendre... Peut-on savoir qui t'a apporté cette nouvelle ?
- Peu importe ! Ce qui compte, c'est qu'elle soit vraie. Je renouvelle ma question : pourquoi me l'avoir caché?
- Je ne te l'ai pas dit, mais je ne te l'ai pas non plus caché.
- Tu m'as dit que tu étais libre !
- Ne me l'avais-tu pas laissé croire aussi quand tu vivais encore avec M. Lucien ?
- C'est drôle que tu me parles de lui... Figure-toi que j'ai pensé à lui toute la journée.
- Commencerait-il à te manquer?
- Pas précisément! Je me demandais simplement : « Qu'est-ce qu'il a bien pu devenir, ce vieux Lucien ? »
- Il ne peut être qu'en prison pour proxénétisme ou à l'hôpital pour ivrognerie.
- Alors tu es marié? Je sais même que ça dure depuis sept ans. Permetts-moi de t'adresser mes félicitations, un peu tardives je le reconnais, mais sincères.
- La moquerie ne te convient pas ! Oui, j'ai une épouse légale et c'est un drame.
- Mon chéri, tu n'es pas le premier homme sur terre auquel pareille mésaventure arrive... Je suppose que tu ne t'entends pas très bien avec ta femme et que c'est même l'une des raisons pour lesquelles tu ne vis pas avec elle... Il y a une foule d'hommes qui sont dans le même cas et qui n'en font pas un drame !
- Pour moi c'en est un.
- Serait-ce depuis que tu me connais ?
- Non. Cela a commencé bien avant notre rencontre.
- A l'époque où tu t'es installé ici?
- A peu près...
- Mais que s'est-il passé alors ?
- Il s'est passé que j'ai épousé, il y a sept ans en effet, une jeune fille charmante.
- Française?
- Oui.
- Et vous ne vous êtes pas entendus ?
- Nous nous adorions...
- J'avoue ne plus comprendre!
- Ma femme a été enceinte deux mois après le mariage. L'enfant est né, prématuré, huit mois plus tard. C'était un très beau bébé, un garçon, qui est mort d'une méningite dix jours après sa naissance. Quand ma femme l'a appris, elle est devenue folle... Depuis cette époque, elle vit enfermée dans

une maison d'aliénés.

— Mon pauvre amour, je te demande pardon.

— Pardon de quoi ?

— D'avoir soupçonné autre chose... Depuis que j'ai su que tu étais marié, c'était moi qui devenais folle! J'ai tout imaginé, tout supposé et je ne parvenais pas à comprendre pourquoi tu me l'avais caché!

— Était-ce indiqué de le dire, aussi bien à toi qu'à d'autres? Ce ne sont pas de ces événements dont on se glorifie! Quand les gens les connaissent, ils vous plaignent et comme j'ai horreur de la pitié... Pourquoi c'est un drame? Parce qu'elle est encore très jeune : elle a ton âge, Khadija... Parce qu'il n'y a aucun espoir de guérison et qu'elle peut vivre très longtemps dans son état lamentable... Parce que, enfin, même si j'en avais le désir, je ne pourrais jamais refaire ma vie tant qu'elle sera vivante. La loi est formelle sur ce point. Voilà... Maintenant tu sais tout.

— Viens plus près de moi... Je t'aime...

Elle voulut lui prodiguer des caresses, mais il resta prostré, indifférent. C'était comme si l'absente, dont le prénom n'avait même pas été prononcé, venait de s'interposer entre eux pour saper leur bonheur.

— Elle n'est donc jamais venue habiter ici ? demanda-t-elle doucement.

— Jamais.

La Tunisienne sentait maintenant la présence d'une femme encore plus irréelle que n'importe quelle princesse de légende. Elle pensa : « Et c'est l'abominable Lucien qui a percé un aussi douloureux secret ! Mais je ne prononcerai même pas son nom devant Alain : cela lui ferait trop de peine. Ce sera moi seule qui réglerai ce compte, un jour... »

— Chéri, verse-nous encore un peu de Champagne.

Ils burent, en sachant tous deux, dans le secret de leurs cœurs, que le souhait formulé en silence ne s'adressait plus qu'à un bonheur qui ne pourrait jamais être complet : au-dessus de ce bonheur, au-dessus d'eux-mêmes, planerait toujours une ombre vivante.

Ils ne sortirent pas. Le dîner fut morne, presque silencieux. A plusieurs reprises pourtant, elle tenta de rompre le silence. Elle feignit d'abord de s'intéresser à ce qu'il avait fait dans la journée au bureau :

— As-tu traité de nouvelles affaires aujourd'hui?

— Non. Si tu crois que je pense en ce moment aux affaires !

Après un nouveau silence, elle dit encore :

— Aimerais-tu que je te récite quelques poèmes de mon pays?

— Pas ce soir...

La nuit venue, ils firent chambre commune. Mais ni lui ni elle n'eurent envie de s'aimer.

— Essayons de dormir, murmura-t-elle.

Une fois la lumière éteinte, ils restèrent, côte à côte, sans pouvoir trouver le sommeil. Il finit par se lever, disant :

— Reste ici. Tu dormiras mieux seule. Nous sommes trop énervés : nous

nous gêmons mutuellement. Demain, ça ira mieux. Je vais aller m'allonger sur le canapé : à chacun son tour!

Il quitta la chambre, la laissant seule dans le ht. Mais, au bout d'une nouvelle demi-heure, elle vint le rejoindre. Étendu, il ne dormait pas, ayant les yeux grand ouverts, fixés sur le plafond. Sans faire de bruit, telle une chatte, elle s'accroupit sur le tapis, dans la position familière à ceux de sa race, comme si elle voulait le veiller. Elle avait su se montrer si discrète qu'il semblait n'avoir même pas remarqué sa présence. Puis vint un moment où il dit, sans la regarder :

— Tu es là. C'est gentil à toi.

— Je suis là, Alain, parce que je veux t'aider à supporter ta peine... Tu sais très bien que je suis ta plus grande amie. Je ne te demande pas de faire de moi ta confidente parce que les confidents ne servent à rien. Je ne suis venue au monde que pour être ta distraction permanente. Aussi laisse-moi te raconter une histoire qui t'intéressera, j'espère...

Et avant qu'il n'ait donné son assentiment, elle commença :

— Il y avait une fois, voici longtemps, un prince roumi qui était très malheureux, malgré sa jeunesse, parce qu'il se sentait seul. Il aurait bien voulu trouver une épouse, mais il ne pouvait le faire, les lois cruelles de son pays interdisant aux hommes d'avoir plusieurs épouses à la fois... Car il avait une première épouse, encore vivante, qu'il ne pouvait garder auprès de lui. Il essaya, pendant ses premières années de sohtude, de s'étourdir dans la compagnie d'autres femmes, toutes plus belles les unes que les autres, avec lesquelles il passait quelques heures de la nuit. Mais, à chaque fois, quand le jour revenait, il trouvait un prétexte pour se débarrasser de ces créatures de rencontre qui n'étaient que futilles ou intéressées.

« Une nuit, où il était de plus en plus désespéré de son isolement grandissant, il eut l'idée de ramener chez lui une esclave, qui venait d'au-delà des mers et qu'il avait trouvée dans la rue, prête à être vendue au plus offrant. Il lui dit :

« — Je ne sais quel est ton pays, mais tu m'apportes une chose rare que je croyais ne plus pouvoir trouver : le mystère... Je consens à te garder auprès de moi à la condition expresse que tu ne me poses aucune question sur mon passé et que tu continues à te montrer toujours aussi mystérieuse à mon égard.

« Et comme l'esclave inclinait la tête en signe d'acquiescement, il ajouta :
« — Viens... Je ne t'achète pas. Ce geste nous déshonorerait tous deux : il prouverait que je suis incapable de trouver une compagne pour mes seules qualités et que toi tu n'es qu'une femme vénale. Mais, auprès de moi, tu seras bien vêtue et tu auras toujours le gîte et le couvert.

« La vie du beau prince roumi se trouva transformée. Il savait très bien qu'il n'avait pas à se préoccuper du fait qu'il ne pouvait épouser cette nouvelle femme, puisqu'elle n'était qu'une esclave. Et pendant des années ils furent heureux, se souvenant de ces paroles du Sage : « Le bonheur est chose tellement difficile à atteindre qu'il paraît judicieux de se contenter des illusions

qu'il apporte.»

— Assez, Khadija! Tu m'ennuies avec toutes tes histoires qui n'appartiennent qu'au rêve.

— Mes histoires commencent à t'ennuyer, Alain ? Alors j'ai tout lieu de craindre que bientôt ce sera moi-même dont tu ne pourras plus supporter la présence... Je te laisse.

Elle rejoignit la chambre à coucher. Là, dans l'obscurité, elle enfouit son visage sous les couvertures pour pleurer une nouvelle fois tout son saoul. Elle savait, la fille de Tunis, que quand le malheur commence à s'abattre sur un couple d'amants, il ne vient jamais seul, mais accompagné d'un cortège de déceptions successives qui se nomment dans l'ordre de leur apparition : la colère, la bouderie, l'indifférence, l'oubli... Hier, elle avait connu la colère d'Alain, puis sa bouderie. Cette nuit, elle se demandait si le fait d'avoir évoqué l'existence de l'absente n'avait pas-déclenché le mécanisme de l'indifférence. Quand le moment de l'oubli viendrait, elle serait partie depuis longtemps.

Ils terminèrent la nuit en faisant à nouveau chambre à part et sans que l'homme eût ressenti le besoin de la prendre. Tous deux furent debout très tôt. Quand il partit pour son bureau, elle lui demanda avec une apparente sérénité :

— Puis-je savoir vers quelle heure tu comptes revenir ce soir?

— Pourquoi? Tu as des projets spéciaux?

— Aucun.

—Alors disons que je rentrerai comme d'habitude...

Après son départ, elle commença à errer dans l'appartement, allant d'une pièce à l'autre, tournant de temps en temps le bouton de la radio, puis le refermant, agacée. Elle regarda aussi des magazines sans les lire, puis elle prit la décision de mettre un tailleur matinal pour aller dehors. Mais quand elle fut prête, elle n'eut plus envie de sortir. En réalité, elle était incapable de prendre la moindre décision, ni de concentrer son activité sur une occupation quelconque. Sans avoir quitté l'appartement, elle se sentait l'âme d'une fille errante qui ne sait où se réfugier pour calmer son chagrin.

Une seule pensée revenait, lancinante, en elle : « N'ai-je pas eu tort de dire à Alain que j'étais au courant de sa véritable situation matrimoniale? N'aurais-je pas mieux fait de me taire et de laisser notre vie commune poursuivre son cours, cahin-caha, jusqu'au moment où j'aurais senti que, vraiment, il ne pouvait plus me voir? »

Se pouvait-il que le seul fait d'avoir évoqué l'existence de la démente eût bouleversé à ce point les projets de son amant? Mais quels projets, après tout? Il ne lui avait rien promis et elle ne lui avait rien demandé : la passivité naturelle de sa race l'incitait à apprécier le bonheur immédiat plutôt qu'à bâtir des plans pour l'avenir. Et il y avait une chose dont elle était certaine : jamais, elle n'avait pensé à se faire épouser. Le mariage l'inquiétait; il lui faisait peur depuis qu'elle avait vu dans son pays quels résultats désastreux il pouvait

engendrer. Cela n'empêchait pas que Alain fût bien l'homme d'au-delà des mers annoncé par la prophétie de la grand-mère : il n'y en aurait jamais d'autre. Même si elle devait le perdre, il resterait le prince roumi élu par son cœur. Tout ce qu'elle avait connu avant lui, et tout ce qui lui succéderait peut-être, ne compterait pas. Et ne venait-il pas de se détache: brusquement d'elle parce qu'en l'entendant parler de son épouse, il avait craint qu'elle ne cherchât à la remplacer complètement ? Ce devait être ça qui l'inquiétait... Dès que ce serait possible, quand elle sentirait Alain moins braqué, moins hostile aussi, elle ferait tout pour le rassurer. Ce ne serait qu'à ce prix qu'ils pourraient redevenir amants.

Leur soirée fut terne, mais quand même moins morose que la précédente. A deux ou trois reprises, le sourire de la fille brune parvint à faire réapparaître celui du géant blond. Mais c'était encore trop tôt, trop rapide après la double blessure de la colère et de la bouderie. Ce ne fut qu'après une semaine qu'elle redevint la maîtresse. Entretemps, elle avait su se montrer assez fine et assez compréhensive pour ne rien précipiter; pour ne faire aucun reproche; pour continuer à se montrer gaie et insouciante; pour intensifier par ses coiffures, par ses robes et par ses attitudes, l'impression de mystère qu'il exigeait sans cesse; pour laisser s'épanouir encore davantage son sourire...

Les résultats d'une telle tactique ne s'étaient pas fait trop attendre : elle était à nouveau « sa » Khadija.

L'existence reprit pour eux, comme si l'orage s'était définitivement éloigné. Ils ne pensèrent plus qu'à s'aimer et à profiter de la douceur de vivre. Chaque soir, avant de se -donner à lui, elle racontait une histoire. Elle en inventait d'ailleurs partout : en voiture, pendant leurs voyages, au restaurant, en sortant du cinéma ou du théâtre... La prodigieuse imagination faisait à nouveau merveille. Ils évitèrent cependant de retourner à El Djezaïr, et dans tout autre endroit où se donnaient des exhibitions de danse du ventre. Ils ne parlèrent plus jamais de l'absente... Mais il arrivait à Khadija, dans le secret de son âme, de formuler à fégard de la malheureuse le souhait le plus abject, dont elle se repentait ensuite : « Si seulement cette femme pouvait mourir dans son asile! Pour elle ce serait une délivrance... Pour les autres aussi : surtout pour Alain... Il se sentirait enfin le cœur libre, sa pensée ne serait plus obsédée par le double cauchemar de l'accouchement malheureux et de la folie engendrée. »

Alain ne devait certainement pas connaître — Khadija en avait la conviction — d'aussi sinistres souhaits : son âme était trop nette, trop droite, moins compliquée, moins mystérieuse aussi...

La deuxième année de liaison s'écoula, saupoudrée d'un peu moins d'enthousiasme amoureux que la première et plus tempérée sentimentalement, mais quand même bénéfique pour l'équilibre dont ils avaient besoin l'un et l'autre. Le contraste permanent avait continué : Khadija avait tout mis en œuvre pour charmer et il n'avait pas résisté à l'assaut; elle n'avait pas cessé de l'enchanter par des contes ou des poèmes qu'il avait écoutés avec un plaisir sans cesse renouvelé; il était resté le géant blond et elle la femme brune; elle

avait puisé en lui la force et il avait trouvé en elle la beauté. Tous ceux qui les avaient rencontrés, et admirés, avaient pensé, comme Wladimir : « C'est là un couple indissoluble ! » On n'envie pas un homme seul, on n'envie pas une femme seule, on envie un couple...

Ils en étaient là de leur amour quand ils revinrent à l'hôtel de Madame pour y fêter le deuxième anniversaire.

La mise au point réciproque venait de se terminer dans la chambre aux glycines. Elle avait été tout aussi nécessaire que la première, et un peu plus douloureuse. Ils n'avaient plus maintenant qu'à s'aimer jusqu'à l'aube. Il commença à la dévêtir.

— Sais-tu, chéri, que tu me déshabilles très bien'. C'est dommage que tu ne le fasses pas plus souvent...

— Il faut bien garder quelque chose pour les nuits sacrées que nous passons ici... Si nous n'avions pas l'examen de conscience, la bouteille de *Perrier-Jouet* et ce strip-tease à deux, que nous resterait-il ?

— Il resterait l'amour, Alain...

— Crois-tu ?

Mais elle sut se montrer tellement femme qu'il ne put résister. Et très vite, lui aussi se révéla terriblement homme. L'harmonie amoureuse fut totale. Quand ils quittèrent l'hôtel — ce fut un nouveau miracle des lieux — ils avaient tous deux l'impression grisante d'avoir fait une nouvelle rencontre...

LA BOUTEILLE LAISSÉE POUR COMPTE

La nuit du quatrième 5 octobre venait de commencer. Wladimir avait pris bien soin de ne pas rappeler la date fatidique à Madame pour éviter que celle-ci, dévorée de curiosité, ne restât auprès de lui dans le bureau, attendant anxieusement l'heure habituelle où « Le Couple » franchirait l'entrée. Depuis longtemps déjà, Madame était remontée dans ses appartements; Wladimir restait seul, enfoncé dans le fauteuil, les jambes recouvertes de la cape incolore... Pas tout à fait seul cependant puisqu'un livre de Tolstoï était ouvert sur ses genoux. Mais le prince déchu ne parvenait pas à relire des pages qu'il connaissait presque par cœur.

La nuit s'annonçait mal pour le vieil homme dont toutes les pensées étaient accaparées depuis le 5 octobre de l'année précédente par cette idée fixe : « Les reverrai-je ? » Il y avait de quoi être pessimiste : le départ de celui qu'il considérait comme étant le plus beau de tous les couples avait été catastrophique la dernière fois. Il s'était traduit par une descente précipitée de l'escalier ressemblant presque à une fuite, par un passage ultra-rapide devant la vitre de l'aquarium, par l'absence de la phrase joviale du monsieur, par un silence total répondant au bonsoir du portier... Tout cela sentit la déroute, ou l'agonie, d'un amour.

Et pourtant Wladimir n'avait pas failli à sa conscience professionnelle : la veille, après avoir fait l'acquisition de la quatrième bouteille de *Perrier-Jouet* millésimé, il l'avait placée dans le réfrigérateur pour qu'elle fût frappée à souhait. Dès que Madame avait quitté le bureau, il avait couru à la réserve de linge pour y prendre les draps fins qui convenaient et les monter dans la chambre aux glycines dont il avait passé une inspection minutieuse. Comme les autres 5 octobre, il avait ensuite répondu aux Cora, aux Lulu, aux Mado et à toutes les filles que, cette nuit, la chambre était réservée.

Maintenant, il attendait... Plus les aiguilles se rapprochaient de minuit, plus il était inquiet. A minuit moins 5, le livre de Tolstoï tomba sur le sol sans que son lecteur déficient eût même le courage de le ramasser; à» minuit moins 2,

ce fut au tour de la cape à suivre le même sort; à minuit, Wladimir était debout, regardant à travers la grande vitre, prêt à se précipiter pour accueillir le géant blond et la femme au-teint-des-Iles-Lointaines par le plus aimable de tous les « *Bonsoir, madame, bonsoir, monsieur... La bouteille vous attend, la chambre aussi... J'apporte le Champagne dans quelques instants* », qu'il aurait prononcés jusqu'à ce jour.

Minuit 5, minuit 10, minuit 20, la demi-heure passa... Désespéré, le noble Wladimir prit alors une initiative qu'il ne s'était encore jamais permis d'avoir en onze années de « Maison » de Madame. Il ouvrit la porte donnant sur la rue et se planta sur le seuil dans l'espoir déjà très amenuisé de voir surgir de la nuit les lanternes d'une voiture ou d'un taxi dont les freins grincerait devant l'hôtel... Mais les voitures passèrent sans qu'aucune ne s'arrêtât. Wladimir était à ce poste de guetteur depuis un bon quart d'heure quand un couple s'approcha dans l'obscurité. Le cœur du vieillard battit comme il ne l'avait encore jamais fait... Une voix de femme dit dans la nuit :

— Eh bien, Wladimir, qu'est-ce que vous faites là ? On prend le frais à ce que je vois ?

C'était Cora-la-Permanente qui arrivait avec sonénième client. La déception du veilleur de nuit fut immense et il grommela d'un ton désabusé :

— Montez au 18...

Il n'aurait même plus su quoi répondre si la fille avait demandé :

— « Je veux la chambre aux glycines. »

Après que le couple se fut engouffré dans l'escalier, Wladimir referma la porte d'entrée et rejoignit tristement le bureau. Quand l'heure de retard fut dépassée, il comprit qu'il n'y avait plus aucun espoir et il se laissa tomber dans le fauteuil où il demeura prostré, l'œil vague. Ce fut dans cette position que Madame le retrouva, le lendemain matin, lorsqu'elle descendit de son sixième. Pendant un bon moment, éberluée, elle regarda le vieil homme qui semblait ne pas avoir remarqué sa présence bien qu'il eût les yeux grand ouverts. Comme il restait figé, brusquement affolée, elle le secoua en criant :

— Wladimir! Vous dormez tout éveillé?

— Non, madame, répondit la voix grave.

— Je ne vous ai jamais vu dans un pareil état! Êtes-vous souffrant?

— Je ne me sens pas très bien, mais que Madame se rassure : il faudra que ça s'arrange comme tout ce que j'ai enduré jusqu'à ce jour.

— Vous savez, Wladimir, que j'ai pour vous la plus grande estime. Je me considère même comme étant votre vieille amie. Aussi pouvez-vous tout me dire... Auriez-vous des ennuis d'argent?

— Madame est trop bonne... Elle hésita avant de demander :

— Peine de cœur?

— Madame a deviné : c'est bien une peine de cœur...

— A votre âge, Wladimir?

— A mon âge... Cependant, cette peine ne doit pas être tout à fait prise dans le sens que Madame semble lui attribuer : je suis triste, très triste même... L'une de ces tristesses qui se guérissent moins facilement que les chagrins d'amour parce qu'elles naissent après le départ d'un ami... « Ils » ne sont pas venus, Madame!

— Qui cela ?

— Mais « eux », Madame! "Le couple... « Mon » couple!"

— Ah ! Je les avais complètement oubliés, ceux-là ! C'est vrai : nous sommes le 5 octobre... Et vous estimez que ces inconnus, dont vous ne savez rien, sont vos amis?

— J'ignore ce que j'ai pu être pour eux; mais personnellement, je les avais adoptés... Et je n'adopte pas tout le monde! « Ils » me convenaient pour leur classe, pour leur élégance, pour leur beauté, pour leur goût du bon Champagne...

— Le Champagne... La bouteille est là?

— Dans le réfrigérateur...

— Écoutez, mon ami : c'est ridicule de vous mettre dans des états pareils pour un homme et une femme, qui, eux, ne se soucient absolument pas de vous! S'ils ne sont pas revenus ici, c'est tout simplement parce qu'ils ont trouvé mieux ailleurs...

— Ou que leur amour a pris fin, Madame...

— Vous ne voudriez tout de même pas que les gens qui viennent ici s'aiment toute leur vie?

Wladimir réfléchit pendant quelques secondes avant de reconnaître :

— C'est Madame qui a raison.

— Bravo : vous redevenez sage. Vous m'avez fait très peur quand je suis entrée dans ce bureau! Vous aviez les yeux fixes, la bouche entrouverte, un teint blafard... C'était à se demander si vous étiez encore de ce monde! Dieu merci, vous l'êtes ! Et, pour fêter cela, je vous propose que ce soir, quand vous reviendrez à 20 heures, nous buvions tous les deux la bouteille qui attend.

— J'ai dit à Madame que je ne la boirais jamais!

Il avait quitté le fauteuil, avant de ramasser sur le sol le roman de Tolstoï qu'il enfouit dans sa valise. Puis il se baissa à nouveau pour prendre sa cape, qu'il secoua pour la débarrasser de la poussière du plancher avant de la poser sur ses épaules voûtées. Il alla ensuite vers le réfrigérateur pour en extraire la bouteille qu'il mit également dans la valise. Sur la table du bureau il plaça six billets de dix francs :

— C'est le prix que la bouteille aurait rapporté à la Maison s'ils étaient venus...

— Mais vous êtes fou, Wladimir! Vous ne l'avez pas payée ce prix-là, quand vous avez été l'acheter hier.

— La différence sera ma punition d'avoir cru qu'ils reviendraient une quatrième fois ! Je vais demander maintenant à Madame la permission de me retirer.

— Aller, mon ami... Et à ce soir, 20 heures.

— Madame peut compter sur moi.

Après avoir salué, en claquant des talons selon son habitude, le vieil aristocrate se coiffa de son chapeau Cronstadt et partit en emportant ses trésors...

Madame n'eut aucune peine à imaginer ce qui se passerait après ce départ. Arrivé dans sa chambre mansardée de la rue de Vaugirard, le prince Wladimir-Dimitri-Boris Shergatoff commencerait par extraire la bouteille de la valise et la poserait religieusement, comme il l'avait annoncé une année plus tôt, sur l'étagère où il pourrait la contempler, intacte, jusqu'à la fin de son existence solitaire.

Mais cette contemplation silencieuse n'apporterait jamais au vieil homme la raison pour laquelle le couple n'avait pas continué à boire annuellement *le Perrier-Jouet*, ni la révélation de ce qui s'était passé après la « mise au point » de l'année précédente.

La raison était simple et banale : en sortant de l'hôtel pour lequel ils ne se sentaient plus, ni l'un ni l'autre, le goût de revenir, Khadija et Alain s'étaient séparés dans la rue, exactement à l'endroit où ils avaient fait connaissance trois années plus tôt : le bail d'amour était terminé. Il n'y aurait pas de trois-six-neuf renouvelé.

Le lendemain après-midi, pendant que Alain était à son bureau, Khadija était revenue chez lui pour emporter ses affaires personnelles, dont elle avait rempli un taxi avec l'aide de la femme de chambre à qui elle n'avait donné aucune explication.

La rupture définitive, perpétrée dans la chambre aux glycines, était venue de ce que, malgré le replâtrage sentimental du deuxième pèlerinage, la troisième année de liaison n'avait pas été une année de joie. Il n'y avait pourtant pas eu d'excentricités de Khadija, ni de grandes colères d'Alain ni même d'explications au cours desquelles l'un ou l'autre avait eu à avouer une tranche de son passé ignorée du partenaire. Puisqu'il s'étaient tout dit, il n'y avait plus eu aucune surprise. Peut-être fut-ce là l'un des tout premiers motifs pour lesquels l'intérêt réciproque qu'ils se portaient commença à diminuer. La désaffection progressive fit son œuvre.

Comme l'avait redouté Alain, la courte période pendant laquelle, au cours de la deuxième année de leur amour, ils avaient fait chambre à part, avait bien été le prélude d'une séparation qui, un jour, deviendrait irrémédiable. Le premier pas vers l'indifférence avait été franchi. Il fut suivi de beaucoup d'autres qui ne se produisirent nullement parce qu'il y avait eu des éclats : ils vinrent à l'improviste sans que lui ni elle ne les aient voulus. Ils furent presque toujours précédés de soirées où l'imagination de Khadija n'avait pu trouver aucune histoire à raconter et où Alain n'avait eu aucune envie de l'écouter.

De semaine en semaine, de mois en mois, ce fut un amour qui tomba en

quenouille : la plus atroce des fins pour une passion qui s'était crue éternelle. Il n'avait pas rencontré d'autre maîtresse, elle n'avait pas recherché un nouvel amant : ce qui eût été préférable. L'aiguillon de la jalousie les aurait incités, l'un et l'autre, à lutter pour sauver un amour sur lequel ils auraient été persuadés d'avoir encore quelques droits.

Ils avaient bien tenté de faire de nouveaux voyages pour changer le climat de leur intimité, mais ni une croisière en Grèce ni un séjour sur la côte basque n'avaient eu d'effets salutaires. Certains soirs aussi, ne trouvant plus dans leur « chez eux » parisien la joie de n'être que deux, ils n'avaient pas hésité à y faire venir les amis d'Alain, oubliés pendant les premiers temps de leur amour, pour s'étourdir et surtout pour ne pas se retrouver encore face à face.

Au bout de la troisième année, ils n'en pouvaient plus d'une telle situation. Le désir physique s'était émoussé comme la tendresse. Il ne restait plus grand-chose à faire quand ils décidèrent de tenter une dernière fois, le 5 octobre, l'expérience de l'hôtel. Là, le naufrage fut complet.

Ce qui s'était passé après les adieux faits à 3 heures du matin, à l'angle de deux rues, sur un coin de trottoir ? Alain était rentré chez lui en voiture, convaincu qu'en dépit de cette brusque séparation, celle qu'il ne considérait déjà plus comme une amante le rejoindrait en taxi et reviendrait au plus tard au lever du jour. Il ne se coucha pas, l'attendant : que pouvait-elle bien faire à tramer ainsi dehors à des heures pareilles ? Mais, quand le jour reparut, il fut contraint de se rendre à l'évidence : elle n'était pas rentrée. Sans trop se départir de son calme, il attribua cette absence prolongée à un accès de mauvaise humeur et il ne fut nullement inquiet : toutes les affaires personnelles, vêtements et bijoux, de Khadija étaient là, chez lui. Tôt ou tard elle prendrait le prétexte de les récupérer pour faire sa réapparition : elle pouvait pénétrer dans l'appartement quand elle le voudrait puisqu'elle possédait un jeu de clefs de la porte d'entrée. Avant de partir pour son travail, il ordonna à la femme de chambre de lui téléphoner, en cachette de Khadija si possible, pour l'informer dès qu'elle serait là.

Aussi sa surprise fut-elle grande d'apprendre par la servante, quand il l'appela de son bureau à midi pour avoir des nouvelles, que Madame était bien venue deux heures plus tôt, qu'elle avait fait ses valises et qu'elle avait emporté toutes ses affaires avec l'aide d'un chauffeur de taxi, à l'exception cependant d'un paquet ficelé qu'elle avait elle-même préparé et déposé sur le lit en disant : « N'y touchez surtout pas, Jeanne ! C'est un cadeau que je laisse à monsieur. »

— Mais enfin, s'était exclamé Alain au téléphone, je vous avais donné l'ordre de m'appeler au bureau dès que Madame serait là !

— Quand Madame m'a vue m'approcher de l'appareil dans le vestibule, elle a dû deviner ce que j'allais faire et elle m'a interdit d'avertir Monsieur en disant que son départ se faisait en plein accord avec lui.

— Enfin, Jeanne, êtes-vous à son service ou au mien ?

— Pendant ces dernières années, monsieur, j'ai eu l'impression très nette

d'être au service des deux.

Il avait raccroché, fou de rage cette fois. Et il était revenu aussitôt chez lui pour constater que toutes les armoires, commodes, étagères, penderies — qui avaient été « réquisitionnées » par Khadija le jour où elle était venue s'installer — étaient vides. Il ne restait plus rien des affaires personnelles de la fille brune à l'exception du paquet, placé bien en évidence sur le ht.

Dans ce paquet, il trouva le sari pourpre et or sur lequel était déposé un billet avec ces mots, tracés de l'écriture voluptueuse : *« Je ne l'ai porté que deux fois dans ma vie quand j'étais avec toi : pour la nuit de « Maxim's » et celle « d'El Djezaïr »... Il te revient de droit puisque tu as su être pour moi, au moins pendant les deux premières années, l'homme d'au-delà des mers que m'avait annoncé mon aïeule. Je ne pourrais pas le porter auprès d'un autre homme. Sois gentil, toi qui fus mon beau prince roumi, de le conserver toujours en souvenir de celle qui a été ta princesse d'Orient. »*

Le géant blond caressa lentement la pièce de soie qui avait si bien enrobé la gracieuse silhouette, mais il ne connut aucune amertume. Ce départ n'était-il pas l'aboutissement logique de la sourde mésentente qui s'était immiscée peu à peu dans leur bonheur?

Alain ne se soucia même pas de savoir où la fille de Tunis avait bien pu se réfugier. Après tout, n'avait-elle pas encore en banque, à son entière disposition, l'argent qu'elle avait gagné avec « son métier » avant de le rencontrer? Elle était loin d'être à nouveau à l'hallali et aurait tout le temps de voir venir les événements ou de trouver un nouvel amant dont elle ferait son second prince roumi. Il n'y avait aucune inquiétude à se faire sur son sort.

Un pareil égoïsme de mâle, qui pouvait paraître monstrueux, n'était-il pas, au fond, celui de tous les hommes qui sentent que c'est perdre son temps que de vouloir persévérer quand l'amour n'est plus en eux? A quoi bon s'acharner? Mieux vaut se réfugier sur le chemin de l'oubli...

Et, la nuit même, sans attendre davantage, il était ressorti, au volant de sa voiture, à la recherche d'une autre aventure, de toutes les aventures qui achèveraient de le débarrasser de l'image de la fille brune. Selon la vieille habitude revenue après trois années, il avait roulé doucement dans les rues de la capitale et il avait cru trouver, dans le recommencement de cette routine facile, le plus puissant et le plus sûr des dérivatifs. Avant que l'aube ne revienne, il finirait bien par rencontrer une autre femme — brune, rousse ou blonde, peu importait! — avec laquelle il entrerait dans un autre hôtel, à moins qu'il ne l'amenât chez lui pour tout effacer du souvenir de la belle envolée... Mais il serait fermement décidé, cette fois, à ce que sa nouvelle conquête demeurât éphémère, sans aucun lendemain possible. Ne pouvant se remarier, et ne le cherchant d'ailleurs pas, il venait de découvrir une fois pour toutes qu'une liaison, même sincère, apporte dans la vie d'un homme tous les inconvénients du mariage sans en donner les avantages.

Il ne fut pas tellement éloigné de la vérité lorsqu'il pensa que Khadija

utiliserait les sommes importantes qu'elle avait déjà déposées en banque avant de cesser son activité assez spéciale. Le jour même où elle vint rechercher ses affaires à l'appartement, elle se rendit à la banque et y retira tout son avoir. Sans doute se souvint-elle de ces vers dus à un théologien arabe :

*Si, pour arriver au but tu te heurtes à des obstacles
fais-toi précéder d'une troupe de dinars,
et ces obstacles, tu les vaincras!*

*Envoie les dinars pour obtenir tout ce que tu
convoites, car c'est une pierre capable à elle seule de
ramollir toutes les autres...*

N'ayant plus de prince roumi, et ne désirant pas, contrairement à ce que pensait Alain, en trouver un autre, la fille brune prit la décision de se consoler en amassant une véritable fortune. Pour atteindre ce but, elle ne vit qu'un moyen : reprendre « son » métier. Elle ne l'exercerait pas à Paris, qu'elle ne pouvait plus voir, ni en France ni même en aucun pays d'Europe ou d'Amérique. Elle retournerait à Tunis, forte de l'expérience acquise et de l'argent déjà mis de côté. Mais elle n'opérerait pas sur un rivage méditerranéen de la même façon que sur les bords de la Seine. Avant de quitter Paris, elle vendrait le rubis pour pouvoir acquérir, non loin de Tunis, à La Marsa, la plage la plus élégante où une jolie fille pouvait réaliser de fructueux bénéfices, une villa accueillante qui lui permettrait d'exercer le commerce de ses charmes sans risquer d'avoir trop d'ennuis. Tous ceux qui avaient été amoureux d'elle pendant sa jeunesse, et même celui auquel sa famille l'avait fiancée quand elle n'avait que sept ans et dont elle n'avait pas voulu à quatorze, pourraient venir lui rendre visite. Elle saurait se montrer plus que compréhensive sans cependant s'enchaîner à personne. Paris lui avait appris tant de choses! Pour ses compatriotes, émerveillés par ses connaissances amoureuses, elle serait la princesse d'Orient qui a fait un stage d'apprentissage au-delà des mers et qui s'en est revenue, pleine d'usages et raison, *vivre au milieu des siens le reste de son âge*. Sa clientèle serait immense et de qualité.

Ce serait pour elle, comme pour Alain, une façon de reprendre l'habitude d'amour : lui — elle le savait — continuerait à courir les filles pendant qu'elle viendrait au secours des hommes esseulés. Puisque l'autre forme de l'habitude d'amour, celle qui consiste à ne se donner qu'à un seul et même homme, ne lui avait pas réussi, pourquoi ne reviendrait-elle pas à la première qui était peut-être plus facile mais nullement désagréable? Il suffisait de la reprendre sous d'autres deux.

Bien entendu, elle inventerait une foule de nouvelles histoires qu'elle raconterait à ses innombrables visiteurs extasiés. Beaucoup de ces merveilleux récits commenceraient par : « *Il était une fois une princesse d'Orient...* », mais ils seraient entremêlés de petits poèmes permettant à l'imagination féconde de

se reposer. Parmi eux, il y en aurait un qui reviendrait souvent, comme une sorte de rengaine nécessaire. Ce serait le chant des femmes de Qoraïch, criant aux hommes hésitants : *Nous sommes les filles de l'étoile du matin... Nous marchons sur des tapis délicats... Nos cous sont ornés de perles, nos cheveux parfumes de musc...*

Si vous avancez hardiment, nous vous embrasserons. Si vous tournez le dos, nous vous repousserons honteusement.

Et lorsqu'elle serait très vieille, mais riche à souhait, la fille d'amour et de soleil aurait encore la ressource, avant de rejoindre pour toujours les jardins enchantés promis par le Prophète à ceux ou à celles qui ont su se montrer de bonne volonté, de psalmodier ces strophes :

*O douceur! A toi revient de moi le salut;
je passerai et s'accomplira la promesse...
Pour mon corps, un écroulement dans la poussière,
et pour mon âme, une ascension vers les hauteurs.
Et les nuits demeureront en leur propre état :
destin funeste pour les uns, et sort heureux...*

Le lendemain du jour où Khadija s'envola d'Orly pour Tunis la blanche sans aucun espoir de retour, un fait divers tout ce qu'il y avait de plus banal — et pour lequel ni la police ni Alain, qui ne le lut sans doute pas, ne firent aucun rapprochement avec le départ de la jeune femme — fut publié dans quelques journaux. On y relatait, en termes brefs, la mort d'un certain M. Lucien, trouvé assassiné de trois balles de revolver alors qu'il était allongé sur son lit, en pyjama et regardant la télévision. Les commentateurs de la nouvelle concluaient tous : *on pense que c'est encore là un règlement de comptes...*